La Vie Intellectuelle

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — AOUT-SEPT. 1956

LE PÈRE MAYDIEU

P. BEGUERIE
G. BLANC
E. BORNE
R.-C. CHARTIER
R. DELAVIGNETTE
C. DELLOYE
P. DENOYER
A. DIOP
DO MINH DONG
D. DUBARLE
E. D'ENTRÈVES
J. FAUVET
A. GROSSER
G. LAMIRAND
J. LESCURE
P. MENNY
E. MICHELET
J. N. MOODY
R. PARÈS
P. DE SEGONZAC
A.-Z. SERRAND
R. SPEAIGHT
E. THOMAS
J. THOMAS
G. VERPRAET

Le donné personnel le plus marquant et le plus permanent est désormais la présence de la mort. Il est vrai que l'on peut mourir à tout âge; de très jeunes précèdent des vieux. Mais la mort ne leur est pas présente avant d'être là; à partir d'un certain âge elle est présente.

C'est une habitude, de valeur contestable, lorsque j'attends impatiemment un événement dont je sais la date, de me reporter à la date en arrière, également distante, de celle que j'attends. Je ne sais pas la date de ma mort. Mais la déclaration de guerre me semble toute proche — c'était il y a plus de quinze ans. Date équidistante : J'aurai soixante-dix ans, âge auquel on meurt chez moi. Et si je ne suis pas mort...

Il en résulte l'impression d'un temps arraché, qui coule sans qu'on ait pu le remplir, pas même le saisir. Ce dont on a entrevu trop tard la possibilité, on ne pourra plus le réaliser. N'aurait-on aucune part aux événements de ce monde, on sait par expérience que des problèmes posés on ne verra pas la solution. Peut-être auparavant n'entrevoyait-on pas

ce qu'était la position historique d'un problème : la lente position des fils qui changera le tissu de l'histoire. Mais quel sera ce tissu ?

La seule solution pour triompher de la présence de la mort — est d'en tirer avantage, de s'interroger, d'organiser ses connaissances et sa conscience en fonction d'elle.

La mort fait face à l'éternité. Rien n'est plus certain. Éternité personnelle, c'est-à-dire individuelle... Saint Paul et saint Jean lient l'annonce de la survie de chacun à la Résurrection de Jésus-Christ. Rien n'est donc plus certain. Une vie pèse peu. La mienne fut, en dépit de deuils très durs, trop agréable. Quid sum miser tunc dicturus ? Recordare Jesu pie quod sum causa tuae viae...

La mort fait ainsi face au temps écoulé : peut-être a-t-il d'abord valeur d'acquisition spirituelle — de progrès dans l'intelligence et dans la foi.

Hiver 1954-1955

A.-J. MAYDIEU.

LA GRANDE MESSE DU PÈRE MAYDIEU

BEAUCOUP *de vos noms seront absents de ces pages, amis vivants du P. Maydieu : noms qui tissèrent les mementos de sa messe, dont il a semé ses conférences et ses conversations, noms qu'il a écrits sur tant d'enveloppes, ou qu'il aimait voir au sommaire de* La Vie Intellectuelle *et de* Rencontres*; noms enfin qui eussent rempli des registres si l'on avait demandé de s'inscrire à tous ceux, ministres, intellectuels, pauvres femmes, qui purent venir le samedi 30 avril 1955 à Saint-Seurin de Bordeaux, ou le 5 mai remplir le chœur et la nef de Notre-Dame de Paris, offrant avec leurs prières et leurs chants un suprême hommage à son sacerdoce, un solennel merci à son amitié.*

Vos textes pourtant auraient été si sympathiques, théologiens et poètes, industriels et jocistes, académiciens et « fâcheux », économistes et syndicalistes, catholiques ou incroyants, Français ou non : Chenu, Congar, François Perroux, Roullet, Gilson, Maritain, Gouhier, G. Marcel, Bouche, Folliet, Solages, Truptil, Decroix, Hourdin, Dessus, Lathuillière, Karl Barth, Mauriac, Schwab, Carrouges, E. Weil, G. Duhamel, Péquignot, Aranguren, Voreux, J. Wahl, Paulhan,

Ladrière, Manh-Ha, Gadoffre, Lemelin, Hyppolite, J. C. Murray, D. Routh, M. Schumann, A. White, Steinmann, Depierre, B. Ward, A. Georges, Trémolières, Berthold Mann, Chavardès, Szigetti, Leprince-Ringuet, J. Brown, de Lubac, Aubin, Zemb, Dumontier, Chastaing, Buttin, de Mesnil, Vignaux, Rondot, A. Viatte, Frisch, G. Poulain... : quelques noms pris et mis au hasard, symboles de tant d'autres. Certains d'entre vous ont déjà porté en d'autres publications, de toutes langues, leur témoignage, donnant valeur à tant d'articles et de notes nécrologiques, dont la masse pourtant était à elle seule un hommage; certains le réservent pour l'œuvre du P. Maydieu qui se poursuit à La Vie Intellectuelle; *à quelques-uns, la maladie, l'absence, des travaux qu'à son exemple on a voulu respecter, la timidité parfois, n'ont pas permis de donner leur concours.*

Mais nous tous nous savons ici présents; cette œuvre de quelques-uns nous est à tous dédiée : le P. Maydieu ne se reconnaîtrait pas sans nous tous. Telle page, bien sûr, aura une résonance plus intime, mais toutes nous concernent, quelque diverses que soient les perspectives ouvertes par ceux qui prennent ici la parole, et qui se sont voulus fidèles au don comme à la leçon de son amitié.

Nous tous, à partir chacun d'une certaine rencontre, nous sommes sentis élus pour une sorte de communauté, agrégés à ce que l'on vient d'appeler sa grande messe, mot qui ne choquera pas, on l'espère, ceux qui se seraient refusés pourtant — et il l'eût compris — à l'acte liturgique qui donnait à ses longues journées leur sens et pour ainsi dire leur soleil. Messe grande de tant de présences évoquées, grande parce que face au monde, affrontement de la foi et des événements, confession,

louange, dialogue des « Signes du temps » avec les épîtres et les évangiles, offertoire et consécration, communion avec toute l'Église, communion épuisante avec l'œuvre entier de Dieu, communion même avec ceux dont les étroitesses et les durcissements ont pu le blesser parfois, mais jamais le lasser.

Après l'image que nous devons au docteur Péquignot, et qui montre le P. Maydieu quelques semaines avant sa mort, administrant un baptême, tout ce cahier a voulu évoquer ses principales activités, arbitrairement découpées dans une cohérence qui perçait bien vite sous ses spontanéités et ses improvisations. Cette cohérence apparaît pourtant ici : tous ces témoignages disparates et indépendants s'accordent sur les traits essentiels, et cette convergence, au prix de quelques répétitions, est une chance d'objectivité. Nous aurions voulu le faire parler davantage, certaines circonstances s'y opposent. Puisse néanmoins cet ensemble évoquer, plus que ses domaines familiers, sa démarche. Revoyons-le : qu'il se donne dans l'acte liturgique, dans la charité quotidienne, dans la réflexion solitaire, dans l'amitié, dans la rédaction de ses écrits, dans l'oraison, dans la conversation, sa démarche est d'un homme libre, à la recherche d'hommes libres, et les suscitant, d'un homme qui ne connaît d'autre maître que Jésus-Christ mort et ressuscité, toujours vivant dans son Église.

Le 27 avril 1956,
premier anniversaire de sa mort.

R.-C. CHARTIER,
A.-Z. SERRAND,
J. THOMAS,
des Frères Prêcheurs.

I. — DE BORDEAUX A PARIS

L'Oncle

A LA maison on l'appelait « l'Oncle ». Il n'était pas besoin de préciser, c'était son nom par antonomase. Même en parlant de lui aux étrangers nous le désignions toujours sous ce titre, comme s'il avait été seul à le porter.

Son appartenance à la Province dominicaine de Paris aurait pu le couper de son passé bordelais. Il n'en fut rien. Des circonstances exceptionnelles l'obligèrent à revenir souvent dans sa famille à partir de 1936. Mais je crois que, même sans cela, il aurait gardé ses attaches bordelaises. Tous ceux qui l'ont connu savent comment il savait chercher dans le passé des choses, des êtres et des institutions pour y retrouver la longue tradition qui les avait modelés. Il y avait sans doute là une tendance de sa nature, et peut-être une influence de son milieu de bourgeoisie provinciale où l'on est si attaché à la continuité. Mais c'était chez lui une démarche réfléchie, une conviction philosophique autant que religieuse, une façon de rentrer en contact avec l'homme créateur à l'image de

Dieu, chargé de modeler le monde où il est placé. De là lui venait, peut-être, son goût pour les mémoires de Saint-Simon, dont il fit presque un de ses livres de chevet. De là aussi le plaisir avec lequel il rechercha les origines de son régiment, le premier régiment d'artillerie de France. Il en écrivit l'histoire pendant les premiers mois de la guerre de 1939.

Il en était de même pour la tradition familiale. De nous tous il était celui qui connaissait le mieux le passé de Bordeaux. C'était une joie de se promener avec lui. Il vous faisait découvrir les vieux hôtels particuliers, les embellissements apportés par de grands intendants comme Tourny, la longue courbe des quais aux maisons toutes du même modèle. Qui d'entre nous s'intéressa plus que lui à l'histoire des Maydieu ? Il avait appris qu'un arrière-grand-oncle, un certain abbé Maydieu, avait joué un rôle important parmi les émigrés en Espagne sous la Révolution française. Il chercha à se documenter et demanda à un généalogiste de retrouver sa trace.

Il avait une certaine joie à appartenir à une famille qui par sa souche et par son activité commerciale était bien représentative du terroir de Gascogne. C'est pourquoi il aimait que ses amis étrangers viennent faire un séjour à la maison pour apprendre à connaître la France à travers une vieille famille de la bourgeoisie provinciale.

Il avait fait ses études au collège des Marianistes de Bordeaux, le collège Grand-Lebrun, où Mauriac, un peu plus tôt, avait été élève. Il aimait les romans de Mauriac, mais il les aimait comme seuls, sans doute, les Bordelais peuvent le faire, parce qu'ils y retrouvent l'odeur de leurs landes de Gascogne et des pavés trempés de pluie de Bordeaux, et la lourde chaleur des forêts de pins

avec l'âcre senteur des incendies, et ce vieux tempérament landais dont tout girondin aime à se moquer. L'Oncle aimait à dire que la famille ressemblait assez au *Mystère Frontenac*. Mais il veillait à ce que nous ne restions pas trop fermés sur nous-mêmes. Il était personnellement assez ouvert pour faire souffler sur la maison un courant d'air bienfaisant.

Il reconnaissait volontiers l'influence qu'avait eue sur lui son vieux parrain. C'était le docteur Armaingaud. Athée convaincu, il avait été le disciple de Littré et se disait le « légat de Montaigne sur la Planète ». Il habitait alors Bordeaux, où il voyait souvent notre famille. Son dévouement lors de la mort de notre grand'mère, qui suivit de près la naissance de l'Oncle, l'avait fait choisir comme parrain malgré ses convictions antireligieuses. Plus tard il s'installa à Paris, rue des Écoles, et retrouva son cercle d'amis positivistes. Quand l'Oncle vint à Bossuet préparer Polytechnique et Centrale, il fut reçu fréquemment par le docteur Armaingaud. Celui-ci, par fidélité à ses principes, ne l'appelait jamais son filleul, mais son « pupille ». L'Oncle, encore étudiant, rencontrait chez lui bien des pontifes, et, de retour à Bossuet, se plongeait en des recherches personnelles pour contrôler ce qui lui avait été dit. Plus tard, il dira souvent en riant qu'il devait beaucoup de sa vocation à son vieux parrain et à son cercle d'amis.

En 1936, alors qu'il était déjà religieux depuis dix ans, des événements douloureux lui firent prendre la tête de la famille. En moins d'un an celle-ci avait été décapitée de tous ses chefs. Mon grand-père était mort de maladie, mon père et un autre oncle, frère du P. Maydieu, avaient été tués dans un accident d'auto. Il n'y avait plus d'hommes à la maison. Seul l'Oncle restait pour

combler ce vide. Il est difficile de comprendre la place immense qu'il occupa parmi nous. Nous étions huit cousins échelonnés de quinze à trois ans. L'Oncle devint notre tuteur. Ses supérieurs lui permirent même d'avoir un compte spécial pour aider à notre éducation. Dès lors toutes les décisions importantes lui incombèrent. Il aimait à suivre chacun de nous, prenait contact avec nos professeurs, prêchait parfois nos retraites, conseillait nos lectures. Il ne venait à personne l'idée de contredire ses décisions. Ce n'était pas tant par obéissance que par cette conviction profonde qu'il voyait mieux que nous ce qui nous convenait. Il aimait d'ailleurs nous consulter, au besoin, en nous demandant d'exprimer notre pensée par écrit pour être plus sûr que nous serions libres de dire ce que nous voulions. Mais lorsqu'il avait décidé, chacun se soumettait. On l'appelait parfois en riant le « ministre d'État » de la famille. C'est surtout ces dernières années lorsque chacun d'entre nous eut à choisir son orientation définitive, que nous étions sûrs de l'avoir à nos côtés. Mais cela est le secret de chacun.

Il faisait de brèves apparitions en cours d'année scolaire, entre deux trains, pour régler les cas les plus urgents. L'été il restait plus longtemps. Il nous retrouvait réunis à « Volubilis », ce chalet au bord du Bassin d'Arcachon, où il aimait faire venir ses amis. Il arrivait généralement terriblement fatigué du travail de l'année. Il passait huit jours à dormir, ne faisant de brèves apparitions que pour sa messe du matin, le repas de midi et vers cinq heures du soir. Après cette cure de repos on le voyait plus souvent, bien qu'il eût généralement sur le chantier un travail auquel il consacrait plusieurs heures par jour.

Il avait toujours gardé son goût pour le bateau à voile

et nous partions parfois tout l'après-midi sur le Bassin. On revenait à la nuit tombante, souvent mouillés mais heureux, ces longues promenades favorisant les conversations magnifiques dans lesquelles il excellait. On parlait de bien des choses, mais avec lui, tous les sujets ramenaient comme naturellement à la foi au Christ. Il discutait avec nous comme si nous étions capables de pénétrer aussi profondément que lui dans cette synthèse de la pensée humaine qu'il élaborait patiemment. Nous ne saisissions pas toujours complètement ce qu'il nous expliquait, mais nous savions qu'une conversation ultérieure nous aiderait à comprendre ce qui nous échappait maintenant.

Souvent, à la maison, il aimait lire à haute voix. Je me souviens d'un après-midi à Arcachon où il nous lut et expliqua *Tête d'Or*.

Mais la grande chose de sa présence parmi nous était sa messe. Mon grand-père avait fait construire une petite chapelle en bois, bien simple, au fond du jardin. C'était pour que l'Oncle pût se reposer plus complètement quand il venait à la maison, l'église paroissiale étant à plusieurs kilomètres. Sa messe à elle seule était une prédication, ou plutôt un témoignage de la vérité de la foi. Il la voulait simple et vivante. Tous nous répondions. L'un de nous lisait l'épître et l'évangile. Certaines années il entreprit des séries de petites instructions. Il nous expliqua ainsi le livre d'Ezéchiel. Une autre année il nous parla de la messe, ou bien encore de la Bible.

Nous savons tous que si la foi au Christ est pour nous quelque chose de si sérieux et de si profond, c'est à ses messes et à ses conversations que nous le devons. Si nous croyons que la vraie joie et la vraie liberté se fondent dans le Seigneur, c'est parce que nous avons vécu

auprès de l'Oncle. Présence bien furtive à notre gré.

Il est revenu à la maison, à Pâques l'année dernière. Il voulait se reposer, ce qu'il ne faisait jamais en pleine année. Il nous a réunis une dernière fois autour de lui pour ces trois semaines où nous avons lutté avec lui. Il nous reste maintenant à continuer à témoigner du Christ comme si l'Oncle était toujours là pour nous garder des compromissions et des solutions trop facilement trouvées.

PHILIPPE.

Le centralien

Bien peu parmi les élèves-ingénieurs de la promotion 1923 se doutaient que leur camarade Maydieu, qui était alors l'un des animateurs les plus ardents des chahuts d'amphi, deviendrait un jour dominicain.

J'entends encore sa voix grave et musicale de girondin s'élever au-dessus des autres pour protester énergiquement contre un mot à double sens ou pour souligner une défaillance de vocabulaire d'un professeur. Je le revois arrivant en bolide dans notre turne tout frémissant de sa dernière échauffourée avec ses amis camelots du Roi, nous taquinant l'un après l'autre, parfois un peu railleur ; mais enrobant toujours ses boutades par tant de gentillesses que personne n'y prenait ombrage. Il avait une telle manière de ponctuer d'un malicieux « Tu crois ? » nos affirmations les plus audacieuses que beaucoup d'entre nous l'avaient pris pour un sceptique.

Et pourtant, depuis longtemps déjà, Maydieu — il le confia lui-même au cours d'une interview pour notre Revue — avait entendu l'appel de Dieu ; mais son père ayant exigé qu'avant d'entrer dans les Ordres, il donne sa mesure dans la préparation d'une carrière industrielle, il avait accepté de faire une scolarité normale à Centrale. Ce fut pour lui l'occasion d'accroître son expérience du cœur humain bien plus que de la technique. Sous son exubérance d'étudiant, il laissait déjà percer à chaque occasion un sens aigu d'une orientation grave et très

élevée de la vie; c'est ainsi que, bien souvent, nous avons abordé entre deux interrogations ou en flânant sur un projet, quelques-uns des grands problèmes qui marquent la vie des hommes.

Ayant eu la chance d'être intégré dans la belle équipe de clercs et de laïcs qui animait la *Revue des Jeunes*, je voulus faire partager à Maydieu l'enthousiasme communiqué par ces hommes d'exception que furent les RR. PP. Sertillanges, Barge et Gillet.

L'esprit dominicain ne correspondait cependant pas à l'orientation spirituelle qui le dirigeait alors vers une autre discipline. Pourtant le cheminement se faisait : un jour il me demanda de faire au cercle catholique des Centraux un exposé sur « saint Thomas et la *Somme Théologique* »; et, comme j'avais réaffirmé devant cet auditoire le conseil donné par le P. Sertillanges de « lire la *Somme* dans le texte même de saint Thomas », Maydieu s'en vint, dès le lendemain, acquérir dans une librairie du quartier Saint-Sulpice une *Somme* d'occasion qu'il se mit courageusement à étudier « dans le texte »; quelques mois après, sa décision fut prise, il serait Dominicain.

Il n'en continua pas moins sa scolarité à Centrale. Avec facilité il triompha de la longue suite des examens et des projets, passant brillamment « colles » et « exams génès », même quand la matière étudiée le rebutait. Ses relations avec ses camarades étaient devenues plus que cordiales, souvent même amicales et toujours empreintes de ce rayonnement qui devait marquer sa vie d'apôtre.

Ayant conquis son diplôme d'ingénieur, il entra aussitôt après sa sortie de Centrale à l'École Militaire d'Artillerie (Fontainebleau), puis, son temps de sous-lieutenant terminé, il s'en vint au Saulchoir.

A travers les lettres qu'il écrivit pendant cette période on pouvait suivre son épanouissement croissant et sa joie profonde d'avoir trouvé pour exercer son sacerdoce la voie qui lui convenait le mieux. Après sa première messe (1930) il m'adressa une lettre toute rayonnante de

son immense bonheur : « Que nos vies de prêtres sont belles. »

Tous ceux qui l'ont connu gardent pieusement le souvenir de ce moine conquérant moderne dont toute l'action fut placée sous le signe de l'Amour tel que le Christ nous l'a révélé. Tous lui doivent quelque chose, ne serait-ce que le désir de vivre avec plus de générosité et d'avoir reçu un reflet de son inébranlable optimisme.

L'École Centrale est fière de l'avoir compté parmi ses élèves et de lui avoir apporté quelque chose qui a marqué dans sa grande Croisade au service de la France, de l'Humanité et de Dieu.

GEORGE LAMIRAND.

(Cf. *Arts et Manufactures*, novembre 1955.)

L'artilleur

Ancien élève de l'École centrale, Jean Maydieu accomplit son service militaire dans l'artillerie. Il sortit de l'école de Fontainebleau sous-lieutenant, et acheva dans un régiment un temps dont il garda toujours bon souvenir. Mobilisé en 1939 alors qu'il dirigeait La Vie Intellectuelle, *il accomplit son devoir de guerrier sans jamais oublier son rôle sacerdotal. Un « ami de Sept » qui le retrouva a écrit les lignes suivantes :*

Pendant quelque temps, pendant la guerre de 1939-1940, nous nous sommes trouvés, le P. Maydieu et moi, dans le même secteur, j'ai gardé quelques souvenirs épisodiques. Ils ne reflètent que de très modestes aspects de sa vie à la guerre, mais je les indique à tout hasard.

Son régiment est arrivé au début de 1940 dans le secteur où j'étais depuis septembre, devant la forêt du Warndt et nous nous sommes aussitôt rencontrés. Ses camarades étaient, me disaient-ils, très impressionnés d'arriver dans un secteur dont il était question dans les communiqués, en réalité les accrochages y étaient très rares à cette époque. Je l'ai amené à une chapelle de fortune qu'un jeune vicaire de Metz, brigadier à mon groupe, avait réalisée dans une grange avec des bran-

chages, des toiles et quelques planches. Après s'être recueilli un instant, le P. Maydieu dit au jeune prêtre : « Monsieur l'abbé, comme vous avez de la chance de dire la messe devant cet autel. » Ce n'était pas du tout l'avis de ce vicaire qui, ici depuis plusieurs mois, regrettait sa belle église gothique du XIXe siècle et ses paroissiens, beaucoup plus confortables que ses ouailles du front. Le P. Maydieu, chargé comme moi des observations, ne détestait pas cette vie au grand air en contact direct avec la nature et le silence de cette zone évacuée de tout civil et où il y avait également très peu de troupes.

Plus tard, en juin 1940, nous nous sommes retrouvés ensemble — nos observatoires étaient voisins et, ce jour-là, c'était le mien qui avait été assez durement « sonné ». Je retrouvai quelques heures après, chez le P. Maydieu, cette sérénité dans cette ambiance où la mort nous côtoyait à chaque instant, cette sérénité qui contrastait autant avec l'angoisse de certains qu'avec l'héroïsme trop « flambard » de beaucoup. Ce quart d'heure de conversation a été pour moi une provision de paix du cœur pour la suite des épreuves de la guerre...

GEORGES BLANC.

Fait prisonnier en juin 1940, le P. Maydieu presque aussitôt s'évade, gagne Bordeaux, et de là Paris où il reprend sa tâche.

Le religieux

Ici les éléments biographiques sont inutiles. Cette vie religieuse se déroule d'une façon tout unie, continue et cohérente, au cours des trente années qui séparent l'époque de l'entrée au noviciat de celle où il plut au Maître d'appeler celui qui l'avait fidèlement servi tous les jours. Il suffit d'en dire la substance, pour autant que celle-ci se laisse deviner, et l'exemple qu'il convient de ne point laisser se perdre.

Ce qui parut dès les premiers jours de vie religieuse d'un homme de vingt-cinq ans, bien jeune, mais tout de même l'aîné de la plupart de ceux qui prirent l'habit dominicain en même temps que lui, c'était l'étonnante capacité de contact fraternel avec chacun et l'art de créer un milieu plein d'entrain et de bonne humeur. Les noviciats sont souvent des ambiances tendues. Grâce à celui qui était alors « le frère Augustin » et à sa joie, ceux qui vécurent avec lui cette première année de vie religieuse évitèrent presque tout le fâcheux de cette tension. Beaucoup lui durent de garder, de cette austère année d'initiation, un souvenir enchanté et joyeux qui continua d'agir longtemps par après.

Ce qui parut aussi très tôt, c'est que le Christ s'installait comme au centre de ce don naturel. Le Christ et son mystère divin, sa présence aux hommes et, dans cette

présence, la communication de la vie de Dieu à ceux qu'il aime, furent le centre de cette vie religieuse, la note constante de son témoignage et de sa conduite. Le Christ rencontré personnellement, dans une union vécue au jour le jour, selon les petits comme les grands événements qui jalonnent la durée d'une vie. Il ne s'agissait certes pas d'un Sauveur abstrait, moins encore d'un personnage plus ou moins construit pieusement en vue de soutenir l'élan de la ferveur chrétienne, mais du plus présent de tous les êtres, de Celui dans la présence duquel s'enracinait la présence de tous les autres. Le Christ était bien le plus vivant et le plus captivant de tous les interlocuteurs, celui de qui toute autre conversation tenait pour finir sa saveur.

De tout ceci nous n'atteignîmes jamais que les plus extérieures manifestations. Car cette vie religieuse fut avare de confidences personnelles. Elle n'a laissé après elle aucune note d'ordre proprement intime : pudeur, sentiment de l'inutilité de ces expressions, et surtout liberté supérieure à l'égard de toute préoccupation de cette sorte. Mais tous ceux, nombreux, qui eurent la fortune d'entendre ce religieux parler du Christ l'ont entendu en parler avec une intensité et une profondeur qu'ils ne sont pas près d'oublier. Une occasion de ministère sacerdotal, un moment d'entretien spirituel et se découvrait en cette âme, toujours accueillante et toujours amicale en pareille circonstance, une personne de Jésus-Christ toute de chaleur, de compassion, de clarté, d'énergie — oserons-nous dire d'intelligence et de liberté inventive — enveloppant toutes choses dans la force de sa grâce, sans rien contraindre de l'homme appelé à se reconnaître librement dans l'amour de cette personne.

Cette connaissance de Jésus-Christ s'était forgée très

tôt, dès les premières années de vie religieuse et d'étude. Elle eut ensuite un quart de siècle pour s'approfondir et pour rassembler en elle ces dimensions spirituelles de la suréminente charité dont l'apôtre saint Paul nous parle. Formation dans laquelle non seulement l'élan du cœur, mais aussi le travail de l'esprit eut à jouer un rôle essentiel.

Dès le début du temps consacré aux études préparatoires au sacerdoce, l'intelligence avait affirmé son goût pour les études spéculatives : l'assimilation de la philosophie d'Aristote et de la théologie de saint Thomas fut faite avec ardeur. Il en resta, jusqu'à la fin, une dévotion presque candide à la compréhension thomiste de l'univers, comme aussi une quotidienne assiduité matinale, deux ou trois heures durant, à un travail de pure pensée, désintéressé, travail d'ailleurs très ouvert à toutes les dimensions du monde intellectuel. Mais si ce goût pour la réflexion spéculative, toujours maintenu, fut la source de maintes richesses de la pensée et l'occasion de maintes amitiés intellectuelles, il fut toujours surpassé par un exceptionnel attachement à l'étude de l'Écriture.

Cette étude de l'Écriture, étude de tous les jours, était faite avec soin, souvent en recourant aux œuvres de spécialistes et en tenant compte de tout l'apport historique et critique, mais toujours comme rencontre de la Parole de Dieu et lecture du livre de Jésus-Christ, livre inlassablement lu et relu, toujours le même et toujours nouveau. Le texte sacré était de tous les déplacements et de tous les voyages, au moins un exemplaire du Nouveau Testament en grec et en latin, édité par Nestlé, à la fin bien usé, et, depuis leur parution, presque à chaque fois un ou deux fascicules de la Bible de Jérusalem, tantôt perdus, tantôt dérobés à nouveau sur l'étagère de quel-

que autre, mais sans cesse compagnons des prédications, des lectures en chemin de fer, des méditations et des projets, soit de ce *Catéchisme pour notre temps* qui fut publié, soit de ce livre sur la contemplation dont il n'existe tout juste que les premières pages de brouillon. C'est avant tout à travers l'Écriture, assimilée jour par jour, associée en substance à la substance de la vie, que Jésus-Chrit se fit connaître à cette intelligence et à ce cœur : l'Écriture fut quasi le seul livre de spiritualité dont cette vie ait eu le souci de se munir. Le reste, qui fut lu, ne le fut qu'en passant.

Dans cette âme, cependant, Jésus-Christ ne pouvait être séparé ni de nul autre être humain, ni de son Église, ni du monde entier. Ce don du dialogue, cet art admirable de rencontrer tout de suite, en abordant à l'individu, la personne dans ce qu'elle possède d'essentiel, tout cela était, peut-être, en partie naturel. Mais il semble bien que cela fut, encore plus, une conquête de la grâce. C'est Jésus-Christ qui enseigna à fond le prochain à cette vie religieuse. L'homme aimait très tendrement les siens. Les chagrins des êtres absents et des deuils tragiques ne lui furent pas épargnés. Cependant le Seigneur lui donna de trouver, à ces occasions, un échange encore plus profond entre lui-même et ses proches, ceux de la terre et ceux du ciel, ce qui lui découvrit, il se plaisait à le dire, beaucoup du mystère de l'amour. Mais cette voie, d'apparence bien naturelle, n'était pas la seule. Sans parler de l'amitié qui l'unissait de plus près à l'un ou l'autre, disons que le religieux avait, pour tous ses frères, des trésors d'affection, de générosité gentille et de renoncement délicat à lui-même.

Vif de tempérament, parfaitement capable d'humeur susceptible et mordante au besoin, il pouvait lui arriver

de mettre entre lui et tel autre le nuage de quelque fâcherie. Mais je ne l'ai jamais vu passer vingt-quatre heures sur un nuage de cette sorte et sans faire bien vite, toujours le premier, même le plus offensé, l'impossible pour que, dans le Christ et dans de bons rapports humains, ce nuage soit dissipé. Le précepte de l'Évangile : « Si, au moment d'offrir ton sacrifice, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi... » était pour lui la lettre même, une lettre qui, confiait-il, lui avait fait apprendre beaucoup d'Esprit. Et quand tout ne se rassérénait pas du premier coup, je n'ai jamais vu être plus malheureux, se mettant lui-même plus profondément en question. Cela n'écartait pas tout dissentiment avec les hommes, car les choses de pensée et de jugement ne se règlent pas forcément au mieux avec de bonnes paroles et de pieux sentiments. Mais cela mettait dans les éventuelles oppositions une franchise, une loyauté pleine de charité foncière qui laissaient toujours au prêtre ses avenues. Faut-il ajouter que l'amour du prochain se poussait assez loin chaque fois que l'appel venait de quelque deshérité de ce monde ? Qu'il suffise d'évoquer en quatre lignes la surprenante clientèle qui lui prenait plus de son temps qu'il ne paraissait, qui l'obligeait à quémander maintes ressources matérielles à des amis, qui abusait, parfois incroyablement, d'une patience sans limites dès qu'il s'agissait d'un être matériellement ou psychiquement infortuné.

A l'amour de Jésus-Christ et à l'amour du prochain s'accouplaient tout naturellement un fervent souci de l'Église et un intérêt sans bornes pour tout le travail de l'homme dans le monde. L'Église d'abord. Chez ce prêtre, qui parfois rappelait que dès l'âge de cinq ans il avait choisi le sacerdoce comme la part décisive de sa

vie, il y avait une sorte d'immense passion pour l'Église, faite de tendresse profonde, de volonté brûlante et de pas mal de souffrance — une passion qui eut bien des occasions de prouver son sérieux foncier, à travers une vie passée, vingt-trois ans durant, aux *Éditions du Cerf* et vingt ans à la direction de *La Vie Intellectuelle*. Un amour de cette sorte n'avait rien de fade, ni rien de plat. En maintes occasions, dans les petites probablement plus que dans les grandes, il en coûta à cette passion de continuer à aimer. Rien ne lui était pénible, jusqu'à ses dernières années, que de penser rencontrer, en telle ou telle circonstance, l'accommodement du sacerdoce et d'un comportement peut-être trop humain. A la fin de sa vie, l'amour avait passé outre, consumé cette épine, et il ne restait plus qu'un immense désir de faire plus vraie la catholicité de l'Église et plus catholique l'âme de ses fils. De là les voyages incessants à travers la France et l'Europe, et ses deux séjours en Amérique du Nord, en 1948 et 1953, voyages, séjours, d'où il pensait rapporter toute une série de volumes de *Rencontres* destinés à faire connaître et comprendre aux catholiques français la vie du catholicisme dans d'autres pays.

A cela il faut ajouter enfin que la curiosité fut constante pour tout ce que les hommes étaient et faisaient partout sur la terre : civilisations, cultures, tous les épanouissements et toutes les activités. Il pensait sa foi au Christ en la pensant puissamment enracinée dans le monde, un monde qu'il voulait non point figé sous l'étreinte de cet enracinement, mais au contraire libéré et comme renforcé dans sa vigueur originale et joyeuse par cette animation supérieure. D'où l'entrain à connaître toujours de nouveaux hommes et de nouveaux pays.

D'où l'art inoubliable qui fut sien, de découvrir un peu partout les individus les plus valablement humains et, jusque dans ses formes amusantes dont sa verve s'enchantait, les particularités d'une région et d'un peuplement terrestre. A qui le connaissait, et beaucoup le connurent, il ne fallait pas chercher longtemps pour retrouver Jésus-Christ au centre de tout cela.

Que dire de plus? Ceci sans doute, qui n'est pas sans importance : la vie de cet homme par tant de côtés homme d'action, vie consacrée à de très nombreux contacts avec d'autres hommes, traversée par d'incessants voyages, avait su garder, en s'en imposant la discipline, mais plus encore par une sorte de constitution intérieure du vivant spirituel, une étonnante régularité religieuse. L'office, quand il n'était pas récité au chœur, était dit en séparant toutes les heures canoniques, afin de faire coïncider leur célébration avec le moment liturgique de la journée qui leur est assigné en principe. Horaire que trop souvent nos récitations quotidiennes n'ont plus guère le goût d'observer et pour l'observation duquel, avec une suprême habileté, les minutes nécessaires étaient trouvées. Jamais il n'y eut dispense de cette récitation, point même pour ces suppléments, tel l'office des défunts, que les us d'un Ordre religieux ajoutent à la substance du bréviaire.

Bien peu de journées non plus se passèrent tout au long de cette vie sans la célébration de la messe, et sans le temps soigneusement consacré, plus plutôt que moins, à l'oraison — au besoin moyennant des acrobaties presque impossibles dans l'emploi du temps. Au cours de tant de journées communes de voyage depuis vingt-cinq ans, je n'ai vu qu'une seule fois la messe manquée, alors qu'il eût été, à l'extrême rigueur, possible de la célé-

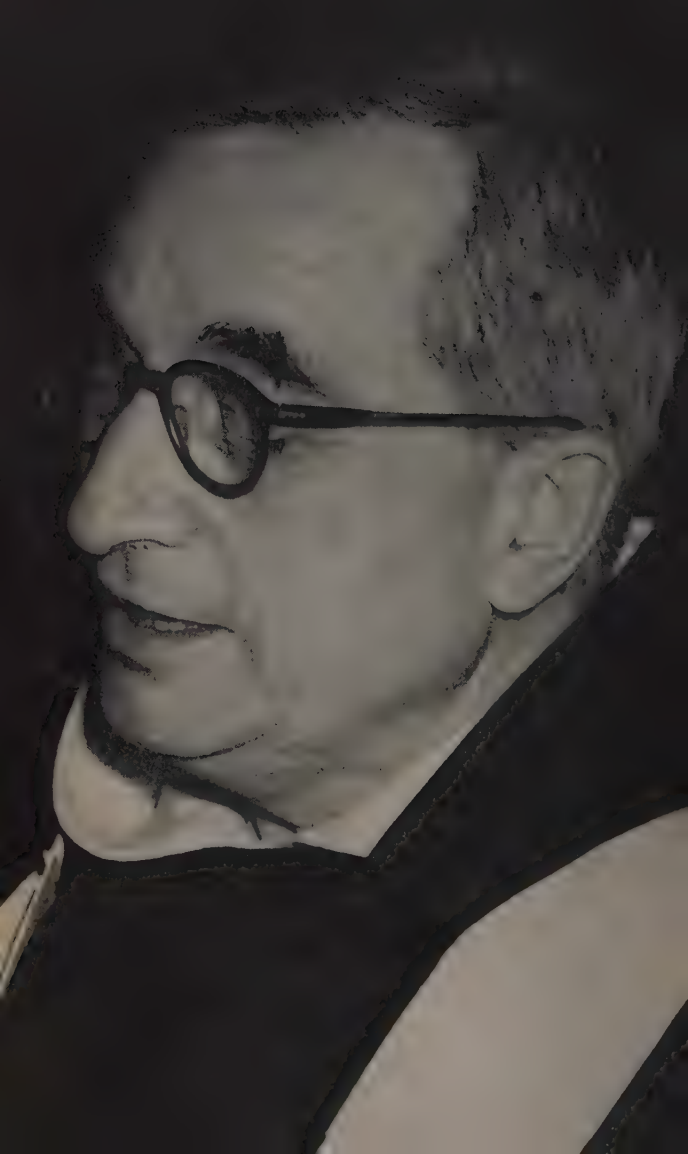
brer : c'était à Los Angeles, après être arrivé à deux heures du matin par un avion en retard et ayant à repartir de sept heures et demie par chemin de fer pour San Francisco. Et si la messe ne fut pas célébrée ce jour-là, c'est seulement parce que celui qui écrit ces lignes se refusa, à l'arrivée à l'hôtel, d'étudier par quel moyen on pourrait bien arriver à la célébrer quatre heures plus tard. Refus qui fut accepté par amitié, sans souffler mot, mais pas trop content...

La messe, une messe dont la vie entière n'avait cessé d'étudier avec attention la liturgie et l'inspiration, une messe qui, avec l'action dialoguée, avec le mouvement des messes de Notre-Dame, avait repris une toute nouvelle vigueur apostolique; l'office, l'oraison, celle-ci sans cesse nourrie de lecture scripturaire, j'omets le détail d'autres pratiques, oui, tout cela composait, pour cette vie religieuse, le constant maintien d'une cellule intérieure où l'âme poursuivait sa vie contemplative et s'éduquait à la liberté des fils de Dieu. Car, dans un style assez neuf et original, cette vie fut une vie essentiellement contemplative, ne cessant jamais de méditer dans le prochain, dans l'Église et dans le monde rencontrés à tout moment, le mystère de Jésus-Christ et de cet amour unique qu'il offre à chaque être. Le livre sur la contemplation dont il avait décidé d'entreprendre l'écriture n'était au fond rien d'autre que le propos d'une âme qui se sentait obligée de rendre hommage à une vérité maîtresse de sa vie. Et en même temps, dans un style peut-être lui aussi passablement nouveau, mais dont il semble que ce temps ait besoin, il avait conjugué l'entière liberté de l'homme et du chrétien à cette tenue de la vie religieuse qui, à la bien connaître, paraissait dans toutes ses conduites. Il rêvait d'un ca-

tholicisme qui fût, dans la foi intégrale à Jésus-Christ, l'épanouissement plénier de l'âme libre, inventive d'une liberté toujours plus accomplie, et il aurait aimé pouvoir quelque jour témoigner par l'écrit de ce qu'il avait tant cherché à inscrire dans sa vie.

Mais le Seigneur ne fait pas le tout d'un être seulement pour ceux de ce monde. L'essentiel de ce qu'il opère est destiné à une autre Cité, couvert ici-bas par le voile d'une discrétion dont sa providence ménage les formes, et transféré sitôt que prêt dans cette Cité, la seule où, chrétiens, il nous soit donné d'avoir une conversation permanente. Très peu de minutes avant la fin de cette maladie inattendue qui semblait lui ravir quinze ans de vie sur lesquels il comptait un peu, il ne restait plus au serviteur de Jésus-Christ qu'à prononcer, avec la voix forte d'un homme bien portant, un instant tiré au-dessus de son agonie : « Que Dieu soit béni en toutes choses. Seigneur Jésus, que je vous aime! »

Fr. D. Dubarle, O. P.



II. — « INTENDANT DES MYSTÈRES DE DIEU »

(I Cor., 4, 1)

Les documents qu'on va lire décriront quelques-unes des activités apostoliques du P. Máydieu; on ne peut qu'évoquer à leur propos les multiples retraites, les nombreux sermons qu'il a prêchés aux auditoires les plus différents.

Il est un point cependant que l'on aimerait ici brièvement développer, et que l'on voudrait présent à la mémoire du lecteur, quand tout à l'heure (p. 77) *on caractérisera « l'homme d'Église ». A plusieurs reprises, après 1945, et surtout vers 1948, il médita de partager, de ceux qu'on appelait alors les prêtres-ouvriers, au moins la vie pauvre et fraternelle. Il y serait allé avec toute sa générosité, sans nulle déférence au sens où ce terme implique mouvement de haut en bas, sans rien renier toutefois de ce que sa vie antérieure lui avait appris de l'Église et du Monde, et nullement par désir d'être en pointe ni de céder à ce qu'il appelait l'ouvriérisme. Prêt à l'écoute, au dialogue, plutôt qu'à l'endoctrinement, il fût demeuré lui-même, comme aussi bien le désiraient ceux à qui il s'en ouvrit, partagés entre la joie de l'avoir près d'eux, et le regret des services qu'il*

leur pouvait rendre à la direction de La Vie Intellectuelle. *Il eût laissé ses voyages, certaines facilités et agréments de la vie commune à « Latour-Maubourg ». Sa Bible et son Hegel, il les eût probablement emmenés dans sa vieille musette, utiles ensemble pour éviter qu'un « christianisme » à la Hegel ne risquât de rationaliser le message authentique de Jésus-Christ et de l'Église, pour faire éclater aussi certaines habitudes, certaines étroitesses, fermées à ce qu'avait d'urgent pour les catholiques le monde ouvrier, c'est-à-dire pour lui un des mondes construits par l'homme pour demeurer et devenir humain, un de ces mondes nécessaire avec les autres, à la saisie, dans l'Église, de ce que la Foi possède de plus originel.*

Ce n'est que dans les derniers mois de sa vie que se réalisa, partiellement, ce projet : il fut spirituellement intégré dans l'équipe du P. Depierre à Montreuil. Ce que furent ces échanges pour le P. Maydieu, quelques-uns de nous l'ont deviné à voir de quel rayonnement s'éclairait son visage lorsqu'il y faisait allusion, encore qu'il en parlât avec une grande discrétion et une sorte d'humilité. Ce qu'ils furent pour la communauté de Montreuil, elle n'a pu le dire ici, mais elle l'a exprimé par la qualité de sa présence à Saint-Seurin, aux funérailles du P. Maydieu.

Les amis de Sept et les messes de Notre-Dame

Les rapports du P. Maydieu avec un groupe d'amis — réunis à l'origine autour du journal *Sept* — ont passé par trois phases successives.

De 1934 — année où un certain nombre de laïcs, amis de l'ordre dominicain et lecteurs du journal *Sept*, décidèrent de se réunir pour aider le journal de toutes manières — à 1937, où *Sept* cessa de paraître, le P. Maydieu fut un des soutiens des « Amis », soit sur le plan proprement religieux, soit par sa participation aux réunions de propagande et tout particulièrement à celles des amis de banlieue.

Autour du nouvel hebdomadaire se rassemblent les « Amis de Sept », et ce furent les messes des « Amis de Sept ».

Nous décidâmes alors de n'être jamais une « chapelle », mais toujours une cellule de l'Église. Comme notre nombre avait vite grandi (souvenez-vous de notre étonnement d'être soixante à Saint-Sulpice et plus de cent à Levallois), on résolut alors de choisir une église où nous nous réunirions régulièrement. L'un de nous fut chargé des démarches, qu'il ferait bien, nous promit-il. J'étais au Maroc lorsque j'appris

que c'était désormais à Notre-Dame de Paris que nous dirions chaque mois, le troisième dimanche la messe de huit heures.

Notre-Dame de Paris! Dans le petit chœur, sans doute, au fond de l'abside? Non, au grand chœur — et les fidèles se grouperaient dans la nef. Vous rappelez-vous ce dimanche de janvier 1936 où nous nous trouvâmes, à notre grand étonnement, plus de cinq cents? Les ciboires n'avaient pas assez d'hosties pour les communions. Il y eut bien quelque désordre, les voix avaient quelque mal à s'accorder pour répondre ou pour clamer le *Gloria* et le *Credo*, mais quelle joie d'entendre, à la lumière des trois grandes rosaces, résonner les *Amen* sous les voûtes de la cathédrale de la France. Bientôt on parle autour de nous de cette messe où tous prient d'un même cœur : nous ne sommes plus cinq cents, mais huit cents, quinze cents, deux mille, la grande nef est remplie et au delà : il faut deux et trois tables de communion avec six prêtres.

Après, nous avions coutume de prendre notre petit déjeuner ensemble dans un café voisin, mais les trois cafés de la place du parvis, occupés simultanément, ne suffisent pas à recevoir notre foule. Il faut aller jusqu'au delà du Châtelet, à la rue Bertin-Poirée. Là, forts encore de la présence du Christ, nous préparons le travail du mois. On fixe les dates des autres messes dialoguées, celles qui seront dites dans la banlieue, ou dans les églises pauvres du pourtour de Paris, les autres dimanches. On prépare les campagnes pour « le Christ et l'Ouvrier » ou pour l'union des catholiques, car notre communauté se veut conquérante.

(Préface du P. Maydieu dans *Les Béatitudes*. Éd. de l'Abeille, Lyon.)

Qui ne se souvient encore de ce numéro spécial de *Sept* sur « le Christ et l'Ouvrier » du 14 février 1937, plus de trente conférences groupant plus de cinq mille auditeurs? Tous les quartiers de Paris et de la banlieue ont entendu résonner : « le Christ et l'Ouvrier ». Des milliers de tracts portant le même titre ont circulé dans des milliers de mains.

Il savait susciter le dévouement des uns et des autres ; mais dans quel embarras nous mettait-il parfois, en nous lançant à l'eau, bien souvent sans grande préparation, il faut le dire! Citons un compte rendu paru dans *Sept* à l'époque le 12 mars 1935 :

M. le doyen de X... avait bien voulu inviter le P. Maydieu à parler à toutes les messes de la matinée et à faire l'après-midi une conférence sur la Presse.

Le matin le Père parla à sept heures, huit heures, dix heures et onze heures de la fête du jour, du Christ-Roi, par une brève allusion en fin de sermon, il rappelle quelle devrait être la contribution importante de la presse à cette royauté.

L'après-midi une cinquantaine de personnes vinrent écouter la causerie du Père. Mais ce qui fut particulièrement vivant, ce fut le petit cercle d'études qui se forma tout naturellement autour de lui, la conférence terminée. Une quinzaine de chrétiens parlèrent très librement des problèmes (scolaires, syndicats, sujets politiques, ligues, élections) qui les préoccupaient, et le Père essayait d'indiquer la solution qu'apportait l'Église à ces questions, ou plutôt de quelle façon devaient travailler ceux qui voulaient y répondre selon l'esprit du Christ.

Et ce trait qui fut pendant des années la marque de son travail en profondeur :

Nous rappelons que nous n'hésiterons jamais à nous déranger pour participer à de pareilles rencontres, si minime que soit le nombre des personnes réunies. Il est beaucoup plus intéressant de parler avec quelques chrétiens décidés à travailler au règne du Christ que de haranguer une foule d'indifférents.

Ces cafés où avaient lieu toutes les conférences publiques radicales, socialistes, communistes, les catholiques, pour la première fois y tenaient leurs assises. « Au total beaucoup de figures que je ne vois jamais chez moi » lui

confiait tel curé. Et un gars s'adressant au Père sur un ton très faubourg : « Alors, mon Père, à quelle heure c'est la messe, dimanche ? »

Il avouait ne jamais lire *Sept,* c'est pourquoi on n'arrivait jamais à l'embarrasser dans les questions posées par ses contradicteurs :

Réinvité dans une paroisse après une première conférence pourtant fort discutée par les milieux timorés, on l'emmène au couronnement d'une rosière ; c'était bien la première fois qu'on voyait un dominicain en robe blanche bavarder et trinquer avec le maire et les conseillers municipaux qui n'étaient pas, tant s'en faut, de fidèles paroissiens... on était en 1936 et dans une banlieue rouge.

Cette banlieue qu'il a traversée, rayonnée, l'accueillit souvent, comme bien d'autres villes de France, d'Afrique du Nord, durant ces quelques années d'amis de *Sept.* Entre une conférence sur le Christ et celle d'un orateur laïc sur une question sociale, il fallait le voir à l'entr'acte, mimer et chanter avec les compagnons de saint François, avec quel entrain!

Souvent au cours de liaisons en banlieue il profitait d'aller rendre visite à un malade qu'il connaissait, ou à un foyer très pauvre qu'il savait dans l'embarras, telle cette femme vivant en concubinage mais ayant sept ou huit enfants.

C'est en serviteur qu'il venait se mettre à la disposition du clergé paroissial. Tout n'était pas facile et bien souvent l'ami qui l'accompagnait dans ses tournées, ayant acheté à crédit un vieux cabriolet « tous temps » lui faisait des réflexions plus ou moins charitables sur les dispositions « chrétiennes du clergé ou des « chrétiens compromis ». Un jour ils entrent chez un écrivain

catholique déjà fort en vue, qui signait des articles de *Sept*. Notre ami ne le connaissant encore que par ses articles croyait entrer chez un saint François, mais quelle ne fut sa stupéfaction de voir qu'un chrétien authentique pouvait habiter un appartement sinon luxueux, du moins très confortable. Au retour, il ne manqua pas d'en faire la réflexion en des termes violents, mais le Père, sèchement, rompit avec le ton de camaraderie habituel : « Si tu continues sur ce ton, je descends de ta voiture, ce sera aussi plus chrétien d'aller à pied. »

Sept pour nous, c'était l'Évangile.

Après la disparition en 1937 et ces « adieux à nos lecteurs » que nous avons encore là en plein cœur, il faut bien le dire, le Père nous stupéfia.

L'Église pour avancer marche tantôt du pied gauche, tantôt du pied droit. Les deux sont nécessaires. Celui qui avance devrait être reconnaissant à celui qui l'a précédé. Ne conservez aucune rancune vis-à-vis de l'Église; la catastrophe serait qu'un seul d'entre vous désespère.

Ce sens de l'Église ne le quitta jamais jusqu'avant de partir à Bordeaux pour y mourir et après les événements récents des années 1954-1955 : « Ah! non, dites-nous ce qu'on peut faire, et non ce que nous ne pouvons pas faire. »

A travers les souvenirs des uns et des autres, difficiles à classer, difficiles à traduire, ce qui les a tous frappés, ce dont ils se souviennent tous, c'était d'abord de sa force. Il faut entendre force dans le sens de vigueur et de sûreté, vigueur d'esprit, vigueur de corps, vigueur d'expression, audace et sûreté de jugement; ses traits rudes, sa voix virile, son regard grave le situaient

à l'inverse de tout ce qui est efféminé, de toute mièvrerie. C'était un soutien et un entraîneur. Mais sa force et ce qu'il aurait pu avoir d'un peu dur, était tempéré par la joie; cette joie que les enfants sentaient qui se suspendaient à sa robe, avec lesquels il jouait. Il est vrai qu'il devait assumer dans sa famille le rôle de père, pour les neveux orphelins dont jusqu'à sa mort il avait porté les joies et les peines.

Beaucoup d'entre nous connaissent cette famille où il a pendant des jours assisté cet enfant de quatorze ans, Emmanuel, qui était perdu.

Nous relevons ce dialogue dans le récit qu'il fit par la suite à la famille de cet enfant :

— Tu sais que le bon Dieu t'aime bien ? — Oui. — Même si tu es malade. — Oui. — Et tu sais que c'est parce qu'il t'aime bien que tu es plus malade ? — Oui. — Tu sais : c'est parce qu'il est mort sur la Croix et a souffert pour tous ceux qui ne Le connaissent pas afin qu'ils Le connaissent ? De sorte qu'Il veut que tu souffres avec Lui pour tous ceux-là ? — Oui. — Tu vois bien que si tu souffres davantage c'est qu'Il t'aime davantage. — Oui. — Tu y penses parfois et tu Le lui dis ? — Oui. — Quand ? — Quand je souffre davantage.

Puis je lui parle du voyage de la Sainte Vierge à Bethléem. et nous pensons au petit âne! Décidément il suffit d'être un âne pour être près de Jésus-Christ. Emmanuel est ravi de cette idée. Pas besoin d'être très malin, ni très bon. Pas besoin de penser sans cesse. Si on est trop fatigué. Il suffit d'être un âne, et on se laisse faire. Emmanuel est très content. Il rit.

Et si les enfants n'en avaient pas peur, les vieillards non plus, qui sentent comme eux, parce qu'ils sont faibles, ce que peut leur apporter celui qui est fort et qui ne les méprise pas et les écoute.

Depuis 1937 où fut fondé *Temps Présent*, dirigé et animé en grande partie par des « amis ou collaborateurs de *Sept* » jusqu'en 1945 le P. Maydieu devint pour ces amis un véritable aumônier, soit qu'il prêchât aux messes célébrées chaque mois à Notre-Dame, soit qu'il les réunît pour un catéchisme d'adultes.

Outre la continuation des messes de Notre-Dame, le P. Maydieu devenu aumônier des « Amis de Temps Présent », retrouvait un soir par semaine, un auditoire souvent réduit, fatigué par de dures journées — et nous nous souvenons avec un peu de honte que certains s'endormaient sous ses yeux — et c'est là qu'il élabora ce « Catéchisme pour Aujourd'hui », qu'il publia en 1954, et dont la première phrase, où nous le retrouvons tout entier, est celle-ci : « A qui demande ce qu'enseigne la foi chrétienne, il faut répondre : Jésus-Christ ; Jésus-Christ hier et aujourd'hui est le même et il le sera à jamais. »

Les amis du journal continuèrent à se réunir à Notre-Dame le troisième dimanche de chaque mois, voulant rester fidèles à ces rencontres qui les regroupaient autour de la messe depuis l'origine du mouvement.

Mais nous n'avons pas eu que des heures de triomphe et de joie. Nous avons connu aussi des heures d'épreuve et de tristesse. C'est notre fierté de les avoir traversées dans l'amour du Christ et dans l'humble confiance à l'Église. Dans une confiance réciproque aussi. Notre groupe, cependant, s'en est trouvé réduit. Joignez à cela que nous avions fait école. Nous n'avions pas été les premiers, bien sûr, à « dialoguer » la messe. Les scouts et les mouvements d'Action catholique nous avaient montré le chemin. Nous fûmes des premiers à penser que cette façon de prendre part activement au sacrifice n'était pas réservée à des groupes homogènes de jeunes, et que des paroisses entières pourraient

également répondre au prêtre. Des paroisses organisent, à leur tour, des messes comme celles de Notre-Dame. Beaucoup, qui préféraient autrefois venir prier avec nous, n'avaient plus de raison de se déranger. Notre groupe reprit des dimensions plus modestes : trois, quatre, cinq cents. Mais fidèles. La guerre put venir. Et, après elle, la grande épreuve. Nous ne cessâmes jamais de nous retrouver. Je crois bien que deux ou trois d'entre nous étaient à Notre-Dame le 16 juin 1940, un petit noyau le 21 juillet, un véritable groupe en août. C'est le 15 septembre que fut prononcée la première allocution publiée ici. Les fidèles étaient regroupés tant était fort leur besoin de se sentir ensemble, de se sentir autour du Christ. La messe était à huit heures alors. C'était tôt en hiver, avec le décalage de deux heures et la rareté des métros. Elle est à huit heures et demie maintenant. Huit heures et demie : les quatre ou cinq jeunes hommes qui ont pris la charge de tout organiser disposent à l'entrée du chœur de Notre-Dame le petit autel de bois léger où le sacrifice va être offert. De pieuses femmes dont vous connaissez bien les visages portent régulièrement les objets nécessaires, les voiles, les nappes d'autel et la pierre si lourde, et les chandeliers si encombrants. Le prêtre arrive, dispose son calice et commence la messe. Les voix au début sont un peu hésitantes, mais c'est bientôt le *Kyrie*, le *Gloria*, et les supplications montent plus impérieuses, les hymnes plus triomphantes. En disant les paroles inspirées, nous en prenons une plus complète conscience; et lorsque le *Credo* est crié d'une voix alerte, c'est notre foi commune que nous clamons. Maintenant, le prêtre, qui officie face au peuple, dont nous voyons les yeux levés au ciel et les mains qui prennent tantôt le pain, tantôt le vin, accomplit l'acte où il est irremplaçable, mais vous le suivez bien, vous ne faites qu'un derrière lui, et lui ne fait qu'un avec le Christ, qui, à la consécration, est au milieu de nous. Le Pater est dit par sa voix toute seule, comme si le Christ pour la première fois vous enseignait la prière inimitable, mais tous s'y associent d'une même voix en concluant : Délivrez-nous du mal, *Sed libera nos a malo*. Et c'est la communion. Chacun se nourrit du même pain. Avant de se quitter, toutes les voix s'unissent, en français cette fois, pour chanter — oui, chanter, peut-on dire — l'hymne que nous enseigna saint Jean et qui reste

devant le paganisme envahissant la plus belle protestation de notre foi. (Préface des « Béatitudes ».)

Enfin depuis la Libération, il était devenu l'ami personnel et resté le soutien de beaucoup d'anciens membres de groupes, qu'il réunissait quelquefois pour leur parler de ses périples à travers le monde.

Après avoir retracé ce que nous avons essayé de faire avec le P. Maydieu, et lorsque nous repensons à lui, voilà que reviennent toutes ces faces de son caractère, de son amitié, dont nous n'avons pas parlé et dont il faut que nous parlions. On a fait allusion à sa gaieté, à son esprit, mais il faut y insister car c'était vraiment un des éléments du rayonnement qu'il exerçait sur les êtres. Il était extraordinairement divertissant, et plein d'humour : un gascon et qui aimait gasconner, et comme nous avons ri avec lui! Et puis, il nous divertissait sans le vouloir ou plutôt parce qu'il ne s'en préoccupait guère. Tout à son propos, au cours d'un repas, en plein temps de restriction, il remplissait son assiette, ne laissant au plat qu'un dernier morceau, que la maîtresse de maison (sans qu'il s'en aperçoive) mettait à sa place avec le plat pendant que son assiette faisait le tour de la table. Ayant invité à dîner un de ses amis au couvent, et celui-ci arrivant à l'heure du repas, il le dirige vers le restaurant voisin, pensant qu'il vient à une heure irrégulière et revient dîner auprès de ses frères qui lui font remarquer qu'il manque son invité à la table. Nous l'avons souvent attendu en vain, et il est quelquefois venu un autre jour.

Invité à une réunion d'Amis de Sept, « impossible ce soir là, remettez ». Il arrive quelques jours plus tard à

neuf heures du soir chez l'animateur du groupe de la région. Il avait cru à une invitation à dîner.

Il savait distinguer le gêneur importun. Il le recevait et toujours en lui parlant ouvrait la porte, continuait à discuter, prenait l'ascenseur, arrivait au rez-de-chaussée, puis dans la rue, attendait l'autobus et faisant mine de monter le dernier laissait filer l'autobus avec le visiteur.

On croyait souvent qu'il n'écoutait pas mais ensuite on avait la preuve qu'il s'était occupé de ce qu'on lui avait demandé.

A une question d'un ami, il répondait parfois n'importe quoi : « A une question idiote on ne peut faire qu'une réponse idiote », disait-il.

Au cours d'une réunion : — « Vos êtes comme des apôtres », et s'adressant plus précisément au responsable : « Ainsi toi, tu es saint Pierre. » L'ami paraît flatté — « Oh! tu n'as pas à te glorifier, saint Pierre était sans doute le plus bête des apôtres. »

A un autre : « Crétin! » Celui-ci s'attristait ou se vexait : « Rassure-toi, si c'était vrai, je ne te le dirais pas. »

A une réunion d'information quelqu'un lui demandant ce qu'il pensait du colonel de la Rocque : « Oui, oui, il a de belles bottes. »

Marchant à côté d'un franciscain, à une retraite de groupe de ménages, il se plaignait d'être affublé de sa robe qui l'empêchait d'approcher de certains personnes. Scandalisé le franciscain pense que l'attachement à l'ordre dépasse tout. « Je serais aussi attaché à mon ordre si j'étais habillé comme tout le monde. »

Nous citons un ami qui vient de nous envoyer un mot :

Tout ce qu'il disait entrait dans notre cœur avec sa voix grave, et nous savions que nous ne l'oublierions jamais...

Oui, pour nous, c'est ça, le P. Maydieu. C'est aussi le commensal profondément aimé et vénéré de nos fêtes de famille. Cinq baptêmes. Il officiait avec une espèce d'allégresse qui traduisait son intimité avec Dieu. Beaucoup de noblesse, une dignité un peu narquoise, toujours éclairée par ce sourire... Une fois il dut baptiser Laurent et un petit Patrice d'une famille amie. Après la cérémonie nous allâmes tous consacrer ces deux bébés à la Vierge. Il plaça tranquillement les deux petits paquets blancs sur l'autel de la Vierge et improvisa une consécration pleine de sensibilité et de tendresse, un œil vigilant fixé sur les poupons, rétablissant l'équilibre d'une pichenette...

C'était aussi un homme libre. Libre vis-à-vis des positions qu'il avait prises et qu'il était toujours prêt à réviser — non pour les accommoder aux circonstances, mais au contraire, se refusant à toute paresse — pour les repenser. Pour beaucoup d'entre nous il a été celui qui délivre d'idées que l'on a cru un moment essentielles, et qui n'étaient en réalité que des moyens.

Cet homme que nous avons connu sachant si bien tourner la galéjade avait dès que la vie d'une âme était en jeu, une densité de présence et d'attention extraordinaire. Homme de l'action communautaire et des débats publics, lorsqu'il se trouvait en face d'un être souffrant ou en danger, rien n'existait plus que celui-là.

Pendant la guerre, avec lui, ceux qui l'ont approché n'avaient pas peur de cette présence quasi permanente de la mort. Et beaucoup ressentent ce sentiment d'avoir au ciel maintenant une présence, sentiment qui rejoint ce que nous avons tant de fois entendu : « S'ils étaient tous comme lui on retrouverait la foi. »

PIERRE MENNY

Le Groupe universitaire de Saint-Cloud

Voici dix ans que, pour les plus anciens d'entre nous, le Père Maydieu fondait le groupe de la Paroisse Universitaire de Saint-Cloud : dix ans d'une aumônerie aussi efficiente que discrète, au cours desquels nous n'avons cessé d'éprouver pour ce guide incomparable une amitié croissante...

... Il nous considérait vraiment comme ses amis, et nous le disait souvent. Il aimait à se retrouver parmi nous et cela se sentait très bien, surtout ces dernières années, où, pourtant, il ne venait plus que de loin en loin. Il nous réservait au moins un dimanche par an, quelquefois plus, et nous prêchait toujours notre récollection de fin d'année...

... C'était un homme libre; je suis sûr que ses amis incroyants lui ont toujours donné ce titre et j'aime à l'évoquer aussi de la sorte. Il n'avait pas de peine à s'associer à des universitaires — et d'ailleurs il était à l'aise partout —, il devait même souvent trouver que leur liberté d'esprit était bien courte. Cet homme si ouvert était agacé par les idées toutes faites, les solutions qu'on veut d'avance conformes à ses propres routines; la docilité, c'est-à-dire l'apathie, l'irritait, et bien certainement il ne goûtait pas ce qui reste chez l'universitaire du bon élève d'autrefois...

... C'était toujours le même homme, si vivant, avec ses qualités gasconnes si marquées, bon conteur, capable d'imiter, avec tous les jeux de la voix, un prédicateur onctueux, une bonne sœur aigrelette, un prélat au besoin...

... Ce que je dois au P. Maydieu ? C'est difficile à dire. A la lettre, rien, au moins peu de choses. Au delà, infiniment, et peut-être le meilleur de ce qui me reste. Des aspects de lui, désormais attachés à ma pensée, font partie de moi-même, y poursuivent son œuvre. D'abord sa « présence ». Je ne trouve pas d'autre mot. Pleine, irrécusable. Ce visage, le plus beau qu'il m'ait été donné de voir, à lui seul enseignement. L'économie du geste. La voix vivante, et davantage quand elle devenait très basse, presque imperceptible, venue de loin, du plus profond, seulement pour cueillir la pensée au bord de l'âme et la vêtir du minimum de son, du minimum d'image, de peur de la faire échapper. Jamais je n'ai mieux compris qu'à ces moments-là le mot admirable de la sainte : « Les grandes pensées ne mûrissent pas d'être dites. » Et pourtant, il faut les dire, faire aux autres ce sacrifice, mais aux moindres frais — rien de plus étranger à l'éloquence — sous peine de non-communication. Aussi prenions-nous part, un peu seulement, à sa vie profonde où il puisait, à ces évasions intérieures qui sont l'être même du moine, le reste, ce reste qui était tout pour nous, n'étant pour lui que l'accident, consenti à sa charité. Et, quand il revenait sur terre, quand il n'était plus que l'un de nous, que de bonne humeur, que de gaîté, je ne sais quoi de charmant, de cavalier, d'artilleur tout au moins. Oh! sa pipe, sa petite pipe affreuse! la mienne seule l'est davantage, c'est une pipe de fantassin.

Il était intégralement non-conformiste, mais son non-conformisme n'était pas ce non-conformisme doctrinaire plus déplaisant que ce qu'il prétend combattre — les

bien-pensants ne pensent pas infailliblement si mal qu'on dit —, mais quelque chose de plus profond : un refus, non, pas un refus, — le mot sera trop fort, ou trop faible —, mais une impuissance quasi congénitale à accueillir une idée sans la vivre d'abord et la recréer.

Et que dire de ses homélies ? Le mot me paraît bien prétentieux. Quand, après l'Évangile, le Père se tournait vers nous pour tirer la leçon des textes qu'il avait lus, quelle simplicité de parole, quelle pénétration de pensée! Quel survol, quel cercle d'aigle au-dessus de l'histoire! Il paraissait alors transfiguré.

Avec quelle gentillesse le Père se mettait-il en devoir d'abord — et ce n'était pas toujours le plus facile — d'essayer de nous suivre où nous prétendions l'emmener, ensuite de nous ramener doucement, mais fermement, mais invinciblement, sans possibilité cette fois d'évasion, dans la direction que nous n'aurions pas dû quitter. Il m'a donné là une double leçon de politesse et de critique dont j'essaie de faire mon profit...

... Quant à la spiritualité dont il inspirait notre groupe, elle était avant tout pénétrée du sentiment très paulinien de la transcendance du Christ. Dans le Christ du Nouveau Testament, il savait nous montrer le Christ total, le Christ élargi de tous ses frères chrétiens qui ont su et savent chaque jour s'agréger à Lui. En fervent disciple de saint Paul, il voyait dans cet accueil, dans cette adhésion sans réserve à la Parole et à la Personne du Christ tout l'essentiel de la vie chrétienne, l'unique nécessaire : la primauté de la Foi. « Le baptême, dès lors, expliquait-il, n'est que l'acte du croyant qui répond à la Parole de Dieu, la rencontre entre la Vie éternelle et celui qui adhère à cette Vie éternelle. » Sa constante préoccupation, dans la longue étude que nous fîmes avec lui des Évangiles puis de l'Épître de saint Paul aux Romains, était ainsi de nous faire saisir l'extraordinaire dimension de Dieu et du Christ : « Dieu

n'est-il pas plus en nous que dans le monde ? »

De cette idée essentielle de la primauté de la « foi dans le Christ achevé », il tirait son sens particulièrement vif de l'Église : il y voyait le « Christ élargi », le « Christ total » vivant au milieu de nous. Ce fut là le thème central d'une des retraites les plus magistrales qu'il nous prêcha lors de l'une de ces récollections qu'il voulait bien diriger chaque année au mois de juin. Comment dire avec quelle chaleur, avec quelle grandeur il nous évoqua ce dogme exaltant de la Communion des Saints, de toute l'Église présente dans le Christ sur l'autel à l'instant de la consécration ?

Cela ne l'empêchait pas de voir très nettement les imperfections humaines de l'Église, imperfections qu'il stigmatisait en termes souvent assez vifs et paradoxaux. Mais celles-ci laissaient inébranlable sa Foi en la présence du Christ dans l'Église. Bien plus : tout en l'agaçant, elles confirmaient sa confiance dans une institution par nature à la fois humaine et divine : le Corps du Verbe incarné dans une humanité à transformer, à transfigurer.

Cette foi dans le Christ vivant dans son Église et identifiée avec elle l'amenait à nous inculquer un culte tout particulier de la messe...

... Je l'ai souvent entendu, vu même, quand j'étais de coin, dire le Canon. Le dire, non, le vivre, comme si c'était la première fois que des lèvres humaines se posaient sur lui. Quand sa voix trouait le silence pour dire lentement, très bas, en scandant chaque syllabe, *Hoc est enim corpus meum,* j'aurais voulu que tous nos « frères séparés » fussent là : la « présence réelle » leur eût paru ce qu'elle est... la présence réelle...

... Il faisait de la messe avec toute sa foi une prière communautaire autour de la présence eucharistique du Christ et de toute l'Église dans le Christ. Il tenait beaucoup à nous faire lire tous ensemble le *Confiteor,* l'*In-*

troït, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, l'offertoire, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei* et la communion. Et il chargeait le servant de messe de lire l'Épître et l'Évangile...

... A son instigation, le moment de l'offertoire venu, pour rendre plus concrète cette action de tous qu'est la messe, ceux qui désirent communier remettent eux-mêmes au servant qui passe alors dans nos rangs l'hostie qui sera déposée sur la patène pour être consacrée...

... La messe était véritablement un dialogue entre Jésus-Christ présent et le prêtre, et ce dialogue par lui s'étendait aux fidèles, à l'Église, et à l'humanité tout entière...

... Il revenait, dans son enseignement, sur le renouvellement et l'approfondissement que donne chaque anné le retour du cycle liturgique...

... Un jour, il y a de cela huit ou neuf ans, pour secouer notre passivité, nous exciter à prendre l'initiative et à aller de l'avant, il nous a mis au pied du mur, en nous invitant à travailler pour exposer à tour de rôle la partie du texte sacré que nous nous proposions de voir, ce que nous continuons de faire à notre plus grand bénéfice...

... Enfin le Père Maydieu mettait à notre service un sens profond de l'humain et de l'actuel. Ses voyages, dont il nous confiait souvent les impressions, sa vaste culture lui assuraient une connaissance profonde et à jour des problèmes de notre époque. A travers l'événement du jour, il lui arrivait de discerner les esquisses progressives du Christ en perpétuel devenir de saint Paul...

... Je lui dois personnellement, et en particulier, le sentiment profond et réconfortant de la liberté des enfants de Dieu dans l'Église pour tout ce qui n'est pas dogme ou vérité de foi...

... Bref, le Père Maydieu avait l'art de tout ramener au Christ. De fait, sa piété aimable et enjouée attirait

au Maître bien des âmes qui apprenaient ainsi à Le découvrir. Sa connaissance du monde et sa sympathie active pour les humbles faisaient de lui une réplique du Christ en qui sa pensée vivait à tout instant. C'est bien là le secret de la profonde empreinte dont il a marqué notre groupe. Qu'il en soit affectueusement remercié, et qu'il continue de nous protéger de sa présence invisible.

Une équipe de journalistes catholiques

Depuis la fin de la guerre, le P. Maydieu avait été l'animateur d'un petit groupe de journalistes catholiques qui se réunissaient autour de lui une ou deux fois par mois boulevard de Latour-Maubourg.

Voici comment naquit ce mouvement. J'avais rencontré le P. Maydieu aux environs de 1942, alors que j'avais renoncé à mon activité journalistique en raison de l'occupation allemande. Dans une de nos premières conversations, nous avions examiné quelle part de responsabilité revenait à la presse d'avant-guerre dans les tragiques illusions qui avaient conduit la France à la défaite. Certains hommes avaient vu clair dans les desseins de l'Allemagne hitlérienne ; d'autres — tel le général de Gaulle — avaient proposé dans des livres accessibles des méthodes neuves — l'emploi de l'arme blindée notamment — pour garder à notre pays sa supériorité militaire. Pourquoi l'opinion publique n'avait-elle pas été saisie comme elle aurait dû l'être des problèmes vitaux que le parlement avait négligés ? Pourquoi plus de journalistes, dont c'est le métier d'éclairer le public, n'avaient-ils pas dénoncé les périls, mis en lumière les idées nouvelles ?

Nous avions un peu fait le procès du personnel jour-

nalistique d'avant-guerre, de directeurs trop préoccupés de profit, de puissance, d'honneurs ; de rédacteurs, trop indifférents, trop ambitieux, trop timorés. Nous nous étions dit : les uns et les autres avaient trop peu le souci du bien commun, trop peu le sens de leurs responsabilités à l'égard du public. Était-ce manque de foi religieuse ? J'avouai, à ma confusion, que j'étais incapable de répondre à cette question. Je ne m'étais jamais préoccupé de savoir si mes camarades de rédaction appartenaient à la même confession religieuse que moi. A de rares exceptions près, je n'aurais pu dire si des confrères que je rencontrais dans les salles de rédaction, dont la signature voisinait avec la mienne, étaient des catholiques pratiquants, s'ils avaient un idéal professionnel, un sens du devoir conformes à mes principes religieux. Le Père me fit sentir avec tact que c'était pourtant le fond du problème.

L'attente du débarquement nous avait laissé le temps de réfléchir au monde idéal que nous souhaitions reconstruire après la guerre. Des journalistes honnêtes, dévoués au bien public, s'inspirant de l'idéal chrétien, me paraissaient essentiels à l'épanouissement de la cité nouvelle. Le Père accepterait-il de rencontrer des journalistes bien disposés, de les aider à éclairer leur foi et, à propos des grands problèmes affleurant l'actualité, d'essayer de dégager avec eux des solutions conformes à la doctrine de l'Église ? Le P. Maydieu promit son concours. Mais rien ne pouvait être fait avant la libération du pays et de la presse. Nos projets restèrent sur ces sommets théoriques. Le P. Maydieu fut arrêté par les Allemands.

Paris à peine libéré, je reprenais mon rôle de journaliste. Mais *Défense de la France,* qui ne s'appelait pas encore *France-Soir,* m'envoyait à Londres, puis aux États-Unis et dans le Pacifique, comme correspondant de guerre. Des mois s'écoulèrent avant que j'eusse l'occasion de renouer avec le P. Maydieu la conversation

interrompue par les événements bouleversants de 1944-1945. J'étais chef des services étrangers du *Figaro* quand j'eus avec lui l'entretion décisif. L'actualité extérieure et intérieure, lui dis-je, pose fréquemment des problèmes graves à la conscience de journalistes catholiques ; ils ne le soupçonnent pas toujours, et manquent le plus souvent des références doctrinales susceptibles de les guider. Accepterait-il de rencontrer périodiquement un petit groupe de journalistes qui s'entretiendraient avec lui de leurs préoccupations professionnelles de cet ordre ?

Généreusement il nous offrit et son temps et l'hospitalité de Latour-Maubourg. Il eut la très grande sagesse de nous représenter que si nous voulions être de bons journalistes catholiques, il ne fallait pas manquer de nous cultiver comme catholiques. Aussi fut-il convenu que nous partagerions notre temps entre l'examen de questions d'actualité et des études de textes religieux. Nous commençâmes par les Actes des Apôtres, qui furent suivis d'Épîtres de saint Paul, pour aborder plus récemment l'Ancien Testament. Son exégèse remarquable fut pour nous tous un enrichissement incomparable. Plus d'une fois il obtint la permission de terminer nos réunions de l'après-midi par une messe qu'il disait lui-même, pour nous, avec une foi et dans un recueillement qui ne pouvaient laisser quiconque insensible.

Les discussions mensuelles sur l'actualité touchaient les questions les plus diverses : crise du logement, grèves, guerre d'Indochine, rideau de fer. Le Père faisait preuve d'une abondante information et d'une étonnante ouverture d'esprit.

Il avait une préoccupation fondamentale, qui doit être aussi celle de tous les journalistes : la vérité.

Les privilégiés appelés à bénéficier de ses commentaires appartenaient au *Figaro*, au *Monde*, à l'*Aube*, à *l'Agence France-Presse*, à *La Croix*, à diverses autres publications. Nous n'étions guère plus d'une dizaine à

chaque réunion. Aucune heure n'avait pu être trouvée qui accommodât tout le monde. Le moment le plus favorable pour les journaux du soir était gênant pour les journaux du matin. Tantôt c'était la « conférence de rédaction » qui empêchait les uns ; tantôt c'était « la Chambre » qui retenait les journalistes parlementaires. Il eût été souhaitable qu'un plus grand nombre de nos confrères pussent profiter de ces entretiens avec le P. Maydieu ; par souci de conserver l'homogénéité de nos entretiens, il fut jugé désirable par lui comme par nous de ne pas recruter trop largement.

Pourtant aujourd'hui notre profond regret n'est pas seulement d'avoir perdu trop tôt ce guide inestimable, c'est de n'avoir pas assez fait pour assurer la diffusion de son enseignement hors de pair.

PIERRE DENOYER.

Le journaliste chrétien qui essaie de ne pas mettre une cloison rigoureusement étanche entre sa profession et sa religion est guetté par deux attitudes extrêmes.

La première est celle de l'engagement total, bannière au vent, dans la mêlée des idées et des forces. C'est la tentation du cléricalisme. Entre l'engagement et la compromission, il y a des degrés inaperçus qui d'un devoir conduisent à un danger.

L'autre attitude consiste pour le chrétien à faire du niveau supérieur de la foi, une plateforme, une tour élevée d'où il assiste au combat de tous les jours. C'est la tentation de l'angélisme. Entre le détachement et l'indifférence, il y a aussi toute la distance insensiblement parcourue entre la vertu et le vice.

Le cercle que le Père animait en tous les sens du

terme — puisqu'il lui devait son activité et son âme — lui doit d'abord d'avoir justement par sa parole et son témoignage prémuni ses membres contre ces deux attitudes, ces deux tentations. Nul moins que lui n'était clérical, nul plus que lui n'était présent au monde.

Quand par surcroît le journaliste chrétien subit les servitudes de la politique et du quotidien, les frontières entre ses devoirs religieux et professionels sont à la fois plus indispensables et plus difficiles à tracer. On peut aisément au nom de la foi absolue et éternelle se détacher de la relative et passagère actualité. On peut au contraire moraliser sur les événements et les hommes à longueur de journée et de colonne.

Le Père répondait d'abord qu'en cela comme en tout, il fallait penser, agir et écrire *en chrétien* et non *en tant que chrétien.* Cette distinction est essentielle. Elle n'est pas seulement dans les mots. Elle doit inspirer la pensée et l'action; elle peut protéger à la fois contre l'angélisme et le cléricalisme. Il n'y pas une politique qui serait chrétienne et une autre qui ne le serait pas. Mais il y a une manière chrétienne de concevoir et de juger la politique, et il y a une autre manière qui ne l'est pas.

Le Père ne croyait pas en effet aux schémas et aux plans et donc peu aux partis. Il préférait saisir et aimer la vie dans sa spontanéité, sa richesse, ses contradictions. Ne s'étonnant ni du bien ni du mal, il accordait même un rôle providentiel aux incroyants qui l'aidaient disait-il, à mieux comprendre le visage du Christ.

Il aimait à jeter ses idées tout crûment comme il les avait mûries. Mais il ne les imposait pas; il les proposait. Il accueillait avec libéralisme, compréhension, sympathie, celles des autres et laissait volontiers germer chez les autres celles qu'il avait semées.

C'était un homme libre et courageux.

JACQUES FAUVET.

Avec sa tête noble et virile, sa mèche de cheveux barrant le front, son sourire franc et malicieux, son œil bon et expressif, sa poignée de main accueillante, le P. Maydieu incarnait des vertus qui ne sont pas toujours monnaie courante dans les milieux intellectuels.

Du cortège d'images que nous gardons pieusement de lui, je n'évoquerai ici que les dernières : sa dernière lettre, notre dernière rencontre.

Sa dernière lettre fut dictée le 15 avril 1955 et adressée à quelques confrères et à moi-même :

Une crise d'angine de poitrine qui me cloue au lit depuis quelques jours m'a empêché de vous signaler plus tôt le très intéressant article écrit par une personnalité marocaine née au Maroc et publié dans La Vie Intellectuelle.

La fatigue m'empêche de vous signaler toute l'importance de cet article, mais vous la verrez vous-même, j'en suis persuadé. Il y aurait intérêt à faire connaître dans votre journal la substance de ce texte et ses grandes lignes. Je sais que plusieurs personnalités des Affaires étrangères le désiraient. Vous noterez en particulier l'équilibre de la position qui n'est jamais passionnelle.

Je compte sur vous pour le faire connaître dans votre journal. Je ne sais quand je vous reverrai, mais je vous prie de croire à ma fidèle amitié.

« Je ne sais quand je vous reverrai... ». Quinze jours plus tard, quelques-uns de ses amis priaient autour de sa dépouille mortelle, sous les voûtes de Saint-Seurin à Bordeaux.

Même sur son lit d'agonie — il a beaucoup souffert —

le Père était hanté par l'avenir de l'Afrique du Nord comme par tant d'autres problèmes contemporains.

De même, à nos réunions mensuelles du lundi qu'il anima pendant huit ans avec Pierre Denoyer et Jacques Fauvet, il ne cessa de présenter un visage de christianisme adapté aux préoccupations des hommes d'aujourd'hui.

Né avec le siècle, maintenant des relations dans les milieux et les pays les plus variés, il nous sensibilisait aux divers courants du monde moderne, qu'ils soient philosophiques, politiques ou sociaux. 1955 était pour lui un tournant-clé dans la vie de la France et du monde, dix ans après la fin de la guerre.

Non, il ne vécut pas en ermite, ce moine-voyageur. (*Oui, les pieds... J'ai trop aimé les voyages*, confia-t-il au moment de l'onction sur les pieds, lorsqu'il reçut le sacrement des malades).

D'une grande indépendance de pensée et de jugement, répugnant à se laisser enfermer dans le « ghetto », animé d'un souci farouche de la vérité, si déplaisante fût-elle, cet homme libre échappait aux classements, aux systèmes, aux écoles. Il apparaissait déroutant, voire paradoxal aux colleurs d'étiquettes.

Chez cet ingénieur de l'École Centrale, l'esprit quelque peu bohème l'emportait sur la rigueur mathématique. Écrivain, il était surtout un homme du verbe et de contacts. Camelot du roi dans sa jeunesse, il réprouvait tous les fanatismes et nationalismes. En liaison pendant la Résistance et à la Libération avec les « Lettres françaises » et le « Front National », il s'élevait sans pitié contre les totalitarismes et demeurait intransigeant sur tout ce qui concerne sa foi au Christ.

Ancien éditorialiste de *Sept*, il se montrait critique et exigeant à l'égard de ses amis de la démocratie chrétienne. Girondin blagueur et même railleur, il parlait sans passion ni parti pris des Américains, des Russes ou de tous les grands appareils politiques.

Avec son sens particulièrement aigu de la catholicité et de l'universalité de l'Église, il nous aidait à suivre et à comprendre l'évolution des Missions de Paris et de France comme des Catholicismes américain, canadien, italien et allemand.

Aussi familier des œuvres de Hegel et de Marx que des saints Paul et Thomas, ce fils de saint Dominique nous faisait explorer des horizons inconnus, esquissait des perspectives inattendues.

L'originalité de son esprit, si elle pouvait surprendre quelquefois de prime abord, ne laissait jamais indifférent. Il fit découvrir à notre groupe de journalistes les *Épîtres de la Captivité* et l'*Ancien Testament,* en même temps que — thème de nos échanges de vues pendant l'année 1952-1953 — il nous éclaira sur les responsabilités sociales et civiques des Chrétiens du XXe siècle.

Nos dernières rencontres ? Un samedi soir, au couvent Saint-Jacques, quelques centaines d'étudiants des grandes Écoles étaient réunis à l'occasion d'une discussion sur le film « Les chiffonniers d'Emmaüs ». Avec Robert Darene, metteur en scène, et André Reybaz, interprète du rôle de l'abbé Pierre, nous évoquions l'intolérable scandale des Sans-Logis et Mal-Logés, au cœur de Paris, où restent vides tant de locaux, y compris ceux de piliers de sacristie.

On ne sait pas toutes les misères qui sont la honte de Paris. Il faut les crier, s'indigna le P. Maydieu, véhément. Et de rapporter une scène atroce de la rue dont il venait d'être le témoin : un couple de Nord-Africains gisait sur un terre-plein du Châtelet, face à Notre-Dame, sans que personne ne tournât la tête.

Le drame des « couche-dehors » le préoccupait. Il m'en reparla avec émotion quelques jours après, dans son bureau de Latour-Maubourg, alors que nous préparions la prochaine réunion du groupe, réunion qu'il fixa lui-même au surlendemain de ce qui devait être le jour de ses obsèques. Il s'était juré de dénoncer, dans une

prochaine livraison de sa revue, le sort angoissant et injuste « des plus mal logés » qui sont rarement, hélas! ceux qu'on reloge en priorité.

Le P. Maydieu ne se contentait pas d'un verbalisme facile. Courageusement, il poussa, par exemple, son « engagement » français et chrétien jusqu'à la cellule de la maison d'arrêt d'Annecy.

Il tenait constamment les deux bouts de la chaîne : l'éternel et le fugitif, la pensée et l'action, l'idéal et le réel, l'avenir et l'immédiat, la justice et la charité. Il analysait les causes du mal tout en s'efforçant d'en soigner et d'en réparer les méfaits.

Directeur de *La Vie Intellectuelle*, animateur des « Rencontres internationales » de Genève, le Père n'était pas de ces intellectuels désincarnés qui se livrent, de leur fauteuil, à de graves considérations philosophiques ou politiques et rebâtissent le monde avec de grandes phrases, mais qui négligent de venir donner un petit coup de main à ceux qui se battent sur le tas avec les réalités immédiates, de ces intellectuels qui sacrifient légèrement le présent à un avenir idyllique, voire mythique, qui gardent les mains blanches mais vides.

GEORGES VERPRAET.

III. — LA RÉSISTANCE

Dès juillet 1940, le Père Maydieu adopta l'attitude qu'il devait garder pendant toute l'occupation allemande. Il ne crut pas qu'il était possible à la France de se relever sous le contrôle et avec la collaboration de ceux qui, venant de lui infliger une défaite militaire, apportaient dans leurs fourgons l'esprit hitlérien. Il renonça à publier La Vie Intellectuelle *qui aurait dû être soumise à leur censure préalable et créa les cahiers de* Rencontres *qui y échappaient. En même temps commençait sa résistance. Prêtre, il estima qu'il n'avait pas à porter les armes. Les textes qui suivent disent quelles furent les activités qu'il choisit.*

Sans sectarisme il unit ses efforts à ceux de toute mouvance — Comité national des écrivains, Uriage — qui refusaient de courber la tête et se souciaient de la France de demain. Il pensait continuellement au travail à mener dès les lendemains de la libération. C'est pour cela qu'il voulut maintenir des contacts avec des groupes vivant en Suisse. Au cours d'un second voyage qu'il y tentait, il fut arrêté à la frontière, avec le P. Dubarle (le 19 mars 1944), conduit à la prison d'Annecy, dont les portes lui furent ouvertes par la libération, avant, heureusement qu'il soit passé en jugement.

En prison il ne se laisse pas abattre malgré l'incertitude qui pesait sur son sort, et l'angoisse causée par tant de camarades qui quittaient leur cellule pour ne plus revenir. Il partageait son temps entre la prière, les conversations amicales, la lecture de Hegel dont il avait pu se procurer quelques textes. Déjà il traçait les grandes lignes de son action future.

Un pionnier de la Résistance

Fin juin 1940. Dans le pays frappé de stupeur, un immense silence a succédé à l'horrible rumeur des semaines précédentes. Les abominables *Décombres* de Rebatet, il faut leur rendre cette justice, en ont donné un tableau véridique. Mais l'ambiance de ces jours affreux, ce sont encore les strophes d'un Aragon qui la restituent avec le plus de fidélité :

Ma patrie est comme une barque
Qu'abandonnèrent ses haleurs...

Dans cette maison de Brive que connaissait bien le P. Maydieu pour y avoir rencontré naguère son petit groupe fidèle d'*Amis de Sept,* les réfugiés continuent

à se succéder. Après ceux du Nord qui avaient fui l'envahisseur, voici qu'arrivent ceux qu'inquiète le fameux armistice « dans l'honneur ». C'est que cet armistice soulève bien des inconnues. Daniel-Rops est là, en transit, avec Pierre Paraf, de la radio. Viennent d'arriver aussi, en route vers le Sud, quelques-uns des responsables parisiens de la C.G.T. que m'avait confiés le secrétaire local.

C'est dans cet étrange caravansérail que débarqua le P. Maydieu, un soir de ce printemps mémorable. Il était accompagné d'un de ses lieutenants, officier d'artillerie comme lui et, comme lui, élève de Centrale. Leur accoutrement était celui de clochards authentiques, à l'aspect plutôt inquiétant. Il fallut un moment pour reconnaître le Père derrière ce visage hirsute. Mais la voix, bien que lasse, était restée profonde, grave, aux claires intonations.

Huit ou dix jours plut tôt, les deux vagabonds avaient fait le mur de la caserne d'Orléans où on les avait parqués, avec bien d'autres, comme prisonniers de guerre. (Eux, s'étaient battus jusqu'à épuisement de leurs hommes et de leurs munitions, et je crois me souvenir que le Père était « embêté », comme il disait, de s'être fait cueillir dans un clocher d'église dont il avait fait son poste d'observation.)

Affublés de vêtements civils trouvés sur la route et échangés contre leur uniforme militaire qui risquait de les faire repérer, ils avaient tous deux traversé à bicyclette la plus grande partie de la distance qui sépare Orléans de Brive. Ils nous décrivaient la vision de désolation dont ils avaient été les témoins, tout au long des quatre cents kilomètres qu'ils venaient de parcourir.

L'espèce de délectation morose qui sévissait alors

chez les « réalistes », le ricanement des astucieux, irritaient le Père qui, dès ce moment, renâclait contre la forme qu'avait prise l'armistice. Il venait de se battre et de bien se battre : *en temps de guerre, celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend, c'est la seule mesure...* Cette admirable formule de Péguy (ce Péguy que Vichy allait essayer d'annexer, et ce ne serait pas la moindre de ses impostures) le lieutenant d'artillerie Maydieu venait, à la lettre, de la vivre. Il était de la génération qui regrettait de n'avoir pas participé, si peu que ce fût, à la précédente guerre et, s'il n'avait tenu qu'à lui, il eût demandé à poursuivre celle-ci jusqu'à la victoire. C'est dire avec quelle véritable jubilation il prit connaissance du premier tract que ses amis de Brive venaient de diffuser dans leur milieu encore restreint pour affirmer, en s'inspirant du message péguyste, leur opposition à l'état de choses : leur résistance.

Par son évasion, le Père avait clairement manifesté son désir de ne pas rester passif devant les événements, de continuer le combat. Mais quel combat ? Serait-ce celui du moine, celui du soldat — ou les deux à la fois ? C'eût été bien mal connaître le Père de penser qu'il hésiterait longtemps devant cette question. Il y avait déjà répondu. Et cette réponse, nous la retrouvons aux premières pages de l'ouvrage dans lequel, sous le titre *Le Christ et le Monde,* il a réuni ses réflexions d'alors : *Je suis prêtre par tout mon être... je perdrais mon temps et le ferais perdre aux autres, si je ne donnais à mon activité pour unique principe et pour unique terme : Jésus-Christ.*

Ce que fut, par la suite, et dans ces conditions la Résistance du P. Maydieu, il n'est, pour s'en faire une

idée, pour en apprécier l'incomparable noblesse, la richesse spirituelle, que de relire ce recueil d'articles, de billets, de conférences, publié au lendemain du jour où le général de Gaulle quittait le pouvoir, le 21 janvier 1946, mettant désormais notre pays en face de son destin. Il sera impossible d'écrire l'histoire de notre Résistance française sans se référer à cet ouvrage au titre apologétique volontairement déconcertant[1] (mais ceux qui l'ont bien connu savent combien le Père aimait déconcerter. Il y avait là, chez lui, une forme subtile de discrétion, d'humilité religieuse).

Pour en revenir aux premiers jours de cette Résistance dans laquelle le Père devait s'engager personnellement à fond, mais sans jamais vouloir, de propos délibéré, faire prendre aux autres des risques qu'il voulut toujours assumer seul, il n'est peut-être pas déplacé de rapporter ici un propos qu'il me tint au retour d'une visite qu'il avait faite à Bordeaux, où il était allé rassurer les siens sur son sort. Il avait recueilli sur les bords de la Garonne les échos des pitoyables intrigues qui devaient aboutir, quelques jours plus tard, à la révolution nationale de Vichy. Il avait rencontré là un de ses amis, haute personnalité religieuse, qui lui avait déclaré qu'à ses yeux le nouveau pouvoir qui s'élaborait dans de telles conditions ne saurait prétendre à la légitimité : dès lors l'obéissance des chrétiens ne lui serait pas due.

Avant de regagner Paris, de participer semble-t-il à l'organisation des *Petites Ailes,* un des premiers embryons de la Résistance intérieure en zone occupée, le Père voulut aller rendre visite à son ancien supérieur le P. Bernadot, dans la retraite, difficilement accessible alors, que ce dernier s'était ménagé avant de mourir

1. *Le Christ et le Monde,* chez Paul Hartmann, 1947.

dans son Rouergue natal. On reconnaîtra là une des manifestations de son amitié, qu'il savait marquer par des attentions délicates de ce genre. Au retour de cette randonnée, le Père eut à participer à une des premières manifestations positives de Résistance. On sait (ou, plutôt, on a oublié) que l'armistice « dans l'honneur » prévoyait la livraison à l'ennemi d'un certain nombre d'opposants au régime national-socialiste, réfugiés en France, parmi lesquels on avait de bonnes raisons de penser que figurait le philosophe allemand Dietrich von Hildebrand. Ce dernier venait d'être refoulé à la frontière espagnole avec quelques-uns de ses amis et se trouvait dangereusement exposé à Toulouse, où venaient d'arriver les premiers éléments de la commission allemande d'armistice.

Le Père n'hésita pas un instant, on s'en doute, à se joindre à l'équipée pittoresque qui alla sortir les Allemands de leur périlleuse position. Ainsi, dès l'origine, la Résistance du P. Maydieu devait prendre, comme le disait Étienne Borne, son plus pur, son plus vrai visage. Quand sera venu le temps des mémoires, on essaiera de retracer par le détail, pour ceux qui nous suivront, ces jours et ces semaines, lourds de fièvre et d'angoisse au cours desquels fut prise la bonne route, celle de l'honneur. On s'efforcera de n'oublier aucun des traits de cette *époque,* pour parler encore comme Péguy. La figure rayonnante de notre inoubliable ami lui donnera alors sa véritable signification, celle de la recherche chrétienne d'une amitié française, à travers toutes les divergences. C'est pour sauver les débris de ce qui fut alors notre espérance que nous ne nous attarderons pas à regretter ce grand rire clair, cette démarche nonchalante de prince arabe sous le froc de moine

irréprochable (notre ami n'eût pas aimé cette sensiblerie) et que nous continuerons à trimer sur le chemin au long duquel nous sentons bien que son âme ensoleillée nous accompagne.

EDMOND MICHELET.

Au Comité national des Écrivains

(1941-1944)

IL est de mauvais goût, aujourd'hui, d'évoquer le temps de la Résistance. Ceux qui n'ont pas oublié les camps de concentration, les tortures, les chambres à gaz, les fours crématoires, le silence de la complicité, les compromissions avec l'occupant, ceux qui pensent que les fautes et mêmes les crimes de la Libération n'entachent pas la Résistance, pendant les quatre années de clandestinité, ceux qui ne veulent rien renier des engagements qu'il prirent alors avec eux-mêmes, font figure d'attardés, de trouble-fête, d'énergumènes, qui pis est, de demi-soldes, amers et démodés, sous la Restauration.

Mais c'est pendant le temps de la Résistance, à l'occasion de la Résistance, que j'ai fait connaisance du P. Maydieu, et c'est à cette époque qu'il me faut situer notre rencontre. Le P. Maydieu n'était pas de ceux

qui ont renié leur passé et, quand nous nous retrouvâmes par la suite, nous pûmes évoquer ces jours où il y avait eu réellement, entre les êtres les plus dissemblables, une sorte de fraternité de combat.

Le Comité National des Écrivains avait été fondé en 1941, par un jeune écrivain communiste, Jacques Decour. Il connaissait Jean Paulhan, qui le mit en relation avec le P. Maydieu, Jean Guéhenno, Jean Blanzat, Charles Vildrac, etc. Il s'agissait de constituer, en liaison avec le Front National, un groupement d'écrivains qui refusaient les compromis de Vichy et la collaboration avec l'ennemi. Jacques Decour fut fusillé par les Allemands en mai 1942. Dans le courant de l'été, l'un de mes camarades communistes, Claude Morgan, me demanda de renouer les fils de ce comité clandestin que la mort de Jacques Decour avait rompus. Le groupe se reconstitua et tint chez moi ses réunions clandestines jusqu'à la Libération. C'est ainsi que je connus le P. Maydieu.

De son pas de chasseur à pied, il arrivait toujours en retard. Et cela me causait de grandes inquiétudes, car je n'avais jamais assez de chaises pour tout le monde. Heureusement, l'un des plus jeunes s'asseyait par terre, offrant sa place au Père, dont la présence m'intimidait beaucoup.

De ces réunions, que dirais-je ? Il y avait là des catholiques, comme François Mauriac et le P. Maydieu, des communistes, comme Paul Eluard et Claude Morgan, des existentialistes chrétiens, comme Gabriel Marcel, des existentialistes athées, comme Sartre, et Camus, et Guéhenno, et bien d'autres. Nous fûmes un jour vingt et un, ce qui était follement imprudent pour une réunion secrète. Sans doute parlait-on de la guerre et, puisqu'il faut à des écrivains des moyens d'expression, de ces *Lettres françaises,* qui étaient alors notre journal clandestin, et des *Éditions de Minuit,* où Vercors venait de publier *Le Silence de la Mer.*

Outre la crainte de n'avoir pas assez de chaises, je ressentais aussi celle, plus grave, que la Gestapo n'entrât brusquement et n'arrêtât mes hôtes, dont je me sentais responsable. J'avais aussi le pressentiment que cette confiance que tous ces hommes se faisaient les uns aux autres, en étant là *ensemble,* ne durerait pas, une fois les Allemands partis, que cette fraternité passagère s'en irait en fumée, la libération venue. Mais je regardais alors le P. Maydieu et il me semblait que quelque chose subsisterait, malgré tout, que quelque chose serait sauvé, malgré tout.

Et pourtant, nous étions à l'opposé. Je me souviens d'un rendez-vous (je ne sais plus à quelle occasion) que le P. Maydieu m'avait donné, avenue des Champs-Élysées. Nous la montions et redescendions, le Père poussant sa bicyclette. Nous savions que tout séparait le message chrétien de l'interprétation marxiste du monde. Mais nous pouvions en parler librement et nous donner, dans mille ans, un rendez-vous qui nous départagerait. Et parce que nous pouvions nous entretenir si franchement, il me semblait que l'abîme qui nous séparait n'avait plus tant d'importance. Le P. Maydieu savait jeter un pont sur l'abîme, donner un démenti à l'abîme. Comment ? Je ne sais. Peut-être par cette joie profonde qui était en lui et qui rayonnait autour de lui, même pour les incroyants (et peu importe le nom qu'on lui donne) ; peut-être par cette conviction, qu'il vous obligeait à partager, que « l'autre » n'est jamais un étranger.

Et puis, il avait aussi ce goût de la gaîté, cette indépendance d'esprit, qui me semblaient, chez un moine, si surprenantes. « Pendant l'été 1940, me dit-il un jour, je rencontrai Pétain et sa suite qui, de Bordeaux, gagnaient Saint-Étienne. J'étais à bicyclette, en civil. Comme je voulais montrer mon hostilité au nouveau régime, je fis en passant le salut du Front populaire, le poing levé, et criai, comme les républicains espagnols :

« Salud ». Comment croire que ce « rouge », de toute évidence, était un dominicain et un officier de l'armée française ? » Il riait en racontant cette histoire choquante pour les « bien-pensants », de ce rire qui reste si présent pour ceux qui l'ont entendu.

Depuis la Libération, nous nous sommes revus parfois. Trop rarement. Mais je savais quel travail il assumait et je n'osais lui demander de son temps.

Le Comité National des Écrivains s'était défait. Ceux qui l'avaient constitué au moment du danger, se haïssaient, se déchiraient, se jetaient à la tête les plus graves injures. D'autres, dont on ne savait d'où ils venaient, rejoignaient une organisation qui semblait alors utile à leur carrière. Je ne pouvais plus revoir mes camarades communistes depuis que j'avais quitté le Parti. Je ne pouvais fréquenter davantage ceux qui trouvaient élégant de n'avoir plus pour amis que des collaborateurs.

Mais avec le P. Maydieu, il m'était encore possible d'évoquer ce passé, à la fois pur et affreux, où les hommes avaient paru, un moment, meilleurs qu'ils n'étaient. C'est pour moi la même fidélité.

ÉDITH THOMAS.

Uriage

Ceci se passait autrefois en des temps plus misérables que ceux d'aujourd'hui, mais plus riches d'espoir.

Comme nous étions beaucoup plus jeunes, et même vraiment jeunes, nous avions choisi de refaire le monde, entre nous, dans une sorte de monastère qui avait abrité des chevaliers authentiques, au Moyen-Age, puis des touristes équivoques, au XXe siècle, et qui cachait enfin notre détresse d'enfants trahis.

Car le monde venait de s'effondrer, en effet, au moins le nôtre, c'est-à-dire celui de la France.

Il fallait donc retrouver des raisons de vivre. D'autres Français les cherchaient déjà par les moyens les plus divers et souvent les plus directs. Nous avions préféré commencer par un temps de réflexion, une prise de conscience, comme disaient nos intellectuels.

La base de départ était bonne, puisque nous rassemblions des clients de toutes les paroisses, les uns et les autres pleins d'idées préconçues, très variées, mais pas encore cristallisées dans une opposition réciproque.

Et dès l'abord le sentiment grisant qu'une sorte d'unité spirituelle pourrait s'établir entre nous, malgré nos différences aussi accusées qu'elles puissent être, nous avait saisi.

Toutefois, au bout de quelques mois d'intense rumination intellectuelle et d'épuisants cercles d'études, des difficultés étaient apparues. Un premier congrès où nous

avions réuni, avec une désinvolture mêlée d'inconscience, quelque chose comme les fils spirituels du Sillon et ceux de l'Action Française sous la forme de clercs célèbres et doctes avait déjà montré que les synthèses ne sont pas si aisées à réaliser entre nos chers compatriotes.

Surtout, une différence de tempérament se manifestait entre nous. D'un côté les hommes d'action, épris de solutions simples, pratiques et peut-être un peu courtes; de l'autre les penseurs à la recherche de précisions doctrinaires, théoriciens un peu abscons.

Il nous manquait l'homme introuvable qui eût les qualités des deux avec assez de supériorité, naturelle ou donnée par grâce, pour n'être pas discuté.

C'est alors que le P. Maydieu apparut.

C'était une apparition assez étrange. Le boulevard de Latour-Maubourg était à cette époque derrière un rideau de fer tout neuf. Comment diable, dans ces conditions, un moine de *La Vie Intellectuelle* avait-il pu connaître la tentative que nous poursuivions au pied des Alpes dauphinoises et s'intéresser à un groupe de jeunes farfelus commandés par un capitaine de cavalerie en chômage?

Tout le Père était dans ce surgissement imprévisible. Pour peu qu'un geste quelconque fût fait dans le monde en faveur de la Primauté de l'Esprit il accourait sans tenir le moindre compte des fatigues ou des dangers. Et il venait pour apporter une Présence, celle du Christ. Car il avait au plus haut degré le sens de sa mission de prêtre.

Cela nous ne l'avons pas perçu tout de suite. Le Père était bien en effet vêtu comme le sont les religieux à l'ordinaire, mais on oubliait au premier contact qu'on avait un ecclésiastique devant soi. C'était, je crois, le résultat d'un non-conformisme absolument naturel qui le mettait à l'abri de toute déformation professionnelle, du genre de celle qui, par exemple, fait reconnaître les militaires à travers leurs vêtements civils. Et aussi le

fruit d'une existence si mêlée à celle de tous les êtres de tous les bords qu'aucune des petites coutumes ou des petites manies qui... singularisent les castes n'avait eu la possibilité de s'accrocher à lui.

Ce dépouillement et cette indépendance se traduisaient *in fine* par une allure pleine de noblesse, c'est-à-dire marquée par une aisance souveraine. Aisé, le Père l'était dans n'importe quel milieu et souverain tout aussi bien. Seulement au lieu que d'autres tiennent cette double supériorité de la naissance, de l'intelligence ou de la puissance, lui la recevait des profondeurs de l'âme et des hauteurs de l'esprit.

Pour nous qui étions à la recherche d'une élite nouvelle en remplacement d'une autre dont la faillite nous était apparue comme évidente dans l'ordre spirituel, le Père se présentait comme un prototype séduisant.

D'autant plus qu'il était viril. On ne vient pas de subir une défaite sur le champ de bataille et d'assister à l'effondrement des caractères réputés les plus solides sans éprouver le désir de retrouver auprès de soi des hommes dans toute l'acception du terme. La voix chaude et grave du Père, son visage émacié, ses traits fortement dessinés avec un nez fort et busqué dans le genre de celui de Savonarole ou de quelque boucanier bordelais des temps de l'Aventure, lui constituaient déjà un physique plein d'énergie et de hardiesse. Nous devions, à l'usage, nous apercevoir rapidement que cet extérieur ne mentait pas.

Le P. Maydieu devint donc un familier de la Maison. Oh! épisodique! On n'attachait pas ce goéland à un quai. Mais nous comprenions l'impulsion irrésistible qui le poussait à porter son message partout où il fallait qu'il le fût et nous nous contentions de le voir apparaître de temps à autre.

C'était le moment de grandes discussions. Tout en croyant, non sans innocence, refaire le monde et jeter les bases de doctrines inédites, nous avions seulement,

ce qui n'est pas négligeable, reconstitué les différentes tendances entre lesquelles s'était partagée la pensée de la IIIe République. Chacun d'entre nous avait pris une connaissance du marxisme, du personnalisme, du nationalisme, du républicanisme orthodoxe, etc., et, suivant son tempérament, marquait sa préférence pour l'une ou l'autre théorie.

L'originalité et je crois l'avantage de notre formule étant de réunir des hommes aussi divers que possible dans un réel climat de camaraderie, d'amitié peut-être. Les différentes idéologies s'enrichissaient et se nuançaient d'être confrontées. Plus encore le rêve merveilleux d'une synthèse prenait quelque consistance.

En définitive, cette synthèse ne s'est pas faite. On ne le constate pas sans mélancolie. Saisir dans chaque doctrine les vérités partielles qu'elle contient et les rassembler pour en faire la Doctrine est sans doute extrêmement difficile en ce bas monde.

Nous n'avons pas réalisé cet exploit. Même avec le P. Maydieu.

Cependant Dieu sait que cet homme l'avait accompli en lui-même et qu'il a tout tenté pour nous mettre à son niveau. Averti par sa mystérieuse intuition, ce pèlerin fugitif avait trouvé le moyen d'être là au moment des affrontements suprêmes ; il participait à notre dernier effort pour mettre sur pied la mystique d'un Ordre ouvert à tous.

Le dernier mot a été dit par lui. Nous avions désiré tacitement qu'il en soit ainsi par un commun accord des hommes de droite et de gauche, des croyants et des incroyants, en hommage à celui que nous acceptions tous parce que nous sentions son amour pour nous, parce qu'il était celui qui possédait le mieux cette vertu incroyable : la Charité

PIERRE DUNOYER DE SEGONZAC.

IV. — « LA VIE INTELLECTUELLE » ET « RENCONTRES »

Au temps de la pleine conscience

VIVRE profondément et largement dans les deux communautés dont il avait, lui, choisi d'être : l'Église et le Monde ; poursuivre dans cet effort, l'effort concurrent de pénétrer leurs raisons de vivre et de chercher une coexistence qui les respecte et les épanouisse ; leur offrir sa découverte, selon une méthode commandée par son intuition : voilà en trois moments ce qu'une première approximation me permet de présenter comme la vocation que le P. Maydieu s'est donnée en la recevant de Dieu.

J'aimerais développer très brièvement ces trois activités. Il faudra bien les analyser l'une après l'autre, encore qu'il les ait menées d'une seule lancée, et que le temps les ait fait mûrir ensemble *.

* *On rendra peut-être service à quelques lecteurs de leur signaler parmi les contributions du P. Maydieu à* La Vie

I. — Vivre avec

Homme d'Église, homme du Monde, quel dommage que ces deux notations n'évoquent plus guère que des comportements extérieurs, des surfaces et non plus des profondeurs : j'aurais aimé caractériser par leur union la personnalité du P. Maydieu ; maintenir l'une contre l'autre ces deux notes, les enrichir l'une et l'autre d'har-

Intellectuelle, *quelques articles ou éditoriaux qui paraissent plus caractéristiques :*

a) Sur le thème : *L'Église et le Monde*, ou sur la « ligne » de la Revue :

— Les chrétiens n'ont-ils rien à dire, *article* : Octobre 1950, pp. 260-276.

— Chrétiens en France 1951, *article* : Août 1951, pp. 1-32.

— Le Monde se fait tous les jours, *article* : Août 1953, pp. 203-240.

Les billets de *Christianus* de février et juillet 1945, février 1946, octobre 1947.

Les éditoriaux, octobre 1949, octobre 1951.

La chronique d'août 1947, surtout p. 67.

La « Réponse à François Mauriac », mars 1955, pp. 1-12.

b) Sur le thème : *Catholicismes étrangers et catholicisme français* :

— Catholicisme français, catholicisme mondial, *article* : Décembre 1949, pp. 483-503.

— Catholicisme français, catholicisme mondial, *article* : Janvier 1950, pp. 3-28.

— Les catholiques étrangers n'ont-ils rien à nous dire ? *article* : Juin 1954, pp. 6-28; Juillet 1954, pp. 6-30.

Les éditoriaux de mai, juin, et août 1952; mai 1953.

c) Sur les thèmes de l'unité entre chrétiens et l'unité entre catholiques :

L'article de mai 1953, pp. 4-27.

L'article d'avril 1955, pp. 64-88.

moniques par leur dissonance, ce n'est pas ici vouloir piquer l'attention, mais vouloir rendre justice.

1) *Homme d'Église*

Homme d'Église d'abord, qui dès l'éveil de sa conscience voulut être prêtre. Sa famille pourtant, en lui donnant pour parrain le docteur Armaingaud, ne semblait pas l'avoir voué au mysticisme. Sa vocation lui permit d'affirmer dès son adolescence cet amour de la libre responsabilité qui marque si nettement sa physionomie spirituelle. Elle l'amena finalement en 1925 au noviciat d'Amiens, puis aux facultés du Saulchoir où j'imagine, peut-être à tort, que son expérience humaine plus avancée dut le faire paraître quelque peu coriace.

Après sa prêtrise en 1930 et son lectorat en théologie, envoyé au couvent de Dijon pour s'occuper des étudiants, ses supérieurs l'assignèrent après quelques semaines à la maison de Juvisy, ramenée à Paris en 1936 et à laquelle il devait être attaché de 1932 jusqu'à sa mort.

Hommes d'Église, il serait désormais attentif à toute la catholicité, mais, homme de Dieu, penser Église ne le rendrait pas aveugle au prochain évangélique. Pour un mendiant rencontré devant la porte de la maison, il ferait des démarches qui retarderaient une importante réunion. Pauvres ou riches, tous ceux qui lui demandaient secours étaient assurés de l'émouvoir. Un homme avaient-il eu des torts envers lui ? Déjà pardonné, il était sûr, s'il était malheureux, d'une aide qui ne serait pas une revanche. Ceux qui ont connu les pauvres et les vieux qu'il suivait savent de quelle patience, de quelles démarches, de quelle générosité sans illusion il était capable.

Il fallait d'abord évoquer le Maydieu secret et discret.

Mais il reste que l'aspect majeur qui l'a imposé à tant de ses contemporains, croyants ou non, c'est son activité de publiciste, déclenchée par son assignation à Juvisy. Ce fut là pour lui une étape décisive, moins par les charges qui lui furent confiées au début que par la façon dont il les comprit. Rédacteur à *La Vie Intellectuelle,* il était aussi directeur des *Amis de Sept*. Cet hebdomadaire qu'il connaissait par ses rédacteurs et amis plutôt que par une fréquentation personnelle lui permit de voyager à travers toute la France et jusqu'au Maroc. Ses fonctions et ses goûts le mirent en contact avec ceux qui dans l'Église de France d'alors, à quelque poste que ce fût, poursuivaient les efforts de la génération antérieure, frayaient de nouvelles pistes ou en établissaient les coordonnées théologiques ; avec les étrangers aussi que les exils ou l'amitié fraternelle jetaient sur nos chemins. Moins curieux alors d'écrire que de parler ou d'agir, il est à l'origine en particulier des messes de Notre-Dame qui devaient survivre à *Sept* et où son instinct pastoral ouvrit des voies à ce qui devait devenir plus tard le Mouvement liturgique.

Puis ce fut la guerre qu'il fit comme lieutenant d'artillerie, chargé, je crois, de l'observation. Fait prisonnier, il s'évade aussitôt, revient à Paris le 11 août 1940. Il y trouve une maison presque vide qu'il ranime avec l'aide du P. Chifflot, le P. Boisselot ne devant être libéré qu'en juin 1941, cependant qu'à Lyon les éditions de l'*Abeille* s'organisent autour de *La Vie Spirituelle*. Le P. Maydieu, mis en face du nouveau régime de censure, se décide, après réflexion, pour le lancement des cahiers *Rencontres,* avec leurs trois sections : technique, culture, spiritualité. « Il convenait, dit le premier liminaire, que le premier cahier publié appartînt à ce troi-

sième groupe, le plus essentiel, pensera-t-on. » Et ce fut, par une volonté expresse du P. Maydieu, le cahier *Contemplation*. Tels autres cahiers de cette section furent des réussites. Le huitième par exemple, *Spiritualité de la famille,* et le fameux douzième, *France, pays de mission?* Le P. Maydieu partage également l'initiative de *Fêtes et Saisons*; il suit et encourage, entre autres efforts de l'Action catholique, « l'Institut de Culture ouvrière ». Il s'intéresse à ce qui sera plus tard *l'Anneau d'Or*. Fidèle surtout à son don de rassembler les hommes, il poursuit en marge des cahiers ces séries de conférences à Latour-Maubourg ou au boulevard Arago, dont les thèmes principaux : L'Homme que nous voulons (1942-1943); Attitudes chrétiennes (1943-1944); Ce qu'on attend des catholiques de France (1946-1947); Le chrétien devant le machinisme moderne (1946-1947); n'évoqueront malheureusement qu'à ceux qui y participèrent, l'atmosphère et l'efficacité : carrefours spirituels à grande circulation, canalisée par les interventions attentives et parfois vigoureuses du P. Maydieu.

Mais à cette période comme aux autres, il faut signaler les voyages, alors difficiles, en zone occupée, en zone libre, les visites aux amis, aux évêques, aux groupes les plus vivants. Souvent l'accompagna désormais le P. Dubarle, chassé de son camp de prisonniers. Et comment parler de ces voyages sans le revoir à certains moment couper court à l'entretien et se rencoigner pour reprendre son entretien avec Dieu.

Au cours de son second voyage en Suisse, avec le P. Dubarle, arrêté à la frontière le 19 mars 1944 et conduit à la prison d'Annecy, ses lettres, par voie régulière ou clandestine, le montrent s'occupant toujours de notre travail, acharné à des lectures philosophiques et

continuant de s'intéresser aux problèmes qui se posaient ou allaient se poser à l'Église lors d'une libération qu'il voyait proche et dont il pouvait toutefois se demander s'il serait le témoin. Il le fut, et remonté par petites étapes à Paris il reprit ses activités, retrouva les amis d'occupation, ceux que la libération avait ramenés, qui bientôt allaient se redisperser dans les tâches politiques et sociales. Surtout, à la lumière des méditations et des discussions d'Annecy, il lui fallait songer à reprendre la Revue. Elle était du premier train, récompense de l'activité courageuse du P. Maydieu dans la Résistance, et parut en février 1945. Il en assumerait désormais la direction et, la plupart du temps, l'éditorial, discuté avec ses collaborateurs. Invité partout, il acceptait beaucoup, sermons, conférences, participations à des rencontres internationales. Dans le monde intellectuel et politique d'alors il avait pris rang parmi les personnalités les plus représentatives du catholicisme. Si larges que fussent ses sympathies, et sincères, il gardait toutefois ses distances, étranger, rebelle à certaines passions, mesurant ses démarches aux exigences de la présence sacerdotale, telle qu'il la concevait, fidèle dans la Libération à l'idéal qui l'avait animé dans la Résistance, peut-être seulement plus circonspect, la conjoncture ayant évolué.

Puis peu à peu, le départ de la Revue assuré, il put se permettre les grands voyages où devait se satisfaire son désir de mieux vivre l'Église, et qui l'obligèrent désormais à une fréquentation méritoire d'*Assimil* ou de *Linguaphone*. On le vit en Angleterre, en Irlande, en Allemagne, en Suisse où il lia amitié avec Karl Barth, en Italie, à Rome, en Espagne, en Belgique, en Hollande, plus tard par deux fois, aux États-Unis, au Ca-

nada, au Mexique. Il allait là-bas, non seulement faire connaître la Revue, non seulement rencontrer des personnalités ou des équipes amies, mais aussi, mais surtout, vivre le catholicisme dans ses expressions les plus diverses, ouvert de toute sa sympathie aux manifestations de prière commune les plus étrangères, pour ne pas dire davantage, au goût dit français, pour ensuite, chez ses frères de France, dont il comprenait et soulignait l'originalité, aiguiser et approfondir le sens d'un autrui catholique trop souvent réduit à des formules manquant d'imagination, ou mesurant l'effort d'intelligence ou de charité à l'affinité idéologique. Il laissait à d'autres d'emporter dans leurs bagages les critères dits français du catholicisme. Il avait trop le sens du conditionnement historique et sociologique, et de la fantaisie divine d'autre part, pour être ce catholique français à la mode jacobine, indigeste à l'usage interne, qu'il soit de gauche ou de droite, dangereux et insupportable à l'exportation.

2) *Homme du Monde*

Si l'on entend par là, non seulement l'homme qui demeure simple, à l'aise sans effort, dans les milieux « distingués », non seulement celui qui prend sa part des soucis et des activités de ce monde, autant qu'il est possible à une vocation sacerdotale exceptionnelle, mais encore l'homme qui sait, au delà des coordonnées habituelles, au-dessous des apparences, à travers la figure qui passe, chercher avec sympathie ce qui donne au monde actuel sa consistance d'histoire, le P. Maydieu l'était et à ces trois plans. Il aurait pu le devenir par dévouement apostolique ou à partir de sa vision de Dieu, par une noble curiosité théologique, tous mobiles qui

chez d'autres se traduisent facilement par des comportements artificiels ou superficiels. Mais il n'eut pas à le devenir : il l'était. De par sa naissance dans cette famille d'industriels bordelais, de par les exigences paternelles qui ne lui permirent d'entrer au couvent qu'au sortir de Centrale et de Fontainebleau, et aussi par de tristes circonstances : la mort brutale de son père et de son frère aîné, qui l'obligèrent, religieux, de s'intéresser à l'affaire familiale, et de devenir comme le chef de famille. A cette hérédité, à cette expérience, il devait de réels dons d'administrateur que ne gênait nullement un désordre apparent.

Doué pour les mathématiques et la science, passionné pour la philosophie, il avait aussi utilisé les loisirs de sa vie d'étudiant pour lire les grands romans de sa génération, dont il devait bientôt approcher les auteurs. Chantant volontiers, à la limite du faux, il était surtout intéressé par la peinture : voir les expositions, bavarder avec les peintres, lui était un délassement familier, où il appportait un réel discernement, et j'ai toujours regretté que la section « culture » de la Revue n'ait pas profité de ses dons de critique. Mais pour s'ouvrir le monde, il avait en outre, une puissance qu'un de ses collaborateurs de « Rencontres », astrologue à ses heures, qualifiait un jour de vénusienne, épithète dont il faut chasser toute image vulgaire, car il caractérisait ainsi l'aptitude à faire, par la seule présence, épanouir les êtres, en sorte que le meilleur d'eux-mêmes apparaisse comme spontanément.

Son travail à Juvisy puis à Paris devait l'orienter vers les questions politiques et sociales, au plan mondial comme dans le domaine français, et d'abord dans la mesure où elles concernent le comportement du chrétien.

Ancien « Camelot du Roy », il eut toujours beaucoup d'attention pour la chose politique, observateur avisé, sans passion de parti, citoyen conscient et efficace. Journaux et revues l'attiraient moins que les grands livres, et les hommes valables. Là encore comme dans l'Église, il s'instruisait surtout par le dialogue, loi de son être. L'amitié, d'abord amitié, devenait aussi lecture du monde. Et sa générosité, son art d'écouter, lui valurent dans les milieux les plus divers, des amis solides, sensibles à sa fidélité, à sa politesse, à sa discrétion, à son respect de Dieu et des hommes, comme à son ignorance des vaines formules et apparences. Il savait écouter et voir son interlocuteur, en revivre le rythme interne comme le geste extérieur, et parfois en improviser l'imitation avec d'extraordinaires dons d'acteur.

Les années, les circonstances, l'épanouissement international de sa vocation catholique lui permirent sur ce plan aussi de la connaissance du monde des expériences vitales. Français de grande tradition et de grande classe; il eut pour les problèmes sociaux et politiques des autres pays, pour la diversité des mêmes classes sociales, pour le regroupement des peuples après 1945, la même volonté de perception, les mêmes goûts et dons de symbiose, si l'on peut dire, dont il vivait son catholicisme. Et sur ce plan aussi ses voyages lui apportèrent, avec des amitiés remarquables, des raisons plus raisonnées de combattre chez les autres des exclusives, des étroitesses dont l'avaient gardé la nature et la grâce, comme on dit; et c'était pourtant vrai.

Néanmoins, qu'il fût dans un salon ou dans une manifestation populaire, qu'il fît une conférence, qu'il fût reçu par un de Gaulle ou un Thorez, ou invité par un ministre, qu'il méditât sur le mouvement du monde, sur

le marxisme et le nazisme, ou l'Est et l'Ouest, qu'il fît de la Résistance ou qu'il souffrît de la Gestapo pour avoir voulu aussi sauver la vie d'un savant, ce n'était pas pour lui de grandes expériences humaines seulement. Son caractère et sa culture lui permettaient sans doute d'en apprécier l'humanisme. Mais si désintéressé qu'il fût dans son premier mouvement, si ouvert à la densité propre de cet instant et de cet élément du monde, il était orienté en profondeur vers le service de l'Église, à long terme peut-être; son étude objective du temps présent était contemplation active, recherche des chemins originaux de la grâce, poursuite et découverte de Dieu jusqu'en la grandeur et la misère d'un monde s'affirmant sans Dieu ou contre Dieu.

M'adressant surtout à des amis, à des lecteurs de *La Vie Intellectuelle*, je me suis contenté, comme sur une mappemonde on tend des fils, d'établir quelques repères chronologiques, d'ébaucher les grandes démarches de l'activité publique du P. Maydieu. Je n'ai pu qu'évoquer une vie étonnamment remplie déjà sur ce plan. Et cependant cette plénitude n'était qu'un moment dialectique de son équilibre spirituel, d'une autre plénitude. Par un artifice de présentation je l'ai montré à l'écoute, en observation, mieux, en symbiose; on reviendra tout à l'heure sur ses interventions et réactions personnelles dans le dialogue. Mais il faudra d'abord évoquer le contenu de ces interventions et souligner que les visites, les déjeuners et dîners dans le monde, les heures de réception, les après-midis de courrier au bureau de la Revue, il n'eût pu les supporter longtemps, ni les accepter de bonne grâce, s'il n'avait gardé jalousement ses heures de bréviaire, de méditation, de réflexion, ce que j'appellerai en deux mots ses solitudes matinales.

II. — Le P. Maydieu penseur

Entouré de ces amis, prêts au silence comme à la parole, que sont les livres, en cette cellule dont les tables et parfois le plancher sont encombrés, face à quelques cartes et à quelques peintures, sa messe dite, avec quelle conviction, le P. Maydieu a devant lui un livre ou la page blanche qu'il a marquée d'une croix et qu'il couvrira lentement de sa petite écriture anguleuse, pleine de reprises et de corrections, car il semble mieux doué pour la parole que pour la plume, pour le visage que pour le papier.

Les livres bibliques, saint Thomas et les écrits majeurs de l'idéalisme allemand, Hegel surtout depuis sa captivité, sont derrière lui à portée de la main ou sur sa table. La philosophie a toujours été son domaine de prédilection. Il est entré dedans par le désir de prolonger le livre inachevé du P. Roland-Gosselin dont il est comme le légataire. *Le Désaccord* sera son premier livre imprimé dont l'originalité réelle se ressent des circonstances de sa lente gestation. C'est un essai de critique de la connaissance. Est-ce là pure occasion, pur dévouement aux intérêts d'un professeur aimé, ou ce thème répondait-il au tempérament très réflexif et j'allais dire, très conscientiel, du P. Maydieu : j'inclinerais vers cette dernière hypothèse. En tout cas il s'est très bien défini dans cette page qui date de 1950 environ :

« La philosophie de synthèse, c'est la théologie qui nous la donne. Toute autre me semble une perte de temps sans intérêt. Mais la théologie demande au

contraire que nous soyons en possession d'une méthode philosophique, comme elle demande pour sa vision synthétique que nous soyons en possession d'un certain nombre de sciences, sciences exactes, sciences historiques et autres. Je sais bien que la foi va prolonger la méthode de connaissance de l'esprit humain, et, pour reprendre l'image du P. Gardeil, sa structure, mais encore faudra-t-il que nous connaissions cette structure pour pénétrer son insertion dans notre vie. Les grandes philosophies seront les philosophies de méthode : la connaissance logique (et analogique) d'Aristote, la connaissance transcendentale de saint Thomas, la critique de Kant, la dialectique nouvelle de Hegel, la pensée réflexive de Maine de Biran, l'intuition de la durée chez Bergson, la méthode phénoménologique, voilà qui me passionne davantage et me semble même commander les systématisations du Timée, celles du περι ουρανου, les synthèses hégéliennes ou fessardiennes et même les vues du monde de Marx ou de Nietzsche. Or cela rejoignait mon travail de *La Vie Intellectuelle*. Je ne suis pas sûr qu'un directeur de *La Vie Spirituelle* ait besoin de s'arrêter longuement à l'analyse de cette structure de l'esprit, si ce n'est pour mieux comprendre l'opposition entre les spiritualités que l'on pourrait appeler « dionysiennes » (et pour moi, ici, mon choix est fait). Tandis que pour le Père qui a mission de voir comment une vue du monde temporel, une vie dans le monde se rattachent à la connaissance et à la vie de la foi, cette réflexion est primordiale, elle doit sans cesse être reprise, être l'objet de prédilection de sa méditation. »

A cette méthode il demandait l'unité pensée et active de son expérience et du travail à « mener » selon l'une de ses expressions favorites. Il lui fallait, avant même

et en vue de chercher comment les concilier, pénétrer au cœur de ces deux totalités vécues : l'Église et le Monde dont il ne pouvait ni ne voulait se dissocier. Qu'il ait mis du temps à formuler, de l'instinct à justifier son intuition, c'est nécessaire. Mais je ne crois pas le trahir, de réduire le thème fondamental de sa pensée au jeu de deux termes : foi et liberté [1], dont il ne faudrait cependant à aucun prix faire des abstractions, de simples valeurs de pensée, car toujours elles demeuraient dans son regard puissamment et totalement liées à la totalité des réalités historiques qui les portent et les épanouissent d'une logique en « saisons ». Il voyait l'Église animée dans sa structure et son mouvement par les exigences de son acte créateur : la foi en Jésus-Christ; le monde comme une sorte de « création » continue par l'homme et l'Homme à la recherche de sa liberté. Garder, mener une constante conscience synoptique du mouvement et du ressort initial qui s'y déploie, freiné ou voilé parfois par les réussites mêmes, voilà l'effort continu du P. Maydieu acceptant d'être pris dans ces totalités au moment même qu'il cherchait à les dominer.

Mais ces deux mouvements devaient-ils être parallèles, ou trouver leur accord, ou ne trouver qu'en l'infini, en Dieu, leur convergence? Le chrétien et l'homme pouvaient-ils rester indifférents l'un à l'autre, ou leur vie commune devait-elle être faite des renversements dialectiques du maître et de l'esclave.

Le P. Maydieu les voulait partenaires, et cette affirmation n'était chez lui ni expression d'une habitude historique, ni traduction d'une théologie dès longtemps fami-

1. Cf. *La Vie Intellectuelle*, août 1951, pp. 1-32, surtout pp. 25-27, et octobre 1952, p. 3.

lière avec les problèmes de l'Église et de l'Empire ou du spirituel et du temporel : mots rares sous sa plume. Il faut revenir à son intuition originale, à sa double intuition, car il me paraît qu'en cette progression le sens de l'Église nourrit son analyse du monde, et celle-ci l'autre.

La double initiative de Dieu, les divers rôles complémentaires du Christ, Verbe créateur et Seigneur par son incarnation de l'Église et du monde, n'ont pas joué que je sache le rôle majeur, sinon dans sa pensée, du moins dans son exposé.

Son véritable point de départ a été de constater que l'Église et le Monde ont besoin l'un de l'autre. Cette proposition n'est pas absolument neuve, mais le P. Maydieu développait de façon originale le besoin que l'Église a du Monde et le besoin qu'a le Monde de l'Église. Sur le premier point il a souvent utilisé une formule ancienne, contemporaine au moins de l'Action catholique et qui peut paraître équivoque en sa facilité : savoir que l'Église a besoin, pour vivre et se développer, d'un monde « humain ». Par contre, et pris précisément comme l'effort de l'homme créant dans et pour sa liberté, le Monde lui paraissait avoir besoin de l'Église car cet effort s'aheurte constamment au péché, au désespoir (cf. *La Vie Spirituelle,* mars 1947, pp. 409-425), et — aspect plus récent dans sa pensée, était-ce une prémonition ? — à la mort (cf. *La Vie Intellectuelle,* oct. 1950, pp. 260-276). Or seule la foi en Jésus-Christ dans l'Église apporte le remède à pareils maux, et maintient, par son existence même, une exigence de liberté dans le monde.

Je ne me souviens pas qu'il ait clairement exposé, de ce besoin mutuel, un autre aspect intégré pourtant dans ses perspectives : l'Église et le Monde ont besoin l'un

de l'autre pour être, l'un et l'autre, l'un par l'autre, authentiques, c'est-à-dire protégés contre leurs tendances accessoires à empiéter sur le terrain de l'autre, ou contre l'infidélité à leurs propres exigences.

Mais une fois admis le besoin pour le Monde et l'Église de coexister, de dialoguer, de se respecter, de s'aider, à quel niveau devait se faire la rencontre ? Sur ce plan, c'est d'abord l'attitude catholique qui intéressait le P. Maydieu et sur laquelle de 1940 à 1946 sa pensée me paraît avoir évolué, à partir de l'expérience de ces années d'occupation, vers un approfondissement de son intuition. Dans les articles qu'il a consacrés à ce sujet il reprend parfois les mots anciens mais en leur donnant un contenu assez nouveau.

Volontiers trouvait-il au comportement des catholiques d'avant-guerre une sorte d'irréalisme, souvent excusable sans doute, qui voyait le monde, et bien plus ses structures que son mouvement, d'abord comme matière à « incarnations », à « chrétientés ». Ces chrétientés pouvaient avoir un fond de teint blanc pâle ou légèrement rosé, la recette au fond commune aux unes et aux autres était de recourir à ce qu'on appelait principes ou code de la doctrine sociale de l'Église, réduite en un manuel de références, commode pour la critique et pour l'action. Pour la critique surtout, l'action demeurant alors lointainement préparatoire, car nul ne prévoyait la rapide évolution des événements. A l'épreuve des faits, du régime de Vichy, des débuts de la quatrième République, ces principes apparurent étrangement souples et gauchissables. On en vit tout sortir, surtout des mineures pour ralliements, des justifications, des moralisations, plutôt que des mobiles ou motifs d'action originale. Les laïcs, même les plus conscients et organisés, n'avaient

guère su en nourrir leurs libertés les plus légitimes dans l'Église. La jurisprudence officielle n'avait pas su entraîner la conviction. Pour ceux qui regardaient l'Église du dehors, ce compromis faisait écran à la jeunesse en elle du message chrétien, il la vieillissait, faisait croire à la permanence d'un vieil instinct d'absorption dont seules les étiquettes et les méthodes se seraient adaptées. Bref, au delà d'un usage maladroit ou gauchi d'une doctrine sociale, c'était l'habitude même de la constituer en doctrine sociale quasi autonome, de la couper de son origine, de n'en plus chercher l'intention profonde à travers ses évolutions, qui, aux yeux du P. Maydieu, faisait de ces principes un obstacle à la perspicacité et à l'action des militants catholiques, comme à la bonne volonté des incroyants désireux de dialoguer et de collaborer (cf. *La Vie Intellectuelle*, août 1953, pp. 6-13 et 203-240 : « Le monde se fait tous les jours. »)

La tâche essentielle apparaissait dès lors de remonter au delà d'une formulation marquée par le temps dans le fait même qu'elle prétendait s'en dégager, et de rappeler, de crier, comme disait le P. Maydieu, à temps et à contretemps, les exigences de la foi en Jésus-Christ, d'inviter à regarder le monde d'un regard neuf, non encombré de lunettes faites pour d'autres distances et si je puis dire, pour d'autres vitesses, pour constater, comme il l'avait fait dans toute sa sincérité, que la dynamique du monde actuel requérait, plutôt que la projection artificielle de déductions déjà lointaines, l'offre généreuse du message essentiel de Jésus-Christ, appelé, sinon dessiné par les creux même qui marquaient les échecs de l'effort humain. Message qui ne serait séduisant qu'apporté par des chrétiens convaincus de leur foi et de leur Église, mais acceptant de mettre leurs mains et leurs

cœurs au service aussi de cette humanité créatrice d'un monde qui se fait tous les jours. Bref, les deux paroles de Dieu, celle de la Genèse et celle du Calvaire, dans leur contexte traditionnel, apparaissaient exiger leur exégèse réciproque, leur confrontation constamment radicale et originelle, constamment grosse d'expressions neuves de la liberté personnelle et collective.

Au terme de cette esquisse et avant de passer aux efforts du P. Maydieu pour communiquer cette intuition, je me demande si dans ce jeu entre l'exigence commune et la réflexion personnelle, entre l'intuition et les arguments, il ne faut pas mettre à la base ce que j'appellerais la vie mystique du P. Maydieu, qu'il ne m'appartient pas d'analyser, cette méditation continuelle de Jésus-Christ, dans la messe, dans le Nouveau et l'Ancien Testament, dans quelques grands livres, dans ses oraisons poursuivies dans le métro et la rue ; Jésus-Christ mort et ressuscité lui était trop vivant pour se laisser jamais enfermer dans les plus belles et les plus respectables de nos architectures.

III. — Le P. Maydieu directeur de revue

Cette activité est sans doute celle qui l'a davantage fait connaître à ses contemporains, celle aussi sans doute par laquelle il s'est efforcé avec le plus de persévérance de faire passer son intuition. Certes, elle n'est pas la seule. Dans les sermons, dans les conférences de cet orateur très doué, dans ses conversations avec nous, dans ses commentaires d'Écriture, dans ses réunions

d'Action catholique avec des journalistes, dans ses discussions philosophiques, dans ses bulletins au *Mercure*, affleurait par l'un de ses aspects, la vision du monde riche et cohérente du P. Maydieu.

Néanmoins, la Revue, faire la Revue, était pour lui une occasion privilégiée de mettre en œuvre aussi bien les résultats que les méthodes mêmes de sa méditation sur l'Église et le monde. La forme de la Revue était, à certains égards, secondaire. S'il avait suivi son goût plutôt que l'opinion d'amis très chers, il eût préféré en 1945, lancer des fascicules assez brefs, soutenus de temps en temps, sur un problème important d'actualité, de cahiers plus nourris. Rallié à la formule mensuelle, il lui donna sa triple division : Église et chrétienté — Peuples et civilisations — Culture. Pour cette dernière partie, il avait de l'instinct, du rêve, du sens, des éclairs, mais lui donnait moins de son temps, préoccupé par les deux premières sections. Comme plus tard, c'est aux « Signes du Temps », rubrique d'abord inspirée d'exemples allemands ou autrichiens, qu'allait le meilleur de son effort.

Ces diverses sections surtout requéraient en effet d'être travaillées en équipe. Seule l'équipe pouvait assurer à la Revue, par le concours de différents spécialistes, une connaissance plus large et plus minutieuse du monde en mouvement. Sur les domaines communs la discussion assurait une analyse plus objective des faits. Au plan idéologique la confrontation des divers points de vue permettait à la liberté chrétienne de s'exprimer dans des options, parfois opposées, et offrait là un tremplin au P. Maydieu pour, une fois de plus, chercher l'unité transcendante, pour plaider une manière de voir. Manière de voir, car c'était plus une question de regard

que de choses vues. L'actualité mensuelle n'offre pas toujours des événements majeurs, des bonds de l'histoire; et pourtant elle évolue même lorsqu'elle paraît piétiner ou tourner en rond. Toute idéologie même chrétienne a nécessairement ses limites et risque de bloquer l'attention sur des aspects qui, pour importants et durables qu'ils soient, ne sont pas toujours décisifs, ni prégnants du proche avenir. Il ne s'agissait pas de les condamner pour autant, mais la nécessité de toujours bien voir et, en certains cas, d'agir efficacement, exigeait du chrétien d'aller au delà, de remonter aux élans originaux, d'accommoder son regard à ce qui sous les formulations nécessaires demeurait, dans sa vie et son dynamisme, raison des formules et des explications successivement valables. On dépassait ainsi l'attitude si fréquente avant et depuis 1939, de porter un jugement chrétien sur les événements, avec son schéma facile : les laïcs posent la question, les clercs répondent. Car les événements mêmes, vus à travers ce regard fraternel, ce regard aîné, si je puis dire, du P. Maydieu, posaient au chrétien et à l'homme, au delà des catégories susdites, plutôt que des problèmes, une invitation à retrouver les profondeurs de ses perspectives, ses volontés essentielles, une invitation à apprendre, par dépouillements sans mépris, une méthode qui se découvrait, à ce niveau, spontanée.

De là cette sorte d'école active, d'apprentissage d'adultes au long des éditoriaux de *La Vie Intellectuelle,* qui a fatigué certains lecteurs désireux, par habitude, et peut-être faute de loisirs, ou de courage, de trouver dans la Revue après 1945 ce qu'ils disaient en retirer avant 1939, du tout fait, du jugement chrétien à fleur d'événements, légèrement teinté d'un esprit de parti

légitime, qui, pour être du côté de la générosité et soutenu par un large courant d'opinion, se croyait porteur d'avenir. De là aussi le soin apporté par le P. Maydieu aux numéros spéciaux (cf. *Le Monde se fait tous les jours* août 1953 ; *Situations* et *positions ;* juin 1948), et à ses grands articles longtemps médités, plusieurs fois repris, donnant à leur structure interne, au cheminement, à la dialectique, une grande importance pour l'intelligence même des idées exprimées. Est-ce leur relative nouveauté, une certaine maladresse bien compréhensible dans leur expression, ou la difficulté d'utiliser un périodique comme moyen de transport, ou le grand effort demandé au lecteur, (il eût fallu peut-être des équipes de lecteurs pour cette Revue faite par une équipe de rédacteurs), toujours est-il que les articles et éditoriaux consacrés par le P. Maydieu à cette ligne de la Revue semblent avoir été moins accessibles et moins goûtés que ceux où s'exprimaient ses expériences et ses conclusions de catholique en voyage, vivant en d'autres chrétientés, ambassadeur éloquent des diversités catholiques, près d'un catholicisme français provincial jusqu'en sa volonté d'universalisme.

La Revue finalement ne devait pas répondre entièrement aux espoirs du P. Maydieu pour bien des motifs, dont certains sont faciles à deviner. Je voudrais signaler ici quelques raisons étroitement liées à la personnalité du P. Maydieu et à sa grandeur : le refus des polémiques faciles, le respect du travail personnel de ses collaborateurs ; il avait scrupule à distraire pour la Revue un temps par eux réservé à des travaux qui lui paraissaient précieux pour l'Église. Enfin, étant donné l'atmosphère du catholicisme français, le souci d'aider par son silence à la maturation d'efforts dont il ressen-

tait parfois vivement les dangers, mais dont la critique ouverte aurait été mal comprise par leurs adversaires : ses derniers travaux pour la Revue visaient à rétablir parmi nous un climat et des règles de discussion charitable qui eussent permis à des chrétiens fraternels d'être des adversaires loyaux.

Aussi désirait-il volontiers passer la direction de la Revue à ceux qui l'ont maintenant prise en charge. Pour lui, il rédigerait des livres, comme son *Catéchisme* si caractéristique de sa personnalité, et continuerait ses travaux de philosophe chrétien dans un dialogue où il faisait de Hegel son partenaire préféré.

Mais fût-il devenu un simple collaborateur, que ses interventions, son charme, ses éblouissantes improvisations, son art du dialogue, même lorsque fatigué il poursuivait trois ou quatre thèmes à la fois, eussent dominé nos réunions. En tout cas, céder la place n'eût pas été pour lui renoncer à ce qu'il considérait comme sa vocation. Il eût fallu pour cela que Dieu parle, que Jésus-Christ le lui signifie par une lumière intérieure ou par la voix de ses représentants. Encore fût-il demeuré libre, magnifiquement libre en son obéissance, dans la loyauté qu'il avait vouée à Jésus-Christ et à son Église, sans aveuglement ni bassesse.

Il est mort pareillement viril, luttant d'abord avec l'ange et comme discutant avec Dieu. Puis il a en quelque sorte dirigé sa mort, comme une fonction liturgique, comme une messe de Notre-Dame ; enfin sa vie s'est achevée dans le même geste que ses journées, lorsque rentrant de visites, ayant dit au revoir à ses amis, il passait à la chapelle, s'agenouillait en silence et renouait un dialogue qu'il n'avait interrompu que pour le service.

A Saint-Seurin de Bordeaux, à Notre-Dame de Paris,

les messes pour lui chantées furent belles, émouvantes. Cependant si nous avions voulu répondre à son désir, à cette sorte d'instinct liturgique qui bousculait quelque peu les usages, pour vivre, pour en révéler le sens profond, il eût fallu que ces messes fussent dorées et pleines d'Alleluia : il allait voir Dieu. Mais nous, nous le perdions, et nous n'avons pas osé.

A.-Z. Serrand.

Souvenirs de l'autre temps

Il m'est difficile de parler du P. Maydieu sans prendre la précaution d'avertir qu'il me sera impossible d'atteindre à une vérité objective. Le P. Maydieu s'est trouvé mêlé pendant plus de vingt ans de ma propre vie non seulement à tous les événements de mon existence familiale, mais encore à toutes les pensées qu'il m'est arrivé laborieusement de former sur des sujets de politique, de philosophie et de religion. Si bien que je m'expose à me trouver tristement moi-même en essayant de me souvenir de lui, et qu'un projet qui devrait être tout de piété risque de se trouver gâté par un inévitable égocentrisme.

J'ajoute que d'homme à homme, vérité que nos adolescences romantiques avaient de la peine à admettre, la communication rencontre toujours des limites et elle ressent d'autant plus l'obstacle qu'elle est allée plus loin et plus profond. Le naïf optimisme de notre cœur a beau protester, l'ouverture à autrui et le malentendu ou plus exactement les possibilités de malentendu croissent d'un même mouvement. Les amitiés humaines les plus vraies et justement parce qu'elles sont authentiques ne vont pas sans douleur ni labeur, et il arrive que les

êtres qui nous enrichissent le mieux et auxquels nous tenons le plus sont aussi pour nous occasion d'impatience et parfois d'irritation, à cause de ce quelque chose d'opaque qui demeure irréductible même à la confiance et à la confidence. L'ami qui nous est le plus semblable nous reste toujours autrement incompréhensible qu'un indifférent. Que dire alors d'un prêtre et d'un moine pour un laïc, d'un homme libre pour un enchaîné garrotté de parti-pris tenaces et d'engagements têtus, surtout lorsque ce prêtre, ce moine et cet homme libre possédaient la grandeur mystérieuse d'un P. Maydieu ? Mais, contrairement à l'affreux lieu commun, à l'impossible chacun de nous est tenu et même le plus démuni de resources. On tentera donc l'aventure de parler de lui.

Avant même que le P. Maydieu n'arrivât à *La Vie Intellectuelle,* je me trouvais déjà dans l'équipe des collaborateurs de la revue, le P. Bernadot n'ayant pas craint de faire confiance à une jeunesse encore en apprentissage lorsqu'il avait lancé l'entreprise. Le plus ancien souvenir que j'ai du P. Maydieu doit remonter à l'année 1933, et je le revois encore faisant une vive et joyeuse irruption dans ma turne de la Fondation Thiers. Il venait faire connaissance, parler de la politique de la revue. Mais comment, lorsque le P. Maydieu animait une conversation, s'en tenir à un propos déterminé ? L'esprit fusait dans toutes les directions et les plus imprévues ; ce premier jour annonçait, comme dans une vraie rencontre, tous les autres jours ; oubliant les choses sérieuses, nous ne parlâmes que littérature, mêlant comme il se devait, comme il serait toujours, et souvent pour les mêmes grands hommes, l'admiration

et l'impertinence. Je devais à la gentillesse de Jacques Maritain d'avoir été reçu récemment chez Charles Du Bos. Le P. Maydieu manifesta aussitôt un furieux appétit de connaître Charles Du Bos et il emporta dans sa serviette tous les ouvrages du maître que je possédais. Le dialogue et l'échange étaient commencés ; ils ne devaient cesser qu'à la mort du Père.

Étant l'un des plus anciens témoins, je ne parlerai que de cet autre temps de notre avant-guerre, si proche et pourtant si inimaginable à de plus récentes générations. Le P. Maydieu était déjà tel que nous l'avons toujours connu ; la vie était en lui si intense qu'il lui a été donné de vivre sans vraiment vieillir. Une extrême mobilité d'esprit et de réactions jaillissantes n'entamaient jamais en lui une forme essentielle, un style fondamental qui gardaient toujours une belle immutabilité. Nous disions, entre nous, qu'il faisait penser à Lacordaire, plus particulièrement au Lacordaire de Chassériau, et il nous plaisait de pressentir dans cette ressemblance le signe de quelque grande vocation, à la mesure d'un autre siècle, mais auquel il fallait aussi ses « pèlerins de Dieu et de la liberté ». Rappeler Lacordaire c'était encore une certaine manière d'avoir de l'élégance et du feu et d'inventer à chaque instant une noblesse sans ancêtres et sans prétentions auprès de laquelle tout ce que nous prenions pour du zèle et de la bonne volonté paraissait singulièrement court et épais. Parmi ses exubérances girondines, il avait l'air d'un prince d'Orient, comme disait tel de nos amis, de la plus vieille équipe. Et l'un de nous avançait que sa façon de porter l'habit de saint Dominique pouvait suffire à susciter des vocations dominicaines.

En cet autre temps aussi, le P. Maydieu était déjà,

même s'il ne courait pas encore le monde, l'éternel voyageur que nous savons. Il avait toujours l'air de passer, de venir d'ailleurs et d'aller ailleurs ; on ne pouvait le retenir sans avoir la sensation de commettre une inconvenance, de montrer un excès de vulgarité ; et cependant il était chez lui avec une parfaite aisance dans toutes les demeures qu'il traversait. C'était sa manière à lui de se donner tout entier à ce qu'on peut appeler sans irrespect, car le mot est un grand mot, ses deux passions, l'amitié et la liberté.

En ce temps-là, il nous arrivait de demander à nos amis de passage d'écrire quelques lignes sur l'amitié dans un livre qui devenait ainsi à chaque fois davantage le Livre de l'Amitié par nos amis. A la date du 31 octobre 1936, je recopie ce texte du P. Maydieu :

« Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. » Le Christ nous a laissé la seule méthode qui puisse conduire à l'union à Dieu : c'est l'amitié.

En est-il une plus précieuse que celle qui lie un laïc et un prêtre, un foyer et un couvent ? Il n'est pas de signe d'espoir plus certain pour l'Église.

Non pas que le P. Maydieu considérât l'amitié d'un moine comme une méthode de propagande et d'apologétique, un moyen de convertir les sceptiques ou de réchauffer la ferveur des tièdes. A vouloir aimer les hommes en Dieu et pour Dieu, on n'aime souvent ni les hommes ni Dieu et le P. Maydieu avait horreur de cette religion rusée et sucrée insupportablement cléricale à ses yeux. Qu'il se liât avec un croyant ou un incroyants son propos était sans arrière-pensée. Cette

façon de comprendre la charité, il l'a pratiquée jusqu'à la fin.

La Vie Intellectuelle était dès le départ une amitié, une amitié d'hommes libres, moines et laïcs, et la manière dont le P. Maydieu n'a cessé de la diriger fut assez unique sans être vraiment exemplaire. Ce difficile métier de directeur de revue consiste à mettre de l'ordre et de l'harmonie dans une manière rebelle, car les ouvriers sont nombreux et disparates : il y a les débutants et les personnalités, ceux qui ont des idées et peu de style, ceux qui ont beaucoup de style, mais dont les idées sont rares, et ceci ne compense pas toujours cela ; il faut animer les pesants et les engourdis, modérer les impatients et créer en somme une sorte de cosmos à partir d'un chaos originel qui toujours tend à se reformer.

Deux types de solution au problème peuvent alors être envisagées, et ce ne sera pas philosopher mal à propos que de dire l'une platonicienne, l'autre aristotélicienne. Un directeur de revue peut agir à la manière du démiurge du *Timée,* intervenant directement sur la matière du chaos pour la former selon l'idée et faire paraître en elle des figures de géométrie et de beauté. Les éléments dans leur vie tumultueuse, dans leurs mouvements confus lui viennent d'ailleurs, mais c'est le directeur-démiurge qui décide et définit, imposant par son autorité visible une place à chaque chose. Et il semble qu'il n'y ait pas de méthode plus efficace pour fabriquer un cosmos ou faire une revue. Pourtant le P. Maydieu était d'une autre école, de son invention, et s'il mettait comme il se doit toutes choses en branle c'était plutôt à la manière du Premier Moteur immobile de la *Métaphysique* d'Aristote, qui se garde d'avoir

contact avec la matière, mais qui la change en cosmos par sa seule présence selon une loi d'aspiration et d'amour qui fait que chaque élément se met à sa place en suivant sa propre inclination, sans subir la pression d'un pouce autoritairement modeleur; le directeur est alors plutôt cause finale que cause efficiente. Ainsi le P. Maydieu conviant chacun à se montrer soi-même pouvait faire une revue en imitant les mœurs du Premier Moteur d'Aristote, actif sans avoir l'air d'y toucher. Nul comme lui ne possédait l'art d'être absolument présent tout en paraissant étrangement absent, en « pensant à autre chose », comme l'on dit. Le premier moteur d'Aristote pense-t-il au monde qu'il établit dans l'harmonie? on en discute entre les doctes. Le P. Maydieu pouvait faire une revue en pensant à tout autre chose qu'à sa revue, et finalement pour le bien de sa revue.

Car il faisait ainsi une revue qui a été, je le dis comme je le pense, un grand moment de l'autre temps, de notre avant-guerre. Les catholiques français sortaient alors d'une oppression, ils étaient en train de se libérer, ou peut-être d'être libérés par des moyens d'un autoritarisme explicable, mais excessif, de la dictature que l'*Action Française* faisait subir dans l'Église aux intelligences et aux consciences. La foule quelque peu amorphe des modérés et des bien-pensants se trouvait intimidée par le prestige d'une école qui n'était pas seulement politique, mais qui avait aussi son esthétique, sa théologie, osait se réclamer d'un catholicisme intégral parce qu'elle donnait à son action et à sa doctrine un style d'intransigeance seul conforme, semblait-il, au dogmatisme catholique. Les autres, catho-

liques sociaux ou démocrates, soucieux d'une ouverture au siècle et d'une présence chrétienne à leur temps souffraient d'un complexe d'infériorité, se souvenaient douloureusement de l'échec et de la condamnation du Sillon, tremblaient devant les chasseurs d'hérésie. Tout ce qui comptait comme talent, dans la littérature et la pensée, le premier Mauriac ou le premier Maritain n'était pas avec eux. Or, d'un seul coup, et sur l'initiative du pape Pie XI, nos chaînes tombaient. Tout ce qu'il y avait d'antichrétien dans le maurrassisme était vigoureusement dénoncé, on apercevait clairement que du nationalisme pouvait se tirer aisément une religion païenne, la vieille religion de la cité close, comme disait vers le même temps Bergson, ennemi de la religion de l'Évangile. Dès lors le dynamisme changeait de camp. L'avenir pouvait être du côté de ceux qui avaient été jusqu'alors traités en suspects. Dans la lutte contre *l'Action Française* le P. Bernadot avait joué un rôle important en même temps que Jacques Maritain qui commençait alors une deuxième carrière, ou, sur un autre plan, que Francisque Gay. *La Vie Intellectuelle* était alors nécessaire pour expliquer à une élite catholique cette orientation nouvelle que paraissait prendre l'Église par une exacte fidélité à son inspiration, par une mémoire rigoureuse de ses origines. Ce même climat de nouveau départ et de recommencement, cette sorte de petite Pentecôte permet de comprendre aussi bien la création d'*Esprit* ou la naissance de l'*Aube*. Ces diverses entreprises avaient chacune leurs objectifs déterminés ou leur esprit propre et il n'est pas question de les confondre. Mais dans les provinces où nous faisions nos premières armes et où nous étions aussi capables que les Parisiens de distin-

guer les choses différentes, il y avait aux « Amis d'Esprit », aux « Amis de l'Aube », et plus tard aux « Amis de Sept », œuvre propre du P. Maydieu en marge de *La Vie Intellectuelle,* exactement les mêmes visages, les mêmes bonnes volontés et la même grande espérance.

Les périls de guerre cependant montaient sur le plus proche horizon. Nous n'étions pas sans angoisse, car tout pouvait être englouti, mais le courage nous était facile car nous n'étions pas non plus sans sécurité morale et intellectuelle; partout nous luttions contre le même ennemi; l'hitlérisme et le fascisme menaçaient la France et l'idée démocratique; ils s'imaginaient orgueilleusement être dans le sens de l'histoire; mais ils menaçaient pareillement le christianisme de servitude ou d'écrasement. Nos raisons de vivre et de tenir, au spirituel et au temporel, ne faisaient au total qu'un seul système. Ainsi pourrait se définir d'un mot qui ne devait pas tarder à devenir historique l'esprit de la Résistance. L'honneur de *La Vie Intellectuelle* de cet autre temps et donc du P. Maydieu est d'avoir inventé la Résistance avant la Résistance même.

Les choses ont pu changer depuis et les temps devenir plus durs. Mais nous étions alors des hommes cohérents. Le renouveau liturgique et les messes dialoguées, la recherche d'un progrès des philosophies chrétiennes sur les pas de Maurice Blondel, d'Étienne Gilson, de Jacques Maritain et d'Emmanuel Mounier, l'approfondissement d'une doctrine sociale qui permît de dépasser et de rejeter d'un même mouvement le capitalisme libéral et le communisme marxiste, toutes ces belles entreprises religieuses et intellectuelles relevaient évidemment du même esprit. Mais c'était pour nous la même Pentecôte qui inspirait nos options politiques, nos jugements sur

l'affaire éthiopienne, sur la guerre civile espagnole, sur le « Front Populaire », notre volonté de résistance à l'hitlérisme jusqu'à, et inclusivement, l'acceptation de la guerre européenne. Et dans *La Vie Intellectuelle*, nous trouvions mois après mois belle et bonne provision d'informations et de raisons qui nous confirmaient dans notre sens.

Quand je réfléchis à notre état d'esprit de ce temps, il me semble que nous avions les uns et les autres ce qu'on pourrait appeler le complexe de la lutte finale, si utile aux hommes qui veulent unir dans un même engagement leurs débats d'idées et leurs affrontements d'action. Nous imaginions, et nous ne nous trompions pas complètement, que nous nous trouvions à la veille d'une grande épreuve, que nos chemins allaient se resserrant de plus en plus jusqu'à cette rencontre dramatique qui allait décider de tout ; mais si nous méritions de sortir vainqueurs, le partage du bien et du mal serait fait comme jamais auparavant dans le passé. Les chrétiens qui toujours avaient été à la remorque de l'histoire, suivant essoufflés ou tentant vainement de contredire l'inévitable, allaient cette fois rejoindre et constituer peut-être le peloton de tête. Tout alors serait possible, et avec une solution humaine des grands problèmes, avec une justice enfin rendue aux petits, aux opprimés, aux écrasés, avec la déroute des grands mythes païens du totalitarisme apparaîtraient enfin les chances de ce que nous appelions avec Jacques Maritain une nouvelle Chrétienté. Voilà, lâché le mot important qui explique notre avant-guerre : nous ne faisions pas seulement une revue, nous posions, et il faut redire les mots désuets et vieillots de notre cher langage d'alors, les pierres d'attente de la Chrétienté de demain.

En disant nous, je n'inclus pas dans notre troupe le P. Maydieu, toujours présent à chacun de nos combats, se compromettant avec nous chaque fois qu'il le fallait, mais ne faisant certainement pas des événements, de nos intentions, de nos valeurs la même synthèse que nous. La Chrétienté hypothétique de demain ou d'après-demain l'intéressait peu. Sa préoccupation était plutôt de se conduire en homme et en homme libre dans le moment présent. Déjà il se défendait de déduire à partir de principes universels des solutions-types capables de résoudre ensuite les embarras particuliers, et il pensait que chaque difficulté doit recevoir une solution à sa mesure. Plutôt qu'une revue de « civilisation chrétienne » (et la dernière lettre que j'ai vue de lui manifestait sur ce sujet un éloignement invincible), la revue selon son cœur eût été un organe de large dialogue où croyants et incroyants de bonne volonté auraient parlé librement entre eux des affaires humaines. A un moment où nous étudions avec ferveur les philosophes chrétiens du moment, le P. Maydieu découvrait ou redécouvrait Kant et les idéalistes allemands. Nous étions toujours (et quand je dis nous je veux dire la première équipe des laïcs de *La Vie Intellectuelle* d'avant guerre) préoccupés de partir d'un certain centre et de tout ramener à ce centre ; le P. Maydieu paraissait parfois avoir des mœurs singulièrement centrifuges. Mais c'était lui sans doute qui était le plus près du véritable centre, mystérieux, sacré.

Je ne sais si ici le passé ne se dérobe pas au moment où j'entreprends de le fixer et si je ne suis pas victime de quelque illusion rétrospective. Il n'est pas impossible que je recule dans l'autre temps des malentendus ou des dissentiments d'une époque plus récente. Beaucoup

attendirent de *La Vie Intellectuelle* au lendemain de la Libération qu'elle apportât directives, orientations, soutien à ceux-là mêmes qu'elle avait formés autrefois et qui maintenant qu'ils sortaient victorieusement des oppositions et des résistances se voyaient chargés de responsabilités positives. Le P. Maydieu refusa de répondre à cet espoir pourtant sincère, profond et qui n'était que l'expression d'une vieille gratitude. Espoir sans objet car il ne tenait pas compte de ce qu'il entre nécessairement de liberté, d'aventure, de création dans le choix proprement politique. C'était une leçon de vraie laïcité que donnait là ce moine exemplaire. Mais le P. Maydieu de 1945 ne contredisait pas le P. Maydieu de notre avant-guerre : il le continuait et le confirmait ou peut-être le révélait mieux. Si un moine peut choisir de prendre ses distances par rapport à la chose proprement politique pour seulement juger et exiger, les laïcs ne le peuvent pas toujours. Voilà pourquoi la collaboration entre religieux et laïcs, signe caractéristique de *La Vie Intellectuelle,* devait prendre un autre visage dans cette après-guerre, tout en restant utile et féconde.

Je me suis hasardé non sans timidité au delà des limites de mon propos; mais comment parler de l'autre temps sans être renvoyé à notre temps? Le P. Maydieu, si nous l'avions mieux entendu, nous aurait appris à moins mêler espoir temporel et espérance chrétienne. Mais il n'était pas cependant, et c'est là sans doute le plus profond de sa personnalité, l'homme des séparatismes. Avec cette discrétion souveraine qui n'appartenait qu'à lui il nous dévêtait d'un christianisme qui n'aurait été qu'un système de sécurité, nous aurait dispensés d'assumer nos responsabilités au temporel comme au spirituel. Le salut est de l'autre côté du risque. Le

P. Maydieu était de ces hommes libres dont il y a grande pénurie et grand besoin dans l'Église comme dans le monde. Liberté réelle non de comédie, donc offensante, dangereuse ; ses plus proches l'ont éprouvé. Et la seule oraison funèbre que puisse tolérer sa mémoire, ou plutôt son âme, tiendrait en peu de mots : Péguy l'eût aimé, d'abord quoique moine et ensuite parce que moine.

ÉTIENNE BORNE.

V. — « TRAVAILLER A LA CULTURE, C'EST TRAVAILLER AU SALUT DE L'HOMME »

La direction de La Vie Intellectuelle *et de* Rencontres *n'épuisait pas l'activité du P. Maydieu. La réflexion philosophique l'amenait à d'autres travaux. Dès le couvent d'études il aima la philosophie. Le P. Roland-Gosselin, son professeur au Saulchoir, sut lui ouvrir l'accès de cette recherche. Assigné d'abord à Dijon, où il ne resta que quelques mois, il entreprit, conseillé par G. Bachelard, de passer la licence de philosophie. Par la suite il n'hésita jamais à redevenir étudiant. Il suivit notamment les conférences du Collège philosophique et les cours d'Éric Weil en Sorbonne. En aucune circonstance il n'interrompit sa réflexion philosophique, même en prison. Voici les raisons qu'il en donne :*

Pourquoi je poursuis la réflexion philosophique

C'EST *peut-être la première question qu'il faille envisager. Je me la posais, il y a déjà une quinzaine d'années. L'étonnement, pour ne pas dire l'indignation de K. Barth, quand je lui disais que mon*

travail personnel était philosophique, m'amène à la poser à nouveau. Car enfin, je suis dominicain, prêtre, chrétien et Dieu a parlé dans la Bible. Ne serait-il pas indiqué plutôt de scruter l'Écriture ?

A cela il y a deux réponses. La première est un fait : on ne choisit pas le chemin par lequel on s'éveille à la vie de la pensée et de la réflexion. Pour moi, ce chemin fut philosophique — et c'est par la réflexion philosophique que la Lecture de l'Écriture Sainte passa de l'étape spontanée à l'étape réflexive.

Mais maintenant que l'intérêt de l'Écriture Sainte se manifeste à moi de façon croissante, pourquoi ne pas consacrer tout mon temps libre pour l'étude, à la théologie, et à la théologie scripturaire ?

La réponse peut avoir deux aspects : l'un que j'appellerai apostolique, et l'autre contemplatif. D'un point de vue apostolique, qui est défini pour moi par le travail de La Vie Intellectuelle, *je peux encore considérer deux faces : l'une est le dialogue qu'il faut maintenir avec les non-chrétiens, l'autre est la fonction de la Revue dans le catholicisme français et par lui dans le catholicisme tout court.*

Quant au dialogue avec les non-chrétiens, il m'apparaît de plus en plus qu'il se définit par le problème suivant : « Comment organiser par le recours aux dogmes, une pensée qui ne soit pas dogmatique ? » Or, cela n'est possible que si je suis attentif au regard que des non-chrétiens portent non seulement sur des problèmes particuliers, mais sur l'ensemble du monde et sur la vie de l'esprit. Or, c'est bien

là une attitude et une préoccupation philosophiques. Il ne pourra donc y avoir de ma part possibilité de dialogue avec eux, que si je ne suis pas étranger à la réflexion philosophique. Ce souci m'amènera peut-être à une certaine conception de cette réflexion. On le verra plus loin.

Si je considère la fonction de la Revue dans le catholicisme, peut-être serai-je conduit aussi à reconnaître qu'en France l'étude spécifiquement philosophique est quelque peu négligée. Beaucoup plus se consacrent actuellement à l'étude de l'Écriture ou des Pères. Peut-être assistons-nous à une certaine déficience philosophique. Et il se pourrait, sans paradoxe, que cette déficience soit à l'origine de certains rappels à l'ordre de l'autorité (ex. Humani generis). *Trop souvent on accepte une philosophie et on s'applique à exprimer le dogme dans cette philosophie sans avoir assez pratiqué celle-ci pour elle-même, critiqué sa méthode. D'où les dangers, qu'une réflexion philosophique menée pour elle-même aiderait peut-être à éviter.*

D'un point de vue contemplatif, on ne voit pas au premier abord ce qu'une réflexion philosophique peut apporter de comparable à la lecture de l'Écriture ou des Pères. Mais ce n'est là qu'une illusion. Car, en dépit qu'on en ait, on ne vient pas avec un esprit neuf à cette lecture et dès lors on lui donne un sens que l'on croit littéral et exact, mais qui n'est en fait qu'un compromis entre une façon particulière de voir, d'interroger, de lire la Parole de

Dieu. La réflexion philosophique permet de déceler le revêtement particulier dont s'entoure toute pensée. Il suffit de lire le P. Lagrange ou d'écouter Barth, pour reconnaître, jointe à une pénétration de l'Écriture, une conception qui se croit naïve ou naturelle, ou tirée du sens commun, et qui est toute pénétrée de thomisme ou de kantisme. Il n'est donc pas inutile de joindre à l'interrogation posée à Dieu dans la lecture de l'Écriture et des Pères, une réflexion qui tente au mieux d'assembler la vision des choses et du monde telle que la permet l'intelligence que Dieu m'a donnée, qui tente aussi de prendre conscience de la relativité congénitale dont sont frappées mon intelligence, mes idées, mes questions, ma compréhension de la réponse donnée par Dieu. Pour écouter Jésus-Christ, je prends conscience de la misère dans laquelle je resterais plongé sans lui, de mon attente obscure de lui, et aussi des résonances insoupçonnées de paroles de lui retenues sans que j'y aie pris garde.

Il reste que la réflexion ainsi menée sera assumée dans un souci apostolique et contemplatif.

A la Société européenne de culture

En septembre 1949 ses amitiés philosophiques amenèrent le P. Maydieu aux Rencontres Internationales de Genève organisées par A. Babel et dont le titre général cette année-là était : « Pour un nouvel humanisme ». Il y donna une conférence sur l' « Actualité du message chrétien ». Par la suite il continua de participer à ces Rencontres où prit corps la Société Européenne de Culture *dont le Secrétaire Général est Umberto Campagnolo. Membre du comité directeur de la section française et du Conseil Exécutif de cette Société, le P. Maydieu aimait à y retrouver beaucoup de ses amis philosophes et hommes de lettres, croyants ou non croyants. L'un de ces derniers, Jean Lescure, parle ici du rôle joué par le P. Maydieu dans cette société. On trouvera dans la Revue* Comprendre *(n° 1 : « Universalité de la culture » ; n°s 7-8 : « La politique de la culture » ; n°s 10-11 : « Le nouveau continent »), les articles d'où sont extraites la plupart des citations qui suivent.*

S'IL arrivait parfois que le P. Maydieu parlât de lui-même, c'était qu'il avait besoin d'un exemple concret pour éclairer telle question dont la généralité lui parais-

sait exiger, pour éviter le vertige des abstractions, les lumières plus modestes de l'expérience quotidienne. Il ne semblait guère se plaire aux problèmes à P majuscule. Tout au contraire. C'était le monde de chaque instant et ses petits détails, ses anecdotes presque, qui se trouvaient vérifiés. Et précisément parce qu'il y trouvait la matière à partir de quoi la réflexion s'anime, la méditation se développe. Sans doute aussi parce qu'il ne voulait pas d'une sagesse ignorante des difficultés que chaque jour propose à chacun.

Les préoccupations toutes temporelles qui présidèrent à la conception, puis à la fondation de la Société Européenne de Culture, il avait trouvé dès le départ qu'elles pouvaient, qu'elles devaient rejoindre ce qui dirigeait sa vie : « Travailler à la culture, c'est travailler au salut de l'homme. » C'est par cette phrase que le P. Maydieu inaugure sa collaboration à la revue *Comprendre* que publie la S.E.C. Elle commence le court essai intitulé : *La culture naîtra de nos désaccords*. On le trouve dans le premier numéro de la revue paru en 1950. On y reconnaît un thème cher à l'auteur du *Désaccord*.

En ce milieu du siècle, l'homme voit bien que ses propres conquêtes le mettent en péril. De même la culture est-elle menacée par l'accroissement de la jouissance et de la puissance matérielles. Le premier souci est donc de la sauver.

Or, parce que la culture atteint l'homme à cet éveil secret où il s'affirme, et tente de réaliser sa destinée, le salut de la culture est lié au salut de l'homme : elle ne l'assure pas, mais elle en dépend et elle y aide. Mettant à la disposition de chacun l'acquis universel de l'humanité, sa pensée, son expérience, sa science, ses créations, sa réflexion, la culture est à la jonction de l'homme individuel et de l'homme universel; c'est à ce point de rencontre qu'elle doit joindre désormais à l'acquis du passé l'utilisation des nouvelles conquêtes de l'homme pour sa croissance intellectuelle et spirituelle. Mais la culture ne pourra désormais continuer l'effort vers

l'universalité qui la définit, sans le dévouement coordonné de quelques hommes entre lesquels ne manqueront pas de naître les plus violents désaccords : l'acceptation raisonnée et voulue de ces désaccords est requise pour l'épanouissement de la culture.

Rien ne pouvait être plus précieux à notre projet que ce sentiment très vif qu'avait le P. Maydieu du désaccord et de l'impossibilité de l'effacer radicalement puisqu'une universalité concrète dépasse massivement les moyens de chaque individu.

Les trois barrières qu'il voyait s'élever contre la réalisation de notre propos et qu'il nous demandait d'abattre, c'était d'abord les limitations qu'imposent à l'esprit les nationalismes et les racismes. C'était aussi le traditionalisme d'une culture tout entière figée dans certaines disciplines abusivement tenues pour seules humanistes.

Il n'y aura pas de culture universelle si l'on ne part pas de la vision du monde à laquelle est parvenu notre siècle, et si l'on ne connaît pas les étapes selon lesquelles elle s'est formée et les œuvres maîtresses qui ont permis cette conquête.

Enfin, la troisième de ces barrières c'est celle que représente la notion la plus dangereuse pour notre dignité, et selon laquelle

la culture n'a pas à s'évader hors de la spéculation.

La culture ne sera donc universelle que si elle sait supprimer les frontières entre les nations, les disciplines, entre les activités, entre les hommes.

Mais, dira-t-on, c'est donc que le désaccord va s'abolir dans cette culture. On pourrait le croire. Pourtant :

Ces oppositions pourront être dépassées puisque chacun a le désir de parvenir à ce que l'homme a de permanent et

de nécessaire. Mais précisément par une conséquence paradoxale, ce désir même de l'universel, loin d'écarter les oppositions, les avive. Car l'universel, le nécessaire n'est jamais pleinement atteint par la pensée et le langage de l'homme.

Et pourtant :

Chacun par sa voie étroite et limitée part à la recherche de ce que l'homme a d'éternel.

Sans doute parce qu'il sentait ce que l'usage qu'il faisait de quelques notions (comme cette éternité de l'homme que nous venons de voir) présentait de difficultés pour certains d'entre nous, le P. Maydieu entendait-il répondre à l'avance à l'objection que des membres de la S.E.C. pouvaient élever contre la présence dans cette Société d'un homme soumis à l'Ordre d'une Église.

Il est vrai que j'appartiens à une Église, l'Église catholique, qui tout en me laissant libre de parler avec vous, et de rechercher avec vous la culture qui convient à l'homme d'aujourd'hui, est cependant seule juge de fixer si, sans m'en rendre compte, je n'ai pas méconnu les répercussions pour la vie et la pensée de l'homme, de la Parole dont elle a le dépôt. Je reconnais loyalement qu'au cas où l'Église m'avertirait d'une erreur, j'accepterais son avertissement. Mais en quoi, en dépit de ce que m'objectait M. Karl Jaspers aux dernières Rencontres de Genève, cela peut-il vous gêner dans le dialogue que nous menons aujourd'hui ? Cela voudrait dire simplement que je ne serais pas personnellement de taille à poursuivre dans une totale fidélité à la Foi, le dialogue avec vous. La pire hypothèse serait pour moi, de l'interrompre et de me retirer du travail. Vous verriez alors ce que vous en devriez conclure. Pour moi, à qui l'acceptation du désaccord a fait reconnaître l'infirmité congénitale que tout homme, du fait de sa limite, porte en lui, je ne pourrais être surpris de cette nouvelle manifestation de mon infirmité; il aura été simplement avéré que je n'aurai pu tenir ensemble tous les chemins par lesquels je sais que l'homme s'élève vers la complète intelligence de la Vérité.

Dès cette première collaboration à la revue, le P. Maydieu nous offrait de cette culture, pour la défense de laquelle nous venions de nous réunir, une définition qui était en même temps un programme d'action :

Cette culture ne sera pas la réduction à un commun dénominateur de ce que les hommes de notre temps peuvent penser : elle sera faite, au contraire, de la diversité résultant de l'apport de chacun, en raison de son origine, de son étude, de son travail.

A son retour d'Amérique, le P. Maydieu adressa à *Comprendre* (numéro 10-11, mai 1954) un autre texte. Dans cette *Lettre d'Amérique d'un Dominicain français*, il reprenait ces mêmes thèmes qui lui tenaient tant à cœur, il décrivait à nouveau le désaccord, ses conséquences ruineuses, mais aussi cette proposition qu'il est d'un dépassement. Il montrait combien il est aisé de tourner sa volonté à cette intention de dépassement d'un stade absurde et médiocrement affectif. C'était pour collaborer à « une meilleure compréhension des relations entre l'Europe et l'Amérique », et parce que « la préoccupation religieuse et la préoccupation culturelle ne sont pas éloignées l'une de l'autre », qu'il concluait : « l'homme de culture européen qui refuse, avec raison, de rompre le dialogue avec l'Orient, comprend-il qu'il est aussi fautif de le rompre avec nos amis d'outre-Atlantique ? »

En dehors de ces textes, notre Société a eu le bonheur de bénéficier de ce qui était si précieux, si irremplaçable pour tous ceux qui l'ont connu : la présence du P. Maydieu, la sérénité chaleureuse de son amitié, son humour, et cette extraordinaire générosité qui faisait qu'invité à sa conversation on y gagnait cette sorte

d'apaisement émerveillé qui nous a rendu sa mort si mal supportable. Comme si, tout à coup, on était frustré de cette chose en nous devenue si nécessaire : sa fermeté, ou, comme l'athée que je suis ne sait pas bien la qualifier, cette tranquillité incompréhensible de l'âme.

L'affectueuse attention, le dévouement qu'il n'a cessé de porter à notre travail, on peut le suivre dans les sténogrammes de nos réunions de Venise ou d'ailleurs. Toujours attaché à réduire le désaccord, à préciser l'objet de notre action, à pousser notre entreprise vers davantage de clarté, vers une plus grande efficacité, à la dégager des menaces dogmatiques, c'est tour à tour avec gravité ou avec humour que le P. Maydieu intervenait dans nos discussions.

Il me paraît très caractéristique de sa « manière » que, la première fois qu'il prend la parole à notre Assemblée Constitutive, ce soit pour marquer ce qu'il attend de la Société, savoir : qu'elle soit efficace.

Vous nous dites le but qu'elle se propose : refuser la séparation entre l'Est et l'Ouest. Par ailleurs vous nous dites qu'il faut éviter un mauvais usage de cette culture, mais il n'est pas mentionné ce que vous avez dit : que l'on fait confiance à l'existence même de la culture et que si l'on travaille à la maintenir, par elle-même précisément, elle sera efficace, et c'est ce qu'elle doit être.

Le lendemain, 30 mai 1950, le voilà qui s'amuse : « Pour une Société qui s'occupe de culture il est gênant de parler d'hommes de culture. Nous disons bien « perles de culture », c'est-à-dire artificielles. J'en déduis que nous sommes des hommes artificiels. » On voit qu'il avait l'humour le plus sérieux du monde, et les Sociétés d'intellectuels se meurent très communément du caractère artificiel de leurs constructions. Aussi le P. Maydieu

ne se lassait-il pas de revenir sur les « barrières » déjà dénoncées par lui, de nous engager à plus de vigilance comme à plus d'activité. Lors de cette Assemblée, c'est, pour finir, contre la limitation qu'il craignait de la notion de culture, c'est contre les frontières politiques dont il se méfiait, qu'à la fin il protestait : « Ce qu'il y a d'intéressant dans ce que vous disiez ce matin, c'est que vous acceptiez le fait que nous sommes des Européens et qu'en Europe nous avons le souci de la culture qui sera peut-être demain européenne, ou plus large ; et tout d'un coup il semble que nous revenions à notre civilisation, à quelque chose qui est déjà dépassé, et à des problèmes de la vie européenne, c'est-à-dire à des problèmes plus limités. » Et comme on lui répondait qu'il s'agissait de rechercher une conscience plus adéquate à la vie, il interrompait pour dire : « A la vie tout court, c'est très bien. Mais pas européenne. »

De même, en avril 1952, à Rome, lors d'une réunion du Conseil Exécutif, c'est encore le souci de ne pas limiter, de maintenir ouvert le dialogue, et ouverte une Société qui a pour objet le dialogue précisément, qui fait le P. Maydieu intervenir : « Au cours des discussions de ces jours derniers, on a parlé de certains hommes qui pourraient ne pas être de la Société, mais qui, par la suite, pourraient y venir. Je pense qu'au cours des décades que nous envisageons, on pourrait faire venir ces hommes qui ne sont pas des nôtres. Et comme le président acquiesçait, sous réserve que les discussions devraient cependant avoir lieu « dans notre esprit », le P. Maydieu protestait : « Cela me semble une limitation. » Tant il souhaitait ne fermer la porte à rien d'honorable, ni risquer de manquer la vérité par un moment de sottise.

Ce souci d'ouverture comment s'exprimerait-il mieux que dans le désir d'amener à notre dialogue de jeunes esprits à qui le temps a jusqu'à maintenant fait défaut pour qu'ils se qualifient publiquement. Le P. Maydieu tenait à ce qu'une grande place soit faite à ces jeunes hommes que le bruit public ne peut pas nous faire connaître, mais que chacun de nous pourrait rencontrer. En somme, il aurait aimé que notre recrutement ne se fasse pas seulement sur la notoriété, mais selon ces rencontres plus humaines et plus graves qui nous permettent de trouver de l'amitié en un être que ses vertus signalent davantage qu'une gloire qu'il n'a pas eu le temps ou le goût d'obtenir.

« J'ai souvent insisté pour qu'on ne prenne pas seulement des gens arrivés mais des gens qui arriveront demain. On devrait pouvoir les faire entrer dans cette maison de Venise. Les contacts avec les anciens seraient très intéressants. » Et quand on lui objectait que les jeunes manquaient encore d'information ou d'éducation, de culture si l'on veut, il s'écriait : « les jeunes sont déjà éduqués ! »

Et ainsi d'année en année, le P. Maydieu apportait à notre Société le secours d'un esprit clair et toujours avide d'une plus grande clarté : « Nous croyons avoir compris votre pensée, mais nous vous disons : ce n'est pas clair ; alors comme cette absence de clarté nous gêne beaucoup, nous vous prévenons que nous aimerions que ce soit plus clair. » Voilà le ton de ses protestations. Il va de soi que ce souci de clarté n'était nullement le besoin maniaque d'un esprit épris de simplification. La clarté, c'est sur les questions les plus obscures qu'il réclamait qu'on la fasse.

Cette clarté, elle n'était pas le besoin d'un esprit poin-illeux. Non, à la vérité, il ne s'agissait pas là de s'enti-her de raison théorique. Bien plus gravement, il s'agis-ait de trouver la condition de dépassement du désaccord t le point de départ de la simple possibilité de dialogue. l s'agissait, là encore, d'une notion concrète et en quel-ue sorte énergétique.

Dans votre rapport, mon cher Secrétaire général, vous vez indiqué deux modes d'action, l'un qui est celui de l'As-emblée qui se réunit, l'autre l'action individuelle de chacun; esprit de cette Assemblée est un esprit de synthèse et d'u-ité, et chacun le répand comme un apôtre. Eh bien, il me emble qu'entre les deux, il y a quelque chose à prévoir : 'est un groupe intermédiaire, je veux parler des groupes ocaux.

Puis vous parlez des divisions qui existent. Je trouve qu'on arle beaucoup de celles entre l'Est et l'Ouest. On ne pense u'à ça. Quant à moi, mon choix est fait, vous le savez, 'abord parce que j'ai des souvenirs trop précis de la Résis-ance, j'ai eu trop d'amis qui ont été fusillés, ensuite parce u'on retrouve tout sens de la culture au moment où, par rincipe, on reprend le dialogue avec quelqu'un. Si nous erdons cet esprit, nous nous apercevons qu'il y a beaucoup 'autres divisions; Diop nous en a rappelé une, il nous a it : Il n'y a pas simplement l'Est et l'Ouest, il y a une najorité de populations pour lesquelles c'est le dialogue ntre la puissance et l'impuissance.

Hier des amis me disaient qu'il y avait une autre division ui se faisait entre le Nord et le Sud. Par ailleurs, certains oient à mon habit que je suis chrétien et catholique, et on ne dit qu'il est parfois très difficile de parler avec un chré-ien; d'autres ajoutent : non, mais avec un catholique.

On pourrait dire bien d'autres choses. Il me semble indis-ensable que nous veillions à susciter des dialogues avec out le monde. Nous ne pensons généralement qu'à la divi-ion. Il y en a des quantités. Nous aurions une école à aire. C'est pour cela que le groupe local est indispensable. Ceux d'entre nous qui n'ont pas la chance de faire partie du Conseil Exécutif vont devoir attendre la prochaine Assem-

blée pour se retrouver. Tandis que dans un groupe local on apprend précisément à se rencontrer tout en ayant des opinions diverses, en acceptant cette diversité et en s'en réjouissant.

Je propose que nous ne nous séparions pas sans avoir fait une première liste des groupes qui seraient constitués. Je suggère qu'au prochain Conseil Exécutif nous puissions préparer la petite édition d'un catalogue où l'on sache que non seulement dans les capitales, mais à Nice, à Milan, etc. il y a une adresse où l'on peut écrire et rencontrer des amis et parler en toute liberté, je dirai même volontiers de nos divisions, puisque ce n'est pas pour les approfondir et les maintenir, mais au contraire pour les dépasser, du moins pour ne pas s'en effrayer.

C'est donc une suggestion pratique que je fais : créer le plus tôt possible un annuaire de groupes locaux, où chacun soit assuré, quand il passe, de trouver des amis avec qui parler, qui lui apprennent à connaître leur pays avec ses préoccupations, les divisions de courants, etc. Ayant fait cela je crois que nous aurons franchi un grand pas.

Qu'ajouter de plus ? On le voit, en quelques années, de la notion de mise en commun d'une culture, le P. Maydieu était naturellement passé à « l'amitié ». Il faut tout de même souligner cela : le P. Maydieu est l'un de ceux qui ont donné à la S.E.C. son vrai visage, celui de l'amitié précisément. Et il faut peut-être avouer que, lui parti, ce visage se défait, les liens d'amitié se détendent, ou, du moins, semblent moins fortement tissés que lorsque d'un mot, d'un sourire, il nous rappelait à leur exigence.

La dernière Assemblée Générale à laquelle il ait assisté est celle d'octobre 1954. Il s'était toujours montré très ferme sur l'abus que la langue philosophique fait de certains termes qui ont reçu de la conduite chrétienne leur signification la plus éclatante en même temps que la plus précise. Il se refusait à nous laisser employer le mot

« chrétien » dans le sens dégradé d'une qualification historiques. Les mots « civilisation chrétienne » sonnaient ainsi pour lui d'une manière absurde et il se refusait à nous laisser les employer. De même une controverse assez vive l'opposa à notre Secrétaire Général qui mêlait un peu confusément la charité et la tolérance :

Historiquement je ne suis pas tellement sûr qu'une intention de charité soit à l'origine de la tolérance; on trouverait aussi des intentions de charité qui seraient à l'origine de l'intolérance. Je prends un simple exemple. Selon la *Somme* de saint Thomas — qui représente une certaine interprétation de la charité — un des devoirs de la charité c'est de corriger ses frères. Cela ne marque pas une très grande tolérance; et pourtant cela représente une ligne continue, je crois, de la conscience de la charité. En deuxième lieu, il me semble que dans des rencontres comme les nôtres, qui représentent différentes tendances et différentes préoccupations, il est important que ne soient pas employés des mots qui prêtent à équivoque pour une des tendances que nous représentons. Je me souviens qu'il y a quelque temps quelqu'un d'entre nous a demandé qu'on ne parlât plus de « rideau de fer ». Or actuellement, un point délicat pour les chrétiens, de confession protestante ou de confession catholique, c'est précisément l'usage de ce mot de « charité », qui a été extrêmement rabaissé. Il est donc important de signaler que puisque, historiquement, on peut dire aussi bien l'un que l'autre, on soit alerté et qu'on n'emploie pas ce mot de « charité » de façon ambiguë.

... Tolérance est pris ici dans un sens fort déplaisant. Tout à l'heure, c'était avec un peu d'humour que je parlais de la tolérance qui incite à corriger ses frères. Je crois plutôt que la tolérance naît d'un sentiment de condescendance, de supériorité qui me semble être la négation d'une intention de charité...

Les derniers mots que le P. Maydieu prononça au cours de cette Assemblée furent, comme à l'accoutumée,

des mots d'action, d'énergie, de courage et d'espoir. Une controverse s'étant élevée sur la nature de notre action, ses limites, ses possibilités, il intervenait :

S'il y a dans la Société des tendances différentes, il faut bien s'attendre à ce que des gens refusent de participer à une action. Il se fera peut-être un choix parmi nous; cela s'est passé déjà à Paris, il y a deux ans. Vous évoquiez Goebbels, ce matin. Je ne partage pas l'opinion de certains. En effet, l'erreur absolue, je le pense comme vous, n'est pas possible; mais il n'empêche qu'à propos de Goebbels, si l'on avait protesté, certains seraient partis, à cette époque-là, et ce n'aurait peut-être pas été une mauvaise chose.

C'est que, si profonde que soit sa décision de surmonter le désaccord, si grande la générosité qui le portait à ne pas se laisser arrêter par les premières hostilités, il n'y avait pas dans l'esprit du P. Maydieu la moindre hésitation sur le choix qu'il convient de faire entre le Bien et le Mal. Et peut-être est-ce cette ferme détermination qui en 1942, lorsque je le recontrai pour la première fois, lui faisait le regard si clair qu'il posait du haut du couvent de Latour-Maubourg sur Paris occupé, et si calme le visage que je ne peux pas oublier.

JEAN LESCURE.

Au nom d'une philosophie consciente, le dialogue était la trame même de la vie du P. Maydieu.

L'âme du dialogue

S'IL est une chose dont le P. Maydieu avait une profonde horreur c'est bien du monologue. Le dialogue était son moyen d'expression naturel : religieux, philosophique ou simplement amical, il n'avait pas son pareil pour le susciter, le conduire et l'animer. Prêtre, héritier des traditions séculaires de l'Église catholique, la forme de son apostolat n'était pas une solitude satisfaite, soucieuse avant tout de sa propre pureté, ni le repliement sur l'héritage du passé, si prestigieux qu'il puisse être, mais un constant dialogue avec l'incroyant, avec le monde moderne dans ses manifestations en apparence les plus étrangères sinon les plus opposées à la parole chrétienne — mécanisme industriel, science positive et épistémologie positiviste, socialisme agnostique ou doctrinalement athée — avec les différentes confessions chrétiennes (protestants ou quakers, orthodoxes, anglicans) ainsi qu'avec les visages différents pris par le catholicisme à travers le monde. De ce dialogue

jamais interrompu, *La Vie Intellectuelle*, qu'il dirigea pendant des années avec un admirable dynamisme, les *Cahiers de Rencontres*, ses œuvres philosophiques et religieuses — *Les Béatitudes, Le Christ et le Monde, Le désaccord, Le Catéchisme pour aujourd'hui* — son activité de prédicateur, le développement sur son instigation des messes dialoguées entre le célébrant et l'assistance, comme les contacts humains qu'il sut entretenir avec les gens les plus différents par leur formation intellectuelle et leurs convictions politiques nous apportent l'irrécusable témoignage. Mais ces activités religieuses et intellectuelles n'accaparaient pas toute la personnalité du P. Maydieu. L'amitié fut toujours à ses yeux l'une des formes les plus hautes du dialogue. Aucun de ceux qui eurent le bonheur d'être ses amis ne peuvent oublier les conversations qu'ils eurent avec lui — conversations soutenues par l'effort intellectuel le plus intense ou au contraire fort simples et parfois même d'apparence banale mais dans lesquelles toujours l'essentiel se trouvait dit.

Mais s'il nous est impossible d'oublier les discussions qui ont jalonné nos rapports avec le P. Maydieu et si les multiples activités, auxquelles le vouaient la richesse et l'exubérance d'une personnalité exceptionnelle, restent présentes à l'esprit de chacun de nous, nous ne pouvons cependant nous abandonner purement et simplement à ces souvenirs, qui à eux seuls ne peuvent nous livrer le passé qu'en tant qu'aboli, dépassé, séparé de notre présent, trahissant ainsi cette amitié qui reste vivante en nous ; il ne nous est pas possible non plus de nous borner à passer en revue les activités si diverses qui furent ses moyens d'expression, à moins de renoncer à comprendre ce que fut sa personnalité véritable

t à voir comment tous les actes qu'il a accomplis au ours de sa vie dérivaient de cette source unique, l'exrimaient et s'ordonnaient par rapport à elle. Mais n'aous-nous pas vu que les multiples activités auxquelles s'était consacré trouvaient leur unité et leur principe 'organisation dans cette démarche spécifique de l'esprit u'est le dialogue. Elles apparaissent alors comme les ormes diverses dans lesquelles se manifeste tour à tour ne attitude d'esprit *une* qui reste fondamentalement même malgré les différences au travers et au moyen esquelles elle s'est exprimée. Aussi faudrait-il, pour omprendre ce que fut vraiment le P. Maydieu, ne pas e contenter d'énumérer les activités auxquelles il s'est onsacré, les centres d'intérêt qui ont capté son attenon et les qualités éclatantes déployées par lui dans out ce qu'il faisait, mais se placer dans une perspective roprement philosophique (...).

Ce n'est pas seulement en le nommant et en parlant xpressément de lui qu'on peut témoigner de sa préence parmi nous. En reprenant et en poursuivant avec Être et la réflexion philosophique, le dialogue dans equel nous ont introduits son amitié et sa parole et qu'il nena et anima toute sa vie avec une persévérance et ne patience admirables, nous attestons aussi que son mitié et sa présence restent vivantes dans notre cœur t dans notre esprit. Mais surtout, nous nous plaçons ans une perspective où nous pouvons espérer comprenre ce qui, au premier abord, nous avait dérouté en lui. En effet, en découvrant que le langage n'est dialogue ue parce qu'il est déchirement et que le dialogue, pour ester ce qu'il est, doit se multiplier lui-même indéfinihent, nous comprenons maintenant en face du P. Maylieu ce que nous n'avions fait jusqu'ici que pressentir

obscurément, à savoir que la multiplicité même et l'hétérogénéité de ses activités, comme les aspects divers presque contradictoires de sa personnalité, ne s'opposent pas à l'unité rigoureuse que nous devinons sous elle, mais qu'au contraire elles en sont l'accomplissement et la manifestation la plus authentique. Car le P. Maydieu, en homme du dialogue, loin de fuir le déchirement et la brisure du Monde moderne, l'a assumé, et même recherché, faisant de la rupture, qui est l'âme du dialogue, un lien assurant la continuité entre les dialogues discontinus, qu'elle rend possible. C'est cette acceptation globale du déchirement qui l'a fait se tourner vers tous les aspects de notre époque nés de l'écroulement survenu vers la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, de la grande Chrétienté occidentale qui depuis le haut Moyen-Age donnait une forme à notre culture : le mécanisme industriel et le positivisme scientifique, l'organisation marxiste de l'économie et de la Société, réponse à cette transformation des conditions de l'existence sociale, l'agnosticisme et l'athéisme dogmatiques liés à la disparition de la vision religieuse du monde, enfin le renouvellement et la transformation de l'attitude et de la pensée chrétienne en face de tous ces bouleversements. Mais comme le mouvement qui le portait vers eux était le dialogue, dans le respect de la différence et de la contradiction, il a cherché à les comprendre avant de les critiquer et de les réfuter. Étant authentiquement homme de la parole et du dialogue, il a vécu le langage dans son déchirement, au lieu de l'utiliser pour oublier la brisure, la différence et le désaccord qui le constituent, et le détruire de la sorte lui-même. Il a écouté ainsi au travers de tout ce qui s'opposait à la plus ancienne tradition chrétienne,

l'écho du processus verbal qui est l'Être et où le chrétien saisit l'action créatrice de Dieu — puissance poétique manifestée par tout le donné et irréductible à lui — et dans la parole et le dialogue il en a porté témoignage et l'a manifesté. Ce faisant, loin de renier la pensée chrétienne, il s'est attaché à elle par les liens d'une fidélité authentiquement créatrice : car cette pensée est dans son essence même, dialogue. Car les livres saints du Christianisme, l'Ancien et le Nouveau Testament, ne sont rien d'autre que le témoignage du dialogue de Dieu avec son peuple d'abord, puis, par l'incarnation et la mort du Christ, avec l'humanité entière. D'ailleurs Dieu, par le mystère de la Sainte Trinité, se dévoile comme étant en lui-même dialogue. Aussi l'existence du R. P. Maydieu comme dialogue avec la voix de Dieu, dont l'écho retentissait pour lui au travers de la diversité des aspects du monde, est à la fois un témoignage de fidélité au Christianisme et d'accomplissement philosophique — il n'y avait d'ailleurs pour lui d'accomplissement philosophique que dans et par la fidélité à la foi chrétienne. Sa vie est donc exemplaire pour les chrétiens comme pour les incroyants hantés par la réflexion philosophique.

CHARLES DELLOYE.

Eric Weil aurait été heureux de parler de la philosophie du P. Maydieu, dont les notes qui nous restent ne sont malheureusement pas publiables. Il avait promis sa contribution, mais n'a pas pu la donner empêché qu'il en est par une longue maladie. Nous espérons qu'à son rétablissement il pourra nous faire partager ce souvenir.

VI. — « LE CHRIST M'A SUPPRIMÉ TOUTE FRONTIÈRE »

Autant le P. Maydieu fut ouvert et accueillant à tous les apports d'au delà les frontières confessionnelles ou nationales, autant il se refusa à escamoter les désaccords et à transiger sur la vérité de la foi catholique.

Dans ses rencontres avec ses amis réformés, le P. Maydieu fut le témoin d'une foi intransigeante. *Jamais il n'oublia, il ne cessa jamais de dire à ses interlocuteurs que dans ce dialogue* « nul individu catholique ne peut avoir raison par lui-même, mais n'a d'autre mission que de rappeler comment la foi de chacun est mesurée et réglée par la foi du Peuple de Dieu tout entier, de l'Église » (Chrétiens en quête de l'unité : la route barrée, La Vie Intellectuelle, *mai 1953, p. 15*). *Il sut d'expérience et rendit témoignage à ses amis qu'* « un catholique dont la foi catholique ne fait qu'un avec la foi en Jésus-Christ sent tout au long de sa vie croître la foi en son Église comme il voit croître sa foi en Jésus-Christ » (*p. 17*). *A l'irénisme indulgent et au compromis amiable, le P. Maydieu préféra toujours le dialogue loyal et dur dans la vérité totale :*

Si la destruction de l'unité est un mal dont il ne peut se consoler, le chrétien doit reconnaître qu'il y aurait mal pire encore : une réconciliation équivoque. Cette rupture, vieille de quatre siècles maintenant, nul des chrétiens nés en ce siècle ne l'a voulue. Certains d'entre nous ont rencontré le Christ dans l'Église catholique; certains l'ont rencontré dans la Réforme. Il ne s'agit pas en ce moment de discuter sur l'une et l'autre rencontre. Nous savons les uns et les autres que dans les deux cas cette rencontre a ses conditions d'authenticité, et d'abord celle-là, qui est la première de toutes, que le Christ en est le Maître. « C'est moi qui vous ai choisis, ce n'est pas vous qui m'avez choisi. » Le chrétien qui rencontre Jésus-Christ doit reconnaître l'initiative du Seigneur. Sans doute il met toute sa liberté, il confirme même et accroît sa liberté dans la foi en Jésus-Christ, mais à condition de reconnaître que c'est le Christ qui donne ses normes à cette foi. Les uns à leur façon dans l'Église catholique, les autres à la leur dans la Réforme, nous avons tous reconnu ce primat de Jésus-Christ, et c'est cette reconnaissance qui nous réunit ce soir. Or, une réconciliation dans l'équivoque porterait atteinte à ce primat. Là où il n'y a pas une vérité totale, Jésus-Christ ne commande plus, et il n'y aurait plus vérité totale si nous nous trompions, si nous nous faisions illusion sur ce que nous pensons les uns et les autres. C'est donc notre bien commun que nous défendons ensemble

lorsque nous préférons la brisure apparente à une réconciliation qui ne serait qu'apparente. Nous sommes plus près de l'unité, lorsque, séparés en réalité, nous le savons, que lorsque nous nous illusionnons et croyons faussement être « uns » (pp. 12-13).

Mais c'est justement cette fidélité irréductible au plus profond de soi-même, c'est-à-dire sa foi à Jésus-Christ vécue dans l'Église, qui lui donna de recevoir sans nulle réticence l'apport chrétien de ses frères séparés.

Catholique vraiment catholique, le P. Maydieu sut et vécut si profondément l'unité universelle de l'Église que la découverte de la diversité des « catholicismes », loin de le décontenancer, ne put être pour lui qu'une occasion de mieux comprendre :

Au long de l'histoire, chaque peuple a ses problèmes propres et ses difficultés particulières ; les chrétiens de chaque pays ont eu à y faire face avec les dons que leur tempérament met au service de leur foi. Les questions propres au catholicisme d'un pays, celles qui nous révéleront sa différenciation dans le catholicisme universel, seront celles qui nous révéleront la situation à laquelle les catholiques de ce pays ont eu à faire face avec leurs dons propres. (...)

Les uns et les autres en chaque pays ont tenté de vivre totalement leur vie humaine et leur foi catholique. Cet effort, utilisant les moyens dont ils dispo-

saient, a suscité cette diversité dans le catholicisme qui demeure cependant universel et unique.

A l'étudier, cette diversité manifeste d'infinies richesses. D'abord la liberté essentielle à la foi chrétienne qui lui permet d'inventer, dans une fidélité totale à la Parole de Dieu et à l'enseignement du Magistère, une diversité telle que même des différences de confessions n'arrivent pas toujours à l'égaler. Pourtant c'est bien la même foi qui s'exprime dans le même Credo *et se vit dans une seule Eglise. Mais telle est la liberté de Jésus-Christ (pp. 12-13).*

Cette liberté de Jésus-Christ, le P. Maydieu l'aima de toute l'intelligence de sa foi. Il ne fut point choqué par les différences de structures ou de comportements. Il n'eut pas la démangeaison de faire la leçon aux catholiques étrangers. Il s'appliqua d'abord et surtout à les interroger dans l'espoir, souvent comblé, qu'ils eussent quelque chose à nous dire.

La correction fraternelle et le dialogue ne sont féconds que s'ils procèdent d'une connaissance interne du catholicisme dans le pays que l'on visite. Or on ne parvient à cette connaissance que lorsqu'on s'interroge en la langue du pays. Par langue on ne signifie pas seulement l'idiome dont ils se servent, mais aussi et surtout les questions que les catholiques de chaque pays sont amenés à se poser sur eux-mêmes. Interroger à la française sur la vie chré-

tienne en autre lieu que la France ne vaut pas mieux que d'entendre sur la vie chrétienne en France des questions typiquement allemandes, irlandaises, espagnoles ou italiennes (p. 11).

Lorsqu'à Cork il assista à une messe solennelle peu semblable aux « messes de Notre-Dame » ou aux messes de Saint-Séverin, il ne s'agit pas pour le P. Maydieu de juger, mais de pénétrer un monde qui lui était encore étranger. « L'Irlande lutte depuis quatre siècles et plus pour la foi en l'Eucharistie ; l'enseignement de la messe y a peut-être trouvé, pour se faire comprendre, d'autres chemins secrets qu'une liturgie impeccable » (pp. 10-11).

C'est ainsi qu'il rencontra en toute sympathie les « catholicismes » si divers de l'Église qui est en Espagne et aux États-Unis, en Grande-Bretagne et au Mexique, en Italie, en Allemagne, au Canada, en Hollande, au Vietnam, en Belgique, en Suisse, en Afrique..., et qu'il trouva toujours qu'ils avaient « quelque chose à nous dire ».

L'Allemagne

Le P. Maydieu n'était pas un homme banal. Il préféra toujours l'effort inachevé aux copies conformes, et les hommes aux catégories. Il était trop possédé de la vérité pour jamais prétendre la « posséder ». Car sa vérité ne fut jamais un système, mais toujours Jésus-Christ en personne. C'est pourquoi il a vécu, jusqu'au dernier souffle, en homme libre — ouvert à toute la vie du « monde qui se fait tous les jours », sans craindre ni esquiver les mises en question inattendues qui sont la condition de la croissance. Ce n'est que dans cette perspective personnelle, fondée dans une foi qui exige aussi bien la fidélité à la liberté que l'ouverture à l'univers, qu'il est possible d'entendre l'attitude du P. Maydieu face à l'Allemagne.

La trouvaille profonde de sa vie fut sans doute de découvrir comme le désaccord peut être fécond. Il préféra toujours à la cour de ceux qu'il savait abonder dans son sens, les rencontres dont il pouvait espérer une intelligence nouvelle, une critique valable de ses opinions et les éléments d'une réflexion à neuf. Il n'était donc point travaillé par la démangeaison de qualifier l'Allemagne de « bonne » ou de « mauvaise » selon le degré de perfection ou de privation de la vertu absolue qu'est la ressemblance à l'archétype français.

Non point, certes, que le P. Maydieu ait été peu français ou qu'il ait peu aimé la France. Il n'était pas besoin de cinq minutes de conversation pour savoir une fois pour toutes que cet esprit ne pouvait être issu que

du sol de Gascogne ni avoir mûri que sous le soleil de France. Tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher cet ami, doivent à l'expérience de son amitié de mieux connaître la qualité française et de mieux aimer la France. Le P. Maydieu ne cacha jamais sa prédilection pour son pays. S'il n'était pas nationaliste, ce ne fut pas faute d'être patriote. Résistant de la première heure, il fut, en payant fort coûteusement de sa personne, tout simplement fidèle à toute sa vie.

Seulement, loin d'en vouloir à l'étranger de n'être pas le portrait tout craché du compatriote, il était heureux de rencontrer l'autre. Ce n'est pas en dépit mais précisément en raison des différences et des divergences que le P. Maydieu attacha tant de prix à la rencontre franco-allemande. Trop intelligent pour s'arrêter béatement à la constatation réconfortante que les Allemands sont des hommes comme les autres, et trop chrétien pour être jamais hanté par la question des pauvres de cœur : *Comment peut-on aimer un Allemand?* le P. Maydieu trouvait le dialogue franco-allemand prodigieusement intéressant — comme la conversation entre des frères dissemblables et qui ont donc effectivement quelque chose à se dire. Ce n'est pas par hasard qu'il fut, dès sa création, présent au *Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle*. Cet effort pour un dialogue lui tenait intensément au cœur : il répondait à son intuition la plus personnelle et à sa préoccupation la plus constante.

Mais il lui tenait aussi essentiellement au cœur que ce dialogue de la France d'aujourd'hui avec l'Allemagne d'aujourd'hui fût mené au niveau du monde d'aujourd'hui et de demain. La grande entreprise de l'animateur de *La Vie Intellectuelle* ne fut-elle pas de rompre les moules vieillis ou vieillissants, afin que les chrétiens de notre temps soient amenés à confronter leur foi avec les événements contemporains, au lieu de s'entêter dans l'actualité d'avant-hier? Grand voyageur, et voyageur

toujours jeune, le P. Maydieu n'a jamais cessé d'apprendre le monde. En ces derniers temps surtout, il n'abordait plus aucune question sans la situer d'emblée dans sa dimension mondiale. Il récusa donc toujours plus nettement l'imagerie vieillotte du « couple France-Allemagne » dont les tenants tendent à prendre les querelles de ménage et les espoirs d'idylle excessivement au sérieux, comme si nous étions encore le nombril du monde. Le P. Maydieu savait que la France et l'Allemagne ne seront vraies et grandes que dans la mesure où elles reconnaîtront leur place dans le monde, et leur tâche pour le genre humain.

C'est dans le même esprit que le P. Maydieu entreprit, ces dernières années, d'apprendre aux catholiques français ce que les catholiques étrangers ont à leur dire. Il connaissait trop bien et il aimait trop fort le Seigneur Jésus pour succomber à la tentation de réduire l'imitation du Christ à l'imitation du catholicisme français. Il était convaincu qu' « à mieux connaître le catholicisme en pays étrangers les catholiques de France apprendront à être plus catholiques et à mieux tenir dans le catholicisme le rôle que l'on attend des Français ». C'est par l'enquête sur le catholicisme en Allemagne qu'il a commencé cette grande entreprise ; c'est la seule, parmi les nombreuses enquêtes mises en route, qu'il lui ait été donné d'achever, au sommet d'une vie accomplie bien avant le déclin. (Cf. *Allemagne*, juin-juillet 1955.)

JEAN THOMAS.

En juin 1948, dans le bureau de Mounier, 27, rue Jacob, une réunion. Son objet : la création d'une association dont le but serait de « faire progresser la con-

naissance de l'Allemagne en France, la connaissance de la France en Allemagne et de soutenir dans leur lutte contre les éléments résiduels et renaissants du nazisme les Allemands disposés à participer à un travail de reconstruction dans la communauté internationale ». Laborieusement, on lui trouve un nom : « Comité Français d'Échanges avec l'Allemagne Nouvelle ».

Parmi les présents, une soutane blanche. Le P. Maydieu avait immédiatement répondu à l'invitation de Mounier. Souriant, n'intervenant que peu, mais toujours pour apporter un élément solide au débat, il fut de ceux qui insistaient le plus sur l'idée de *l'échange*, c'est-à-dire sur la nécessité d'abandonner toute notion pharisienne de supériorité morale française, de « rééducation » de toute l'Allemagne. Il fut du Comité d'initiative, puis, jusqu'à sa disparition, du Comité directeur de l'association. Oh, ce n'était certes pas le membre le plus assidu et nous avons bien ri de le voir apparaître, après une longue absence, le lendemain de la publication dans *La Vie Intellectuelle* d'un article de lui reprochant à certains chrétiens de laisser figurer leur nom à la direction d'organismes dont ils ne suivaient pas les activités. Mais, si nous avons ri — et lui avec nous — c'est que, malgré son « irrégularité » due à un excès d'occupations plus essentielles, nous n'avons jamais cessé de le sentir avec nous. Et surtout, il était toujours disponible, c'est-à-dire que nous pouvions toujours lui demander un service, une intervention pour le Comité ou pour tel Allemand dans l'embarras. Mounier a disparu en 1950. Le P. Maydieu cinq ans plus tard. Après avoir été privé de son inspirateur et de son guide, le Comité vient de perdre encore un peu plus de sa substance.

ALFRED GROSSER.

La Grande-Bretagne

Je l'ai rencontré pour la première fois pendant l'été de 1945 au 29 du boulevard Latour-Maubourg, qui était alors — comme actuellement — le centre parisien de nombreuses activités dominicaines. Il était sorti de la Résistance une année auparavant, après avoir passé plusieurs mois en prison. Je me souviens de son beau regard, de son rire communicatif et de la vivacité gasconne de sa conversation. Il m'invita à donner une causerie à l'une des réunions dominicales de Latour-Maubourg, ce que je fis dans un français médiocre. J'ai parlé, si je me souviens bien, des développements chrétiens de la pensée et de la littérature anglaises durant les années de guerre.

Le P. Maydieu était conscient de la transformation rapide du monde et désireux que ce changement se fît en accord avec l'amour du Christ. Il ne croyait pas d'abord en la « civilisation chrétienne », aux « politiques chrétiennes », ni même aux « principes chrétiens ». Il croyait au Christ. Sa foi était la première et la dernière fidélité à une personne. Le seul drapeau dont il voulait porter les couleurs était la Croix. Beaucoup de choses — de bonnes choses — devaient en découler : art, philosophie, organisation sociale et politique. Mais elles n'étaient pas nécessaires, ni salvatrices, comme l'était la foi au Christ. Par toutes ses attaches naturelles le P. Maydieu appartenait à la grande bourgeoisie.

Sa famille, dont il avait la responsabilité depuis la mort de son frère et de son beau-frère, tués dans un accident d'auto et celle de son père survenue peu après, est l'une des plus connues de Bordeaux. A le voir entouré de tous ses neveux et nièces et d'un nombre croissant de petits-neveux et de petites-nièces, on saisissait combien il avait un sens réel et fort de cette responsabilité. Il aimait la vie et était attaché aux décors traditionnels. Mais au delà de ces choses il était dépouillé comme un athlète.

Dès septembre 1945, il vint et revint en Angleterre et vit beaucoup de monde. Barbara Ward, Antonia White et Richard O'Sullivan étaient de ses amis. Je le conduisis dans le Sussex pour lui faire rencontrer Hilaire Belloc et l'évêque de Chichester ; il demeura chez ses frères dominicains à Oxford et Édimbourg. Il alla aussi en Irlande avec son ami intime, le P. Dubarle. Au cours de deux voyages au moins il demeura chez Anthony Bertram qu'il avait bien connu à Paris. Partout il était un hôte parfait, apparemment infatigable jusqu'à ce que brusquement il déclarât qu'il avait absolument besoin de dormir. Je me souviens qu'une fois au Garrick Club il resta étendu sur un divan la plus grande partie de l'après-midi.

Une phrase de lui me revient à la mémoire : « Dites-moi, car nous sommes frères dans le Christ... », et d'un certain côté « frère » lui convenait mieux que « père ». Je n'ai jamais connu personne qui sût, comme lui, me donner le sentiment de la fraternité dans le Christ. En dépit de son activité sans bornes, il fut, profondément homme de prière. Tout à coup, s'asseyant près du feu il lui arrivait de s'écrier : « On va prier », alors, tels que nous étions, sans cérémonie et sans façon nous disions ensemble Vêpres et Complies. Son humeur

passait du grave au gai avec une étonnante rapidité. Je me souviens d'un matin où je lui servais la messe au milieu des montagnes du Lake District (à la messe sa piété vous entraînait loin du monde). Comme nous sortions de l'église il s'écria soudain : « Chacun de nous maintenant va déclamer quelque chose aux bourgeois de Penrith, vous du Shakespeare, moi du Corneille. »

En Angleterre, il parla à de nombreuses associations et lors de sa dernière visite je m'arrangeai pour qu'il pût, à l'occasion d'un week-end, faire une retraite à la Newman Association. Il désirait beaucoup dire une messe dialoguée, l'autorisation lui en fut refusée. La nouvelle nous parvint assez tard, il était près de moi à ce moment. J'étais exaspéré, mais le P. Maydieu, imperturbable, déclara : « Alors on va chanter la messe. » Chanter ce qu'il ne nous était pas permis de dire, voilà une interprétation magistrale de cette décision qui nous avait déconcertés. Le P. Maydieu était un orateur enthousiasmant, pas tant par sa parole que par son rayonnement. Sa simplicité était réelle et enjouée et les sophismes n'avaient pas desséché son intelligence.

Pendant l'été de 1946, nous allâmes ensemble à Bordeaux, nous arrêtant en chemin à Blois, Tours et Poitiers. Il avait des amis partout. Nous avons admiré les merveilleuses fresques de Saint-Savin et je le vois encore consultant son Chaix (dont il ne se séparait jamais) pour être sûr de nous retrouver au bon endroit après nous être séparés quelques heures. Je demeurai chez les siens, à Bordeaux, à proximité de la vieille église décrite par Mauriac dans *Commencements d'une vie*. C'était un bon ami de Mauriac, tous deux typiquement bordelais, exubérants, excessifs même et les mots dé-

passant souvent leur pensée. Mais l'innocence du P. Maydieu était celle des anges, et il souriait toujours des obsessions de Mauriac. La dernière fois, j'ai été avec lui à Arcachon, où les Maydieu avaient leur maison de vacances. C'est là qu'il se reposait quelques jours chaque année, retournant parfois, après avoir dit la messe, dormir plusieurs heures. Je le vois encore assis sous les arbres et bourrant sa pipe. Il aimait beaucoup le tabac de Dunhill. Une fois, au cours d'une retraite d'ordination, il consacra toute une conférence aux vertus de la pipe et à l'équilibre qu'elle communique au fumeur.

Son amabilité était extraordinaire et nullement superficielle. Il allait aux autres parce qu'il les aimait réellement. Son christianisme était spontané, nullement forcé. Il est effrayant de constater dans certains mouvements catholiques que, pour beaucoup, le christianisme spontané est presque contradictoire dans les termes. Ils déclarent que la foi les a libérés, mais c'est visiblement faux. Par contre, le P. Maydieu vivait, ressentait, parlait, pensait et agissait avec la plus entière liberté que j'ai jamais rencontrée chez quiconque. L'obéissance imposait parfois ses limites et ils les observait, mais instinctivement, sans servilité ni abandon. Je suppose que beaucoup trouvaient qu'il était trop dispersé, s'agitant trop, connaissant superficiellement trop de choses, se faisant trop de relations. En tant que directeur de revue ce rayonnement lui portait préjudice; *La Vie Intellectuelle* le reflétait très imparfaitement. Mais l'action et les relations humaines étaient l'essence même de son fatigable apostolat. Sa puissance de travail était prodigieuse, pour s'en rendre compte il n'y avait qu'à entrer dans sa chambre encombrée d'un

fouillis de papiers et de livres. Mais il aimait le travail en équipe, alors qu'un grand directeur de revue croit davantage en sa propre autorité. Bien que reconnu et présent partout en France, peut-être avait-il encore plus de crédit à l'étranger. Il traversa deux fois l'Amérique : une fois le Canada et une fois les États-Unis, parlant pour l'Alliance française. Là-bas et en Irlande, comme en Angleterre, il découvrit un catholicisme dont l'expression était très différente de la sienne. En Irlande ou à Québec, il ne déplorait pas l'obscurantisme de la censure, mais remarqua avec plaisir et se souvint du nombre de ceux qui assistaient aux offices.

Je ne pense pas exagérer en disant que c'est à l'Angleterre qu'il était le plus profondément attaché : à ses traditions, à son charme, à sa tenue.

Ce n'est pas à moi de parler de sa vie de dominicain, mais il suffit d'avoir été l'hôte de Latour-Maubourg pour comprendre combien il faisait partie de cette famille. « Je crois à ma maison », disait-il dans un moment d'impatience quand il se demandait si les ordres religieux remplissaient vraiment leur tâche. Il décida de se faire dominicain dès qu'il comprit, bien que vaguement, ce que c'était. Pour ma part j'aime à penser que les ordres religieux sont l'avant-garde de l'Église et l'on peut dire d'Augustin-Jean Maydieu qu'il fut avant tout un pionnier.

Les secrets de la douleur ne s'expriment pas, ils n'ont qu'une consolation. J'ai parmi mes livres de chevet un ensemble de ses sermons et de ses causeries, mais rien de ce qu'ils contiennent ne m'est aussi cher que cette dédicace : mon nom, puis :

Pour qui le Christ m'a supprimé toute frontière.

ROBERT SPEAIGHT.

L'Italie

Le P. Maydieu, dominicain, nous a laissés brusquement, et à nous, ses amis, il semble que nous ayons perdu un frère aîné, un frère qui savait faire oublier son droit d'aînesse d'homme d'Église et d'homme d'étude pour se mettre avec une immense simplicité à la portée de nos faiblesses de laïcs distraits et de notre manque de tension spirituelle.

Théologien et philosophe, il avait sacrifié la passion de la recherche pure et détachée à l'exigence de l'apostolat. Celui qui lit son récent *Catéchisme pour aujourd'hui* — nous souhaitons beaucoup qu'on en fasse bientôt une bonne traduction italienne — y trouvera que la vérité la plus haute, l'aspect le plus sublime de l'édifice spéculatif chrétien a été transcrit dans le langage du laïc qui se tient à la porte, qui cherche mais n'est pas encore au centre du rayonnement éternel de la sagesse et de la bonté. Ce laïc, cet homme cultivé et ignorant, se sent pris par la main et catéchisé avec une simplicité affectueuse et fraternelle, avec une connaissance rare des préoccupations dominantes empâtées de contingences et en quelque manière toujours imprégnées d'éternité.

La Revue à laquelle le P. Maydieu avait donné tant de lui-même, *La Vie Intellectuelle,* est à son tour un constant dialogue entre le christianisme éternel et les problèmes de l'heure; les amis savent que la passion de

l'unité, la conscience d'un nécessaire et incessant combat contre la désagrégation du monde et de la culture, le souci de faire éclater les frontières à l'intérieur de la catholicité, animaient, surtout ces dernières années, l'activité inlassable du P. Maydieu. Ses récents articles sur l' « unité » publiés dans les *Cahiers des Universitaires catholiques français* le confirmeraient s'il en était besoin.

Quelques cahiers destinés à étudier l'esprit et les formes, nombreuses dans l'unité, de la spiritualité et de la vie catholique dans les principales nations européennes, sortiront bientôt. Le Cahier italien était presque terminé; hommes d'étude et religieux de toutes les parties de l'Italie avaient envoyé leur contribution. *Vita sociale* y avait contribué également avec un travail du Dr Spartaco Lucarini sur « Les catholiques du risque ». Un Cahier allemand devait être publié. Nous souhaitons que cette magnifique initiative trouve de dignes continuateurs parmi les amis les plus intimes du P. Maydieu, à la maison des dominicains français, qui a pour symbole le cerf assoiffé de Dieu.

Peu de temps avant de mourir, à Bordeaux sa ville natale, le P. Maydieu avait encore rappelé à ses amis une promesse qu'il leur avait faite et qu'il aurait tenté de remplir : consacrer quinze années de sa vie à confronter la pensée de Hegel à celle de saint Thomas d'Aquin qui était la sienne. La promesse, l'engagement assumé par un homme prodigue de ses énergies généreuses est léguée à ses amis, à ses frères en religion.

ETTORE PASSERIN D'ENTRÈVES.

(Cf. la Revue *Vita Sociale*, de mai-juillet 1955.)

A l'occasion de la mort du P. Maydieu, La Vie Intellectuelle *a reçu le télégramme suivant de M. Giovanni Gronchi, président de la République italienne :*

PROFONDÉMENT attristé par la disparition du R. P. Maydieu, je m'associe de tout cœur à la peine de ceux qui connurent et apprécièrent ses vertus éminentes et sa noble intelligence.

Le Viet-Nam

Il faut bien le reconnaître, il semble qu'au départ, le P. Maydieu n'était pas spécialement préparé à comprendre les problèmes vietnamiens.

Je veux dire que les événements de 1945, qui ont brusquement porté la question vietnamienne à la température d'une urgence impérieuse, n'ont pas trouvé le P. Maydieu en possession d'une information précise et étendue sur les choses et les hommes de ce pays. C'est justement, nous semble-t-il, ce qui souligne remarquablement les titres du Père à l'amitié respectueuse et au souvenir fidèle des Vietnamiens qui l'ont approché durant les dix dernières années de sa vie.

Le P. Maydieu sans être un spécialiste des questions d'Extrême-Orient, le P. Maydieu tout en nourrissant un profond amour pour son pays, en souhaitant ardemment la gloire de son pays, petit à petit a découvert l'existence propre du Vietnam, s'est acquis l'intelligence de ce « vouloir vivre » authentique qui s'exprimait dans la lutte pour l'indépendance, et très rapidement a défini — hélas! bien avant les autorités responsables — les principes d'un nouvel et durable aménagement des relations franco-vietnamiennes. Simplement parce que le P. Maydieu était intelligent et honnête — je veux dire qu'il avait cette ouverture de l'esprit et du cœur qui permet l'accueil. Plus encore, il avait la curiosité, la passion des autres. Mais à la différence de plusieurs qui ne peuvent sympathiser avec l'étranger qu'à la condition d'ouvrir le procès de leur propre patrie, le P. Maydieu rêvait de relations cordiales, dans la vérité,

d'une communauté de peuples où chacun serait honoré selon ses propres mérites. S'il ne taisait rien des fautes de son pays, le P. Maydieu gardait justement cette fierté de sa race — qui paraissait de bon aloi, gage de sincérité, aux Vietnamiens de ses amis.

Certes, après 1945 le P. Maydieu avait renoncé bien vite aux conceptions généreuses mais peu réalistes qui lui avaient quelques années auparavant inspiré le désir d'une série d'articles : L'Indochine, terre française. Mais quand il eut découvert le Viet-nam historique — et quand il fut informé de tant d'erreurs commises, il sut garder l'équilibre de son jugement, la justesse de ses attitudes d'âmes, professant qu'un Français se sait solidaire de son pays pour le bien et pour le mal, ne peut ni renier sa patrie, ni l'exalter inconsidérément, mais s'efforcer de prendre ses responsabilités... Il fallait désormais se faire les amis, les alliés de la cause de l'indépendance, sans pour autant condamner indistinctement l'œuvre accomplie au Vietnam. Le P. Maydieu aperçut très vite la signification réelle de la guerre qui ensanglantait le Vietnam. Non seulement il donna l'alarme, mais il avertit l'opinion de ne pas se méprendre et que le risque était grave si la guerre était interprétée comme une simple répression de rebelles... D'autres éléments étaient en jeu que l'ordre colonial et l'ordre marxiste. Le Vietnam historique, à travers des luttes effroyables, cherchait à renaître.

Le P. Maydieu n'a pas été suivi, j'entends sur le plan de l'efficacité — sinon avec des années de retard. Et c'était trop tard. Mais il a été compris très vite des plus clairvoyants parmi ceux qui pensaient le problème. Et les Vietnamiens se souviendront qu'il était déjà de leurs amis, en un temps où un Français paraissait suspect s'il entrait dans leurs vues.

Saïgon, 9 décembre 1955.

Dô Minh-Dong.

L'Afrique

Pour un homme dont la mission est souvent de contester certaines traditions ou pseudo-valeurs du milieu social où il est condamné à vivre, l'amitié correspond à une exigence profonde et parfois violente. Il faut qu'elle soit de qualité pour répondre à plusieurs besoins : la détente, la confrontation dans la bonne foi, la consultation et même la culture.

La joie la plus accessible avec le Père quand on avait la chance de le rencontrer (car il était toujours disponible dès lors qu'on arrivait à le joindre) c'est celle de la conversation détendue. Que d'heures délicieuses on peut alors passer avec lui. Rien ne lui est étranger : depuis les événements politiques jusqu'aux événements scientifiques — de la vie des peuples dits païens — jusqu'à l'art moderne. En passant s'il vous arrive de lui citer une personnalité qu'il ait connue, il vous en fera le portrait avec tant d'esprit et de juvénile gaîté qu'on regrette qu'il ne se soit pas diverti à écrire des portraits. Il est vrai qu'il y manquerait un rien dans l'intonation, dans la façon de rapporter fidèlement des conversations. Mais tout cela indique déjà quel amour il avait des hommes. Car ses récits, ses évocations comme ses discussions d'idées étaient toujours illuminées de ce sourire radieux et indescriptible et où il mettait toute son âme, sa foi et son invincible espérance. Comment dire l'impression que donnait ce sourire d'un homme à la sensibilité exquise, qui savait apprécier un bon

dîner, une œuvre d'art, une pensée scientifique comme la meilleure qualité humaine du partenaire ? Il avait le don, dit-on, de rendre intelligents les plus bêtes. Sans doute. Il avait surtout le don surprenant d'amener le plus récalcitrant à révéler ses plus belles qualités, de rendre une situation humaine par l'angle le plus noble où il savait l'aborder. Simple et nu, réduit dans l'intimité au seul amour des hommes et de la beauté, le Père était douceur, esprit et noblesse. Mais une noblesse née de la réflexion. Son amour de la patrie, de sa civilisation, comme la vigueur de sa foi ne furent si admirables que parce que sa fidélité s'éprouvait quotidiennement au contact des patries, civilisations ou fois différentes. Il était aussi éloigné du chauvinisme mesquin et aveugle que de la démission ou du complexe. Ce n'est pas sans raison qu'il consacra un ouvrage aux vertus du désaccord. Il n'aimait pas la tolérance et savait cueillir les fruits du désaccord au niveau de « ces positions où tout l'être est engagé, où s'affrontent nos raisons de vivre et les choix de nos destins ». La tolérance, par contre, n'est que mollesse d'esprit. Elle peut supposer une certaine dose de mépris pour le prochain. Là où le mépris est blâmable, l'indifférence l'est également. Nul être n'est sans intérêt pour un chrétien. Il en avait la conviction, lui qui passa sa vie à rencontrer les êtres les plus différents de lui, mais utiles à la vigueur et au rayonnement de sa foi.

Comment s'étonner alors qu'il eût tant d'amis, et de vrais, parmi les visages les plus éloignés du sien ? On lui était reconnaissant à la fois de savoir respecter la dignité d'autrui et d'installer d'emblée la rencontre et le dialogue au niveau des profondes raisons d'être de chacun. Lui-même vous semblait d'autant plus amical que vous vous révéliez radicalement différent de lui. C'est alors que sans se soucier de convertir à sa foi, sa civilisation, sa nation, il affirmait ses raisons, ses positions fondamentales, accueillait avec une noble simplicité, ce

que votre expérience lui apportait d'enrichissement, rectifiait ses vues, comblait ses lacunes — et vous contraignait à en faire autant, par le spectacle édifiant de sa fidélité au meilleur et de son humilité. Car son humilité vous incitait à n'être fidèle qu'au meilleur et à faire confiance au dialogue et à la raison. Sa présence avait la vertu de faire naître une atmosphère de confiance en l'homme, et suscitait le désir de s'élever au meilleur de soi, de se délester des calculs, des défaitismes, des fatalismes et pessimismes de toutes sortes. Que de fois je l'ai quitté avec l'impression que l'homme est vraiment un prince de l'existence, le sentiment euphorique que rien ne peut atteindre la meilleure part de nous-mêmes.

Je l'ai retrouvé parfois dans diverses rencontres. Combien aisément lorsqu'il prenait la parole il semblait balayer les miasmes de rancœur, de suspicion, qui parfois empestent l'atmosphère des discussions. J'ai admiré, à Venise, à Genève, à Paris que son intervention ramenât le débat des sentiers tortueux où il risquait de s'enliser vers les chemins lumineux et sains à la fois de la réflexion altière et libre.

Il est évident que sa doctrine m'attirait aussi. M'eût-elle séduit autant si je n'avais eu la chance de rencontrer cet homme foncièrement libre de tout jeu d'intérêts, de préjugés et paresse d'esprit, de cet homme qui aimait les hommes, ne vivant que pour les hommes, pour affronter leurs problèmes ? J'en doute. Mais sa philosophie m'attirait. D'autres plus autorisés que moi l'analyseront et apprécieront ici. Je regrette bien que ses multiples déplacements et activités l'aient privé du temps nécessaire à l'élaboration d'une œuvre philosophique complète. Je dois dire cependant qu'à mon sens son rayonnement et son influence étaient plus féconds que ne saurait l'être une œuvre austère bâtie dans le silence et la solitude d'un cabinet de travail.

Ce qui m'a fait aimer cet homme, c'est qu'il était vivant et qu'une discrète et foncière noblesse de pensée

illuminait tous ses actes. On était toujours sûr de trouver auprès de lui un ami clairvoyant et fidèle, un conseiller libre. Quand bien même il ne répondait pas à toutes vos questions, ses réflexes, son attitude générale et quotidienne vous éclairaient sans qu'il le cherchât. Il nous arrivait de rester six ou neuf mois sans nous voir et peut-être sans nous écrire (nous étions libres l'un vis-à-vis de l'autre!) Mais lorsqu'en son absence il m'arrivait de chercher devant une situation insolite, une solution élégante et bien inspirée, je n'avais pas toujours de la peine à découvrir par intuition quelle eût été sa réaction souriante. Il n'aimait pas conseiller du reste, mais bavarder et plaisanter ou discuter selon la gravité du problème.

Il ne conseilllait guère. Enseignait-il du moins? Je ne crois pas. Du moins il ne m'a jamais rien délibérément enseigné. Parfois même il prétendait apprendre de moi. Ce qui était fort possible pour un homme qui savait tirer du fait le plus commun une lumière. Ce que je sais c'est que c'est de sa vitalité normale que j'apprenais le plus. J'aimais l'écouter discuter; j'aimais aussi discuter avec lui des insuffisances de la philosophie ou de la politique bourgeoises et même européennes. C'était alors une joie que la façon dont il savait écouter avec un sourire recueilli tantôt grave, tantôt détendu — puis de temps à autre relever en riant une faiblesse dans mon raisonnement comme pour me permettre d'asseoir plus solidement mon argumentation. Celle-ci achevée, à ma grande surprise souvent, il reconnaissait le bien-fondé de mes griefs et d'un mot élevait le débat à un niveau plus élevé. Il était manifeste que les critiques ne l'atteignaient pas profondément. Cette Europe-là, ou cette bourgeoisie ou cette philosophie, n'était pas celle à laquelle il croyait ou aspirait. Et humblement il vous demandait de l'aider à faire une Europe plus juste, plus libre — à comprendre les autres, leurs différences, — à nourrir sa réflexion et sa foi...

Lorsqu'il vous quittait après un débat, il vous laissait non pas contrarié, vaincu, mais lourd d'une perspective nouvelle qui se dégageait peu à peu non d'un enseignement, je le répète, mais de ses questions, de ses inquiétudes, de son humilité. On avait le sentiment que cet homme-là ne vous refuserait jamais rien. Nourri d'une haute culture européenne, attaché à l'Europe, à la France, à son milieu social, il était moins Européen que chrétien, moins Français que chrétien. Et c'est par le Christ qu'il vivait et méditait sans cesse que cet homme donnait l'impression qu'on ne trouve pas toujours chez les hommes de culture, d'être libre. Jamais il ne consentit à sacrifier le vrai, le noble, le grand à des attaches terrestres, si chères lui fussent-elles.

Hélas! je ne l'ai pas rencontré aussi souvent que j'aurais dû. Je ne m'attendais pas à sa mort et remettais toujours à plus tard le soin d'apprendre davantage de lui.

Il était pour moi, sans que je m'en fusse clairement douté, l'image aimée de la France et de l'Europe.

ALIOUNE DIOP.

Les États-Unis

Les Européens, attentifs à la vague des Américains déferlant sur le continent de leurs origines culturelles, ont des raisons de mettre en doute l'idée que les voyages à l'étranger élargissent l'horizon. A première vue cela peut durcir l'opinion, surtout si l'étranger traverse superficiellement une région qui lui est peu familière ou s'il incline à porter des jugements sommaires sur des preuves insuffisantes. Les Américains ont rencontré des hommes politiques, des journalistes et des voyageurs médiocres, revenant après quelques semaines, et dont les impressions hâtivement acquises n'étaient que le reflet de leurs attitudes précédentes. Nous en connaissons d'autres qui ont passé un été dans une famille française ou qui, ayant voyagé avec un esprit ouvert, s'en sont retournés ayant compris et éprouvant une sympathie sincère.

Dès le début les États-Unis attirèrent les Européens curieux. Les volontaires de la Guerre de l'Indépendance et les réfugiés de la Révolution française ont laissé d'abondants souvenirs de leurs impressions sur la nouvelle nation. L'étude la plus pénétrante sur le gouvernement américain nous vient d'Alexis de Tocqueville et sa *Démocratie en Amérique* reste un guide indispensable pour comprendre la signification politique des États-Unis. Plus récemment nous nous souvenons tous de voyageurs, appartenant surtout au milieu littéraire, qui

n'avaient pas l'objectivité de Tocqueville et qui n'ont retenu de l'Amérique que ce qui s'accordait avec leurs idées toutes faites.

Le P. Maydieu n'était pas de ceux-là. Dès le début il se fit une idée nette de l'étendue du territoire américain et comprit qu'il serait impossible de bien connaître l'Amérique sans saisir la diversité des régions qui la composent. Il était habitué aux disciplines intellectuelles, il prépara son voyage par une étude sérieuse et par la réflexion. Il apporta à l'Amérique son esprit ouvert à la pensée étrangère, sa hiérarchie universaliste des valeurs et sa philosophie de la personne humaine. C'était un patriote, qui avait activement participé à la Résistance, mais qui dès la fin de la guerre avait été en Allemagne pour découvrir comment faire disparaître les cicatrices du conflit. C'était un citoyen du monde dont l'humanisme embrassait tous les peuples et qui se sentait chez lui parmi tous. Il était également à l'aise dans tous les milieux, chez les savants aussi bien que chez les travailleurs. Il était accueillant à tous.

Peu après son arrivée à New-York il fut reçu par un groupe de spécialistes s'intéressant à l'histoire de France. Le P. Maydieu donna une brève causerie puis participa à une discussion animée d'hommes et de femmes de toutes opinions philosophiques. On peut vraiment dire que son charme les conquit tous. Deux soirs plus tard il parla devant un groupe de l'*Association of Catholic Trade Unionists*. Son auditoire était alors exclusivement composé de travailleurs de nombreux syndicats, là encore il fut tout aussi à l'aise et s'intéressa tout autant aux opinions du groupe.

Ce don des contacts humains l'aida dans sa recherche du vrai visage de l'Amérique. Ses amis lui avaient donné des introductions partout : il parla aux professeurs de la *Catholic University of America* et à beaucoup de groupes d'étudiants ; il visita des usines à Detroit et ailleurs ; il donna des conférences aux ouvriers à Chi-

cago et dans d'autres villes ; il eut des entretiens avec le cardinal McIntyre de Los Angeles, l'archevêque de Boston, Mgr Cushing et d'autres dignitaires. Guidé par le P. George Dunne, S.J., qu'il admirait beaucoup, il étudia le problème de l'immigration mexicaine dans le Sud-Ouest ; d'autres amis lui firent visiter les institutions catholiques de New-Orleans, où toutes facilités étaient données aux Noirs en dépit d'un climat social défavorable. Son voyage fut vaste non seulement géographiquement, mais aussi en profondeur. Il avait l'esprit français dans ce qu'il a de meilleur : critique, mais compréhensif et ne s'arrêtant pas aux apparences superficielles des phénomènes sociaux.

Le P. Maydieu vint ici dans un but bien déterminé : inciter des auteurs catholiques américains compétents à écrire un livre sur eux-mêmes et ainsi aider les Européens à comprendre les problèmes et les réalisations du catholicisme en Amérique. Il se rendit rapidement compte de la grande dette contractée par les intellectuels catholiques aux États-Unis à l'égard du catholicisme français. S'il pouvait en douter avant son arrivée il en eut bientôt la preuve par les emprunts des catholiques américains aux sources françaises dans les domaines de la liturgie, de la philosophie et de la théologie et par l'attention avec laquelle ils suivent Claudel, Mauriac et d'autres auteurs littéraires. Mais il venait avec la conviction que cette influence pouvait être réciproque et que les Européens pouvaient trouver des éléments de valeur dans l'expérience du catholicisme américain si seulement on en écrivait l'histoire avec plus de profondeur et de précision que ne le fait habituellement la presse dans ses titres à sensation.

Le P. Maydieu n'était pas un admirateur aveugle de toute organisation humaine. Il comprit la faiblesse intellectuelle du catholicisme américain qui était l'héritage de la condition d'immigrant et de la désapprobation sociale. Il a senti que nos ordres religieux, exception

faite des Jésuites, n'étaient pas, sur la scène contemporaine américaine, à la hauteur de leurs traditions. Il pensait que dans l'éducation des catholiques on consacrait trop d'attention aux études apologétiques et pas assez à l'étude de l'Écriture. En toutes ces matières il avait conscience des exceptions et d'un considérable effort de progrès. Il s'intéressa au problème du maccarthysme alors à son apogée et l'ignorance du danger constatée chez certains membres du clergé le révoltait. En fin de compte il craignait l'*embourgeoisement* de larges groupes de catholiques américains et se demandait si cela n'amènerait pas la création d'une Droite catholique contraire à toute la tradition du catholicisme américain.

Toutefois quand, après huit mois d'observation, il revint à New-York pour mettre en ordre ses impressions, son jugement sur le catholicisme des États-Unis était beaucoup plus favorable qu'à son arrivée.

1. La générosité des Américains l'avait frappé dès l'abord. Il avait entendu dire en Europe que seul un expansionnisme économique égoïste était à la base de l'aide américaine aux populations lointaines. Une fois sur place il regretta vivement d'avoir pris au sérieux cette opinion. Peu à peu il fut convaincu de la sympathie authentique des Américains pour les pauvres et les opprimés des autres pays, et son ami le professeur Debré, qui représentait la France à la Fondation de l'enfance aux Nations Unies, confirma en lui cette impression.

Ce qui lui plut particulièrement ce sont, sous la conduite de la hiérarchie, les efforts des catholiques américains pour dépasser l'aide gouvernementale par la collecte de vêtements et de fonds pour le secours à l'étranger. Il était ici pendant les deux quêtes que l'on fait chaque année dans toutes les églises du pays et resta stupéfait devant l'organisation et les millions de dollars recueillis. Il visita les vastes entrepôts d'où des millions

le tonnes de vêtements, de couvertures, de denrées et le remèdes ont, depuis la guerre, été envoyés chaque mois dans toutes les parties du monde. L'étendue de ces ions le bouleversait, surtout quand il vit que les catholiques américains étaient aussi généreux à l'égard de l'organisation matérielle de l'Église aux États-Unis.

Il apprécia également la générosité dont il fut l'objet durant son séjour. Partout il reçut une hospitalité et un accueil chaleureux. Il aimait à raconter l'histoire amusante qui lui arriva un jour : Tandis qu'il lisait son bréviaire dans la vieille église missionnaire de San Juan Capistrano sur la Côte Pacifique, il fut abordé par plusieurs personnes qui, ayant compris qu'il était étranger, lui offraient de l'argent pour son voyage.

2. La confiance de la jeunesse américaine en soi et en son avenir le frappa. Il croyait que les Américains, contrairement aux Européens, traitaient leurs enfants avec familiarité et une sorte d'égalité. Le P. Maydieu sentait que la génération aînée n'était pas satisfaite de son rôle dans l'histoire et désirait vivement améliorer les chances de la jeunesse, tandis que la jeunesse réagissait avec joie et avec force. Ici aussi il pensait que les catholiques étaient dans le courant de la tradition américaine et c'est comme cela qu'il expliquait leurs lourds sacrifices pour une éducation catholique et des programmes de jeunesse.

3. Le P. Maydieu reconnut que l'une des illusions qu'il avait perdu en Amérique était le préjugé que le peuple est fondamentalement matérialiste. Il comprit que les Américains sont en principe de tendance spiritualiste, mais qu'ils expriment leurs affirmations spirituelles fondamentales de façon maladroite et superficielle. Ceci ajouté à leur prospérité lui expliquait ce mythe du matérialisme américain.

4. Comme beaucoup d'autres le P. Maydieu était frappé par la possibilité pour l'ouvrier américain de participer réellement à l'accroissement du pays. L'ab-

sence de conscience de classe, comme la grande mobilité sociale, excitaient sa curiosité. Il se réjouit de pouvoir constater combien l'Église était respectée dans les milieux ouvriers et la forte proportion de catholiques dans les cadres des syndicats.

5. De plus en plus le clergé américain lui plut, surtout à cause de son esprit missionnaire. Il comprit que cette grande Église remarquablement homogène avait été édifiée par des générations de pauvres immigrants européens débarqués sans le sou sur ces côtes. Ils furent obligés de s'adapter à une culture qui leur apportait une pleine liberté, encore que socialement elle ne fût pas favorable à leurs traditions religieuses. Avec une ténacité remarquable et en étroite collaboration avec leur clergé ils édifièrent péniblement une structure ecclésiastique avec les dons volontaires des pauvres et, pour préserver la foi de millions de nouveaux venus perpétuellement en mouvement, se frayèrent un chemin à travers le pays, dans un effort splendide et généralement couronné de succès. Ce but n'aurait pu être atteint sans l'aide du clergé européen et sans son secours financier. Ainsi ce qui fut accompli reste l'un des grands triomphes du catholicisme moderne. Sociologiquement c'était aussi important, car c'est par l'Église que l'immigrant fut intégré dans cette société démocratique qu'est l'Amérique.

Le P. Maydieu remarqua que presque partout l'Église américaine avait du prestige et jouissait d'un préjugé social favorable. Mais il fut surpris de découvrir que beaucoup de régions étaient encore des pays de mission et que la pauvreté et les privations étaient le lot de beaucoup parmi le clergé du Sud et de l'Ouest. Mais le catholicisme contemporain n'a pas perdu son élan missionnaire qui est poursuivi maintenant avec les méthodes techniques modernes.

Le P. Maydieu quitta les États-Unis heureux de ce que les savants catholiques qui s'étaient engagés à colla-

borer à son livre l'aideraient à expliquer aux Européens la complexité du catholicisme américain.

Au moment de son départ il exprima le grand désir de revenir si, précisa-t-il en souriant, il obtenait l'autorisation de ses supérieurs et les fonds nécessaires. « Il y a encore tant à apprendre; il faut que je revienne. » Les plans de Dieu furent différents. Mais la France a rarement envoyé un ambassadeur plus aimé à la vieille alliée d'au-delà des mers.

J.-N. Moody.

VII. — L'AMI

Tant d'autres de ses amis pourraient se lever pour parler de lui, qui gardent dans le secret de leur cœur, comme leur bien le plus précieux, le souvenir des contacts qu'ils avaient eus avec lui et qui les avaient marqués pour toujours. Tant d'autres pourraient parler parce qu'en toute simplicité et en toute fidélité il avait été leur ami, désormais irremplaçable. Tant d'autres aussi qui ne sauraient exprimer leur peine, faute d'habitude d'écrire ou simplement faute de temps, car beaucoup parmi eux étaient pauvres ou modestes et malhabiles.

Telle, en effet, avait été, tout au long de sa vie religieuse, sa double inclination. Se préoccuper des plus petits, des plus pauvres, des plus isolés ; ou de ceux qui, à quelque titre que ce fût, portaient une part de la responsabilité des entreprises de ce monde. Et ce choix, à vrai dire, il n'avait jamais pu se résoudre à le faire. Si nous le retrouvions le soir, dans l'une de ces réunions qu'il aimait, il nous arrivait d'apprendre par quelque confidence brève, échappée à mi-voix, qu'il avait le matin suivi presque seul le cercueil d'un ami très pauvre dans quelque arrondissement éloigné de Paris, de quelqu'un qu'il avait ennobli parce qu'il lui avait donné son amitié, mais dont nous ne saurions jamais comment il l'avait découvert et aidé. Et tandis qu'il évoquait à mi-voix ce souvenir, passaient un ins-

tant dans son regard calme et attentif toute la pitié et l'amitié qu'il avait pour les humbles.

Au fur et à mesure que les années passaient, il s'était pourtant tourné de plus en plus, mais sans doute à demi-regret, vers ses tâches intellectuelles, vers l'action à mener, et non pas seulement en France, sur ceux qui participaient de leur activité à l'armature du pays. Mais il suffisait de marcher près de lui dans la rue et de croiser quelque mendiant, qu'on n'avait pas vu soi-même, absorbé qu'on était par l'échange d'idées, mais dont il avait presque deviné l'approche et auquel il faisait aussitôt, à la mesure de sa bourse, une aumône royale, pour qu'on se souvînt qu'il n'avait pas renoncé à sa préoccupation des petits. Il était avec eux d'une infinie délicatesse et cependant d'une noblesse princière, car il savait combien la charité a besoin de se faire pardonner, combien elle a besoin d'être toujours fraternelle.

D'année en année pourtant, le P. Maydieu, parce qu'il aimait ce monde dont il se sentait en quelque mesure chargé avec l'Église et avec son Ordre, avait éprouvé plus profondément le souci de ses responsabilités envers les grands, et nous pourrions dire envers les plus grands, car qui donc a-t-il approché qu'il n'ait marqué de son souci inséparable de la gravité des engagements de chacun, de l'exigence des événements et aussi de la grandeur souveraine de son pays.

Sa vie était faite de ces contacts et des amitiés qu'il rassemblait autour de lui et au delà de lui autour du Christ dont il était témoin, car il ne pouvait se résoudre aux séparations, aux démarcations, aux partis pris de quelque ordre qu'ils fussent.

René Parès.

Dieu fait en France des prêtres admirables. Le P. Maydieu en fut un. Lui qui disait : « il n'est qu'une messe et il n'est qu'un prêtre » — pour nous rappeler l'unité et aussi l'humilité, selon lesquelles les prêtres, tous les prêtres de la catholicité, qu'ils soient de France ou d'ailleurs, qu'ils nous paraissent admirables ou non, sont revêtus du même sacrement, qui les transfigure, et les autorise à nous conduire au service divin.

Unité de l'Église catholique, apostolique et romaine, et dans cette unité, pluralité des Ordres religieux, et dans chaque Ordre, diversité des personnes. Inutile d'insister sur ces notions élémentaires qui encadrent l'originalité du P. Maydieu. Il me fera toujours refaire mon catéchisme qui se passe bien de toute paraphrase. J'ai simplement à marquer qu'il s'est développé, lui P. Maydieu, avec son style propre dans la discipline dominicaine, pour se vouer à la Vérité, à l'Unité.

Il est le premier de son Ordre que j'aie connu. Avant de l'approcher, je me faisais des dominicains une idée, ou plutôt une image de chromo : au pied d'un noble escalier, sous quelque voûte de monastère, l'incroyant lève son visage de défi tourmenté vers le moine debout sur le plus haut degré, les bras étendus, drapé dans la bure noire et blanche et s'écriant : « Montez, mon fils, nous vous attendions ! » Ce n'est évidemment pas cet accueil théâtral que le P. Maydieu pratiquait. Aucun effet d'attitude, de geste, de diction n'altérait la substance de la Parole qu'il communiquait, autant par son être intime que par le comportement extérieur, que ce fût à l'office, en chaire, ou loin en apparence de l'autel

et de plain-pied avec vous. Était-il orateur ? Sans doute, mais ce ne sont pas les prestiges de l'éloquence que j'attache à son art de persuader. Dans nos réunions de *La Vie Intellectuelle* et dans nos entretiens particuliers, j'avais parfois de la peine à suivre son débit précipité entre deux bouffées de pipe. Non qu'il articulât mal, mais il tombait à un murmure que quelques sons relevés rendaient plus inaudible à ma demi-surdité. Par contre, je n'avais nulle peine à entendre son expression dans le port de tête, les traits, le sourire, le regard. Pour certains côtés de ressemblance physique on l'a comparé à Lacordaire. Plus poussé, ce rapprochement serait faux. Il se peut que dans la coupe et le modelé des méplats, des lèvres, du nez, du front et surtout dans le feu de la prunelle, il y ait entre les deux frères prêcheurs un air de famille qui se rapporte à un archétype généreux. Mais dans le rayonnement des fils de saint Dominique, le P. Maydieu a le sien, qui serait incompris si l'on y cherchait d'autres apparentements que l'Ordre même auquel il appartient.

« Notre Père Dominique » — avec quel accent naturel, au cours de la conversation, il le citait. Peu de religieux m'ont autant qu'Augustin Maydieu découvert les proportions de l'œuvre dominicaine et le sens qu'elle poursuit à travers les siècles, évoqué les couvents dans les provinces du monde entier autour de Rome, de l'Espagne à l'Irlande, des U.S.A. au Cameroun, et situé par là même la filiation et la vocation du frère qu'il était parmi les générations de la postérité que le fondateur médiéval engendra par delà les nations comme par delà les temps. Dominicain, pleinement et j'ose dire terriblement dominicain, tel est le P. Maydieu. Qu'on ne s'y trompe pas. Il a de l'aisance, du charme, mais aussi de

la solidité. Dans la joute avec les adversaires, on peut estimer qu'il semble plus enclin à les séduire qu'occupé à les bousculer. Mais il est mieux armé, mieux équipé, mieux inspiré pour les convaincre qu'il ne le laisse paraître au premier abord. Sous sa mobilité, quelle profonde fixité. Sous sa douceur envers autrui, pour lui-même, que de rigueur. Et sous son capuchon, que d'éclairs! Va-t-il jouer de ses ressources contrastées pour se composer un personnage? Non, s'il en tire parti, c'est pour repousser toute confusion, toute compromission, toute concession sur le plan sacré et pour entreprendre en dominicain la tâche dont tout à l'heure je parlerai.

Je ne peux plus voir le prêtre à l'autel sans songer au P. Maydieu. Quelle présence! Là, sa figure de médaille prend tout son relief, par l'ascétisme creusé. Et il se dresse en homme libre. En prononçant : Notre-Seigneur — il m'éclaire sur l'hommage que nous rendons et que nous rendrions mal si nous ne le rendions librement. Je n'ai pas à expliquer ici la liberté des enfants du Seigneur, je ne veux que dégager à titre anecdotique cet élément de liberté qui a régné sur les circonstances de ma rencontre avec le P. Maydieu. Les jonctions qui se produisent entre religieux et laïques furent souvent préparées, déterminées, dominées par le milieu social. Rien de pareil dans mon cas. C'est sans pression conventionnelle, et, bien entendu, sans influence hiérarchique, que je vais un beau jour à ce dominicain qui respire la liberté! Providence, oui, mais pourquoi serait-elle privative ou restrictive de ma libre adhésion?

Nous sommes amis, nous le demeurons à jamais, maintenant qu'il m'a précédé dans la rencontre avec Dieu. Il n'est pas besoin d'analyser l'amitié : « Parce

que c'était lui, parce que c'était moi. » La formule de Montaigne suffit. Et l'enfant Maydieu, natif de Bordeaux, filleul d'un des meilleurs humanistes qui aient édité *Les Écrits* me lancerait quelque flèche si je raffinais. Qu'il souffre pourtant que je confie la douceur de l'amitié entre laïque et religieux.

Je n'ignore pas quelle prudence retient les prêtres de se livrer à des attachements humains, et je me doute bien que la règle des religieux est sévère sur ce point. Qu'on se rassure. Il m'est absolument impossible d'isoler l'ami Maydieu de sa cellule et de ses frères dominicains. L'en séparer, ce serait le trahir. Sa cellule, il me l'a ouverte, j'y ai aperçu le bureau, les livres, les pipes, la pauvre penderie, et entre les rideaux, sur le lit, la trace de son corps sous la croix. Il a passé par une autre cellule où il était en civil, prisonnier des Allemands avec le P. Dubarle, et risquant torture et mort. Mais sa véritable cellule, c'est celle du dominicain. Ses frères, il m'a introduit chez eux et j'y ai trouvé, en des heures de cataclysme, l'observatoire et l'abri. Dans cette équipe de Latour-Maubourg, qui unit dominicains et laïques pour un travail en commun, l'amitié exige une délicatesse plus forte et plus pure qu'entre laïques seulement. Depuis dix-sept ans que je fréquente chez les Pères de *La Vie Intellectuelle,* aucune dissonance dans l'accord qui nous réjouit. Or, il est bien des problèmes où nous faisons éclater nos divergences de vue et nos différences de tempérament. Nous laïques, ne nous mettons pas avec des religieux pour leur demander un assortiment de certitudes ou un lot de consignes sur la situation politique, économique et sociale, sur le mouvement des idées et l'évolution du monde. Si nous nous joignons à eux pour former équipe ensemble, afin de mieux discerner

les signes du temps et de mieux organiser l'inévitable confrontation de la foi avec les événements, c'est pour recueillir les fruits que cette équipe peut donner dans un climat que toute atteinte à la délicatesse de l'amitié ferait évanouir. Au fond, c'est très simple quoique plus facile à écrire qu'à réaliser, et plus commode à défaire obliquement du dehors qu'à faire avec droiture par le dedans. Mais cela existe tout de même, non seulement comme une qualité supérieure de l'amitié, mais encore et surtout comme un moyen de travail pour une œuvre plus haute que l'amitié.

Que mon amitié pour les religieux n'aille pas sans une curiosité avec une pointe anticléricale qui n'a pas épargné le P. Maydieu, pourquoi m'en cacher ? Il le savait. Si je m'examine à ce sujet, je suis certain qu'il ne s'agit pas pour moi de guetter le religieux afin de le prendre en défaut et de pouvoir crier ou murmurer : Tu n'est qu'un homme, un pécheur comme moi, dans ta personne consacrée à Dieu. J'ai au contraire une double obligation à son égard, dans laquelle la pudeur de l'amitié me guidera. D'une part je dois l'aider à porter son ministère, à exercer son magistère, sans le gêner, sans peser comme un poids lourd qu'il ait à traîner, sans l'accabler de responsabilités qui ne sont pas de son ressort en tant que religieux et où il n'a en tant qu'homme qu'à proposer son avis à la discussion. D'autre part, et particulièrement en ce qui concerne un dominicain, et plus particulièrement un Maydieu, j'ai à me garder de sa valeur humaine et de l'empire intellectuel qu'il prendrait, à son insu comme au mien, sur moi. Direz-vous que ce sont là des distinctions trop subtiles ? Dites plutôt que je les nuance mal. Mais je les crois nécessaires pour bien établir les relations entre religieux

et laïques. Mon amitié pour le P. Maydieu ne procède pas de l'ascendant que son esprit déploie mais de la pudeur où nous nous tenons en amis, chacun dans notre condition, lui religieux et moi laïque « anticlérical ». De cette pudeur-là, je lui rends grâces ainsi qu'à ses frères de Latour-Maubourg.

Cette amitié et cette pudeur dont elle est pétrie, ce n'est pas seulement chose belle en soi, mais elle a une destination chrétienne. Amitié qui est offrande à l'autel — et qui est force dont nous avons besoin pour une grande tâche. Qui de nous n'a répété avec le P. Maydieu : « Le Royaume n'est pas de ce monde, mais il est dans ce monde. » Il nous faut comprendre ce monde et ses événements.

Entre tant de souvenirs qui se pressent, en voici un qui campera peut-être le P. Maydieu, face au monde, et en clair-obscur, à la lumière d'un autre religieux qui œuvrait en Afrique, le P. Aupiais. C'était sous l'occupation allemande à Paris. Nous eûmes le bonheur, ma femme et moi, de réunir à notre table ces deux religieux. Supérieur des Missions africaines de Lyon, le P. Aupiais revenait d'une visite aux noviciats belges et, pour passer la frontière, il avait pris l'habit d'un ouvrier. Sa charge, ses travaux d'ethnologie et de missiologie, son âge, et aussi ses épreuves lui conféraient une autorité à laquelle le P. Maydieu témoignait un respect qui la vivifiait. Et l'Afrique était sur nous. Le P. Aupiais en parlait comme d'un avenir qui, en Europe, nous consolait du présent. Simple missionnaire au Dahomey, par la confiance qu'il inspirait au peuple noir dont il était aimé, il avait pu filmer les cérémonies secrètes des féticheurs et franchir ainsi une frontière plus dangereuse que les lignes allemandes de démarcation. Il était convaincu d'un principe

dont l'énoncé est devenu un slogan, mais dont l'application repose sur la culture de bons praticiens : C'est à partir des Africains et de leur Afrique qu'il faut les évangéliser et non pas en faisant table rase de leurs institutions. Cette recherche scientifique des mentalités et des réactions africaines en vue de leur adaptation à l'apostolat, c'était la haute tradition de l'Église, mais qui surprenait comme une novation inquiétante dont le missionnaire avait été accusé par les tenants de la routine qui ne sont jamais si jaloux, si agressifs, si délateurs que lorsqu'ils perdent pied dans la réalité qu'ils devraient étudier. Dénoncé, disgracié, arraché à l'Afrique, le P. Aupiais ne nous entretenait pas de ces traverses. Il avait été finalement appelé à Rome par le Saint-Père, le pape Pie XI, qui l'avait placé à la tête de sa Congrégation en lui disant : « J'aime vos Noirs et je les aime tels qu'ils sont. » Il nous rappelait cette parole pontificale et le P. Maydieu jubilait. Silencieux, attentif, il était en train d'embrasser en cette Afrique, où les Noirs sont à aimer tels quels, une vue sur le vaste monde et sur la tâche de *La Vie Intellectuelle*. J'ai saisi, en cet instant que le plus gros contresens (à ne pas commettre) sur l'œuvre de Latour-Maubourg, ce serait de la considérer comme un petit cénacle parisien, et que notre équipe mi-religieuse mi-laïque, notre amitié avait entre autres buts celui de nous entraider et nous entraîner à la connaissance du monde divers et mouvant.

Le P. Maydieu l'a couru, ce monde de notre temps. Lui qui représente un beau type de Français, s'est toujours soucié de ce qu'ont à nous dire les chrétiens de toutes races, de toutes langues, de toutes nations, et de ce qu'ils apportent à la catholicité. Ce fut sa suprême enquête, mais il la portait en germe depuis longtemps.

S'y est-il trop adonné, sans repos pour une fatigue sur laquelle nous nous reprochons de n'avoir pas veillé? A-t-il trop chéri les voyages, les rencontres et ces carrefours où il excellait? Né dans un port, il était toujours en partance. Il prolongeait à notre époque la lignée des moines itinérants qui, à travers l'épaisseur et le cloisonnement du monde, fraient les chemins pour les raccorder au réseau de l'unité. Nul mieux que lui n'a découvert ce monde « qui se fait tous les jours », dans une planète où l'unification des techniques semble susciter la recrudescence des particularismes et pose de nouveaux problèmes temporels à l'implantation de la Croix.

« Le monde se fait tous les jours » — c'est un des derniers thèmes qu'il nous ait indiqués. Par-delà le tombeau, il nous signifie encore d'agir en fils du Créateur et non en rentiers de la Création. La richesse de personnalité qu'il renouvelait sans cesse pour nous la prodiguer, il ne nous l'a pas reprise, il continue dans son âme qui ne meurt pas.

J'ai pu prier sur sa dépouille dans la ville de rivière et d'estuaire où il entendit l'appel du Large, dans l'église où il entendit l'appel de Dieu. Avant de me rendre à sa maison natale et mortuaire, j'ai revu une fois de plus, place des Grands Hommes à Bordeaux, cette rotonde du marché, close de tentures foraines, qui, la veille de mes départs pour l'Afrique, me faisait penser à un gigantesque manège de chevaux de bois, prêt à s'ouvrir pour la fête du lendemain — manège qui évoquait je ne sais pourquoi, les adieux à mon enfance, avant d'embarquer. Quand je lui contais cela, il riait, le P. Maydieu. Qu'il me sourie encore : je suis allé à ses obsèques comme à un embarquement.

ROBERT DELAVIGNETTE.